



Université de Montréal

**Vers une autre temporalité de la *parthénos*.  
Entre mythe, littérature et disciplines du corps**

par  
Eftihia Mihelakis

Département de littératures et de langues du monde  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales  
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)  
en littérature comparée, option études littéraires et intermédiaires

Août 2015

© Eftihia Mihelakis, 2015

## RÉSUMÉ

Cette thèse trace la généalogie culturelle de la jeune fille en Occident en ciblant les moments charnières de son devenir femme au sein de structures de savoir qui ont activement participé à forger cette figure hétéronormative. Mon objectif est de produire une analyse culturelle en forgeant une cartographie *des* adolescences au féminin. Afin de sortir de la temporalité téléologique de la virginité et de la défloration, j'emprunte un mot étranger, *parthénos*, qui fait appel à l'idée de la jeune fille, sans nécessairement se limiter à ses connotations conventionnelles.

La première partie, intitulée « La virginité, une affaire de jeunes filles », laisse place à une analyse du concept de *parthénos* à partir d'une lecture au carrefour de la médecine, de la loi et du mythe. Une lecture du traité hippocratique *De la maladie des jeunes filles* dévoile comment la défloration et la grossesse deviennent une cure érotique, une discipline du corps, qui décide du passage de la jeune fille dans une temporalité utile à la Cité. Un déplacement paradigmatique s'opère au 19<sup>e</sup> siècle dans les écrits médico-légaux, parce que l'hymen, auparavant inexistant dans la doxa hippocratique, devient le signe matériel par excellence pour examiner le statut de virginité de la fille. L'analyse de ces traités (frères Beck, Ambroise Tardieu, Paulier et Hétet) révèle la configuration de pratiques et de discours d'infantilisation des victimes de viol, et le refus des médecins légistes de reconnaître qu'une femme mariée puisse être violée. À partir d'une lecture contemporaine des tragédies *L'Orestie* d'Eschyle et *Antigone* de Sophocle, je montre que les figures d'Antigone et d'Électre constituent des exemples et des symboles convaincants de ce destin funeste de la *parthénos* qui n'accède jamais au statut de femme mariée. À ces figures mortelles, se télescopent les figures d'Artémis et des Érinyes pour montrer le potentiel de régénération inhérent à la figure de la *parthénos*.

La deuxième partie, qui porte le titre « Le liminaire. Repenser les devenirs de l'adolescence », engage une réflexion à la lisière du contexte contemporain des Girlhood Studies, de la psychanalyse sociale et des études féministes sur le corps et le sexe, pour faciliter le déploiement d'une cartographie plus contextualisée du concept de *parthénos*. Je montre ici les écueils et les effets du danger qu'engendre la rationalité économique (cf. Henry A. Giroux) pour les espaces de liberté et d'exploration propres à l'adolescence. Cette posture est appuyée sur une lecture des récentes études en psychanalyse sociale (Anne Bourgain, Olivier Douville et Edmond Ortigues). Il est ainsi question d'identifier ce qui marque le passage entre l'adolescence et l'âge adulte : la crainte de la disparition et le fantasme de la naissance de soi. La théorie de la volatilité corporelle qu'élabore Elizabeth Grosz à propos de la sexualité féminine, ainsi que les théories de Michel Foucault, reprises par Judith Butler, en ce qui concerne les disciplines du corps, répondent à mon objectif de sortir de l'écueil d'une temporalité téléologique pour saisir les effets et les ramifications du discours sur la matérialité du corps de la jeune fille, sur ce qui lui arrive lorsqu'elle ne correspond pas tout à fait à l'idéal de régulation.

Enfin, la dernière partie, qui porte le titre « Temporalités de la *parthénos* en tant que sujet liminaire », est traversée par les modalités particulières de la *parthénia* qui semble désincarnée dans la littérature contemporaine. L'objectif est de prouver que la virginité est toujours un marqueur symbolique qui déploie le destin de la fille dans un horizon particulier, trop souvent celui de la disparition. En proposant un éventail de cinq textes littéraires que j'inscris au sein d'une posture généalogique, je souhaite voir dans la littérature contemporaine, une volonté, parfois aussi un échec, dans cette pensée de la *parthénos* en tant que sujet liminaire. Le récit *Vu du ciel* de Christine Angot montre que l'ascension vers le statut d'ange concerne seulement les victimes enfants. Le récit d'Angot met donc en lumière la distinction entre la *vraie* victime, toujours innocente et pré-pubère, et la *fausse* victime, l'adolescente. Contrairement à *Vu du ciel*, *The Lovely Bones* d'Alice Sebold met en scène la possibilité d'une communauté politique de filles qui sera en fait limitée par le refus du potentiel lesbien. La question du viol sera ici centrale et sera abordée à partir de l'insistance sur la voix de la narratrice Susan. La littérature devient un espace propice à la survie de la jeune fille, puisqu'elle admet la reprise de l'expérience de la première relation sexuelle. Si la communauté est convoquée dans *The Lovely Bones*, elle est associée à l'image de l'identité sororale dans le roman *Virgin Suicides* de Jeffrey Eugenides. La pathologie virale et la beauté virgine que construit le narrateur polyphonique et anonyme font exister le discours médical sur la maladie des vierges dans un contexte contemporain. Le récit médical rejoint alors le récit érotique puisque le narrateur devient médecin, détective et voyeur. À la différence de ces trois récits, *Drames de princesses* d'Elfriede Jelinek montre une *parthénos*, Blanche Neige, qui fait face à son agresseur pour s'inscrire dans une historicité discursive. Cette collision dialogique ranime le cycle tragique (celui d'une Antigone confrontant Créon) et traduit de nouveau le danger d'une superstructure sociale composée d'images et de discours où la fille est construite comme un accessoire pour le plaisir éphémère de l'homme. À l'inverse de l'image de la vierge sacrée et désincarnée que proposent les récits d'Angot, de Sebold, d'Eugenides et de Jelinek, Virginie Despentes offre une autre réflexion dans *Apocalypse bébé*. Le personnage de Valentine est configuré comme une sœur des *parthénoi* qui préfère le suicide et la terreur à la domestication, faisant ainsi appel à une temporalité radicale et inachevable, celle de la fin de la jeune fille.

Mon souhait est enfin de souligner la nécessité de penser au mérite autant épistémologique, intime que politique, d'explorer le temps *des* éclosions sexuelles de la fille par delà l'idée de la première relation sexuelle.

Mots clés : *parthénos* – autre temporalité – sujet liminaire – loi et médecine – mythe – littérature – disciplines du corps – viol – désincarnation.

## ABSTRACT

This thesis traces a genealogy of the girl in Western culture by focusing on key moments in time, the most significant of which I argue is the idea – the expectation – of her becoming a heteronormative woman. Virginity loss has historically served as a symbolic mark capable of determining this passage into a temporality, which is productive for the *polis*. My objective is to produce a cultural analysis that draws on a map of multiple notions and discourses of female adolescence so as to explore the potentialities of another temporality, different from that of virginity. To do so, I have chosen to use the Ancient Greek word “*parthenos*” because it does not systematically refer to the oft-conventional connotations related to the “girl” (“*jeune fille*”).

In the first part titled “Virginity, a girl thing”, I analyze the concept of the *parthenos* through a nexus of discourses: law, medicine, and myth. I read the Hippocratic treaty pertaining to the maladies of virgins, in order to uncover the entwined relationship between puberty, considered a pathology, and coitus and pregnancy, prescribed as an erotic cure. A paradigmatic shift occurs in the 19<sup>th</sup> Century with the birth of legal medicine: the hymen – absent in the Hippocratic *doxa*, becomes the *sine qua non* material sign to determine the girl’s status of purity. I produce a close reading of treaties (brothers Beck, Ambroise Tardieu, Paulier and Hétet) in order to reveal an ideological pattern in these medical and legal practices. I show here that the configuration of virginity is contingent on that of rape, so that older women (oftentimes married women) are refused the right to legally claim that they have been raped. In the last section, I offer a contemporary reading of Aeschylus’ *Orestia* and Sophocles’ *Antigone* where I show that Electra and Antigone are telling symbols of the tragic fate that awaits the mortal *parthenos* who cannot comply with the rules of the *polis*. A brief portrayal of Artemis and the Furies allows me to show, however, the regenerative potential inherent in the idea of the divine *parthenos*, as well as the temporary power of chosen *parthenia*.

In the second part titled “The liminary. Rethinking the becomings of adolescence”, I draw on Girlhood Studies, social psychoanalysis and Elizabeth Grosz’s feminist theories on the body so as to deploy a contextualized map of the concept of the *parthenos*. I read recent theories on adolescence in Cultural Studies (Henry A. Giroux) and social psychoanalysis (Anne Bourgain, Olivier Douville, and Edmond Ortigues) in order to identify what determines the passage between adolescence and adulthood: I discover that it is the tension between the fear of disappearing and the fantasy of autogenesis. These two movements are then seen through the lens of material philosophies of the body, specifically Michel Foucault’s and Judith Butler’s work on the disciplines of the body. My aim is to explore the possibilities and the limitations of a teleological temporality in order to capture the effects and the ramifications of a discourse on materiality. Ultimately, I show that in all the discourses analyzed, the consequence for the girl who does not fit the ideal has always been exclusion for the realm of intelligibility, and from the *polis*.

The third part titled “Temporalities of the *parthenos* as a liminary subject” is concerned with particular modalities of disincarnated *parthenia* in contemporary literature. The main objective of this part is to prove that virginity has more often than not inscribed the girl in a specific temporality, that of invisibility and political expropriation. I propose a range of five texts through a genealogical approach to explore how literature can – although it often fails – express another temporality for the *parthenos* as a liminary subject. Christine Angot’s *Vu du ciel* shows that ascension to the realm of seraphic metamorphosis only concerns very young girls who have not yet reached puberty. The *true* victim, Séverine, is prepubescent and sexually unaware, and remains so as an angel, whereas the *false* victim, Ch., is a younger woman who survived abuse as an adolescent. Ch. must then suffer a terrible fate, since Séverine is charged with the responsibility of slowly and painfully killing her off. On the other hand, Alice Sebold’s *The Lovely Bones* shows the possibility of a girls’ community although it excludes lesbian relationships. Rape remains a central question, but it is read through the importance of Susan being able to produce a cohesive narrative so as to move to another, more acceptable realm. Literature becomes a hospitable space for the *parthenos*’ survival, since she is allowed to eventually live her first sexual experience by temporarily being reincarnated through her friend Ruth’s body. *Virgin Suicides* by Jeffrey Eugenides shows the intimate relationship between suicide, viral pathology and virginity allowing for a contemporary revival of Hippocratic discourse. I read the novel here as an interwoven medical and erotic text where the Lisbon sisters rarely speak, and if they do, their speech is always appropriated by the anonymous polyphonic narrator, who simultaneously perceives himself as a healer, a detective, and a tantalized voyeur at the edge of orgasmic release. *Drames de princesses* by Elfriede Jelinek allows me to show how Snow White is a *parthenos* who succeeds in confronting her aggressor, which was never the case in the previous texts. Although her speech animates a tragic cycle of death, it also produces a discursive historicity, which allows the reader to perceive the dangers of a societal superstructure composed of images and discourses where the girl is a passive accessory at the behest of men’s pleasure. Finally, contrary to these sacred and disincarnated *parthenoi*, Virginie Despentes’ *Apocalypse bébé* draws on a figure, a sister of all those *parthenoi* who prefer suicide and terror to domestication. The novel proposes a radical temporality, that of the end of the “*jeune fille*.”

My aim is therefore to underline the necessity of thinking of the epistemological, intimate and political merits of a temporality, which is tied to the importance of claimed plural and subjective sexualities experienced beyond the scope of *the loss of virginity*.

Keywords: *parthenos* – liminary subject – virginity – law and medicine – myth – literature – disciplines of the body – rape – disincarnation.

## REMERCIEMENTS

Je dédie cette thèse à ma famille.

À mes parents Spyridon et Maria, ma sœur Nikolitsa et mon frère Kyriakos, sans qui je ne serai pas la personne que je suis.

À Simon Boissonneault, mon mari, mon meilleur ami, celui qui me connaît. Ton optimisme m'enrage et me guérit.

\* \* \*

Mes plus sincères remerciements vont à Catherine Mavrikakis, ma directrice, mon mentor, celle avec qui j'ai pu retrouver mon inspiration et ma voix. Je tiens à lui exprimer ma plus profonde reconnaissance pour sa générosité, sa pensée, son appui indéfectible, ses critiques inestimables, sa rigueur, son amitié, et surtout, son temps. Cette thèse vit grâce à elle.

Je tiens à remercier Martine Delvaux, une professeure et un mentor inestimable grâce à qui j'ai appris à forger une pensée personnelle et politique, et à lutter contre la colonisation de mon être tout entier.

J'adresse des remerciements sincères aux membres du jury de cette thèse pour avoir accepté de la lire.

Ces remerciements seraient incomplets s'ils ne faisaient pas mention d'Anne-Marie Fortin, de Réjane Gélinas et de Nicole Saint-Germain. Elles m'ont fait comprendre la complexité du monde de l'enseignement, le danger de ses comforts et la force de ses potentiels.

Je me considère chanceuse d'avoir des amis qui me confrontent, me réconfortent : Eftyhia Volakakis, Daoud Najm, Hariklia Volakakis, Lucille Toth, Clara Dupuis-Morency, Ania Wroblewski, Susan Murley, Craig Martin, Irène Deros, Cédric Kutlu, Alain Macklovitch, Rosalie Lavoie, Karine Rosso, Ariane Audet, Marilou Denault.

Merci aussi à tous mes collègues inestimables.

Cette thèse a bénéficié de la contribution financière du Conseil de recherches en sciences humaines et du Fonds québécois de recherche en société et culture, de même que de l'appui généreux du Département de littératures et de langues du monde et du Département des littératures de langue française, de la Faculté des études supérieures et postdoctorales, de l'Institut national de recherche scientifique, du ministère de l'Éducation du Québec, du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions, ainsi que du Laboratoire sur les récits de la mobilité.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
Partie I La virginité, une affaire de jeunes filles	38
1.1 La maladie des vierges	39
1.1.1 Les dangers du temps qui perdure	41
1.1.2 Le défloration : une cure érotique	44
1.1.3 La <i>parthénia</i> : entre l'hygiène et la pathologie	48
1.2 L'hymen et la loi	51
1.2.1 À la recherche d'un signe putatif	52
1.2.2 Les jeunes filles : une population expérimentale	56
1.2.3 Le viol et la loi : un maillon inséparable	61
1.2.4 L'apparition des affections hystériques	63
1.2.5 Entre culture et médecine	67
1.2.6 La puberté : un temps d'action	69
1.2.7 Une neutralité impossible	73
1.2.8 Un futur qui peut ne pas avoir lieu	75
1.3 Le mythe de la <i>parthénos</i>	80
1.3.1 Antigone et Électre : une temporalité sans restes	82
1.3.2 Artémis : une temporalité cyclique	92
1.3.3 Erinyes : des « vierges abominables »	97
Partie II Le liminaire. Repenser les devenirs de l'adolescence	99
2.1 Le liminaire à l'épreuve de la réalité	100
2.1.1 Les conduites déviantes et la loi	100
2.1.2 Faire l'épreuve de l'autre en soi	102
2.1.3 Une écriture sur les lieux	104
2.1.4 Entre l'inconscient et l'imaginaire social	106
2.1.5 Métamorphoses filiales	109
2.2 La fille pubère et les théories féministes du corps	115
2.2.1 Sexualité volatile	116
2.2.2 Corps et désirs en transformation	120
2.2.3 Sujet liminaire	123
Partie III Temporalités de la <i>parthénos</i> en tant que sujet liminaire	140
3.1 Depuis la nuit des temps	141
3.1.1 Hiérarchisation des victimes du viol	145
3.1.2 Un appareil de répression	148
3.1.3 Le rapt de la jeune fille	151
3.1.4 Juste à temps	154
3.1.5 Le temps comme horizon	155



3.1.6 Le temps vampirique	156
3.1.7 La promotion des corps dociles	158
3.1.8 Les rites de passage et la défloration	159
3.2 L'autre scène de la désincarnation	164
3.2.1 La vierge sacrée	165
3.2.2 Une voix pour le raconter	169
3.2.3 Disciplines du temps	172
3.2.4 Désirs sexuels d'une voix désincarnée	178
3.2.5 Éclats de verre, traces de corps	179
3.2.6 Dans le corps d'une autre fille	182
3.2.7 Partage de temps	185
3.2.8 Domestiquer le potentiel lesbien	189
3.3 À la recherche des vierges suicidées	193
3.3.1 Un destin prédéterminé	194
3.3.2 Le sang viral de la fille pubère	196
3.3.3 Beauté virginale et maladie	198
3.3.4 Fantasme, phantasia	200
3.3.5 Elles, personne, un	203
3.3.6 Il faut du temps pour parler	206
3.4 La vierge de l'apocalypse	213
3.4.1 La fin du rêve	215
3.4.2 La <i>parthénos</i> et la laideur	217
3.4.3 À la recherche de la fin du temps perdu	219
3.4.4 Contre les filles du spectacle	222
3.4.5 Filles en colère	227
3.4.6 Le punk rock	229
3.4.7 La fin de la jeune fille	234
CONCLUSION	242
BIBLIOGRAPHIE	249

## INTRODUCTION

Au premier abord, le concept de la jeune fille paraît sans doute monolithique et relativement simple à saisir : il renvoie tout simplement à une adolescente, à une fille pubère. Mais ce concept représente une très complexe mise en relation instrumentale de séquences événementielles qui se sont traditionnellement produites au sein de structures institutionnelles pour contrôler et assurer le passage de la jeune fille à l'âge adulte<sup>1</sup>. La virginité est sans aucun doute un de ses corollaires hétéronormatifs. Historiquement parlant, l'hymen a un double sens : l'étymologie du mot nous apprend que c'est une « membrane » et un dieu du mariage. Caractérisé par sa duplicité, l'hymen appartient autant au discours médical qu'à celui du mythe. Cependant, Giulia Sissa précise que la virginité est avant tout un marqueur de genre :

Virginité is an important marker of gender, since the social control chastity, before and out of wedlock, concerns women, not men. Virginité is a touchstone in any society's arrangement of norms, theories and behaviors that involve sex and eroticism<sup>2</sup>.

La virginité est une expérience qui se mesure à l'aune des structures et des valeurs normatives concernant les théories et les comportements du sexe, du

---

<sup>1</sup> Cf. Laura M. Carpenter, *Virginité Perdue. An Intimate Portrait of First Sexual Experiences*, New York et Londres, New York University Press, 2005. Dans cet ouvrage, Carpenter précise que la virginité n'est pas un concept désuet, puisqu'elle définit encore aujourd'hui la signification que prennent les premières relations sexuelles des jeunes. Elle indique par ailleurs que depuis le début des années 2000, le statut de la virginité est vécu comme une expérience positive dans plusieurs villes états-uniennes.

<sup>2</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still. Virginité, Imperforation, and Contraception, from Greece to Rome », *EuGeStA*, no. 3, 2013, p. 67.

genre et de l'érotisme. S'inspirant de mots de Foucault<sup>3</sup>, Giulia Sissa déclare que la teneur de la virginité est avant tout normative, culturelle, épistémologique et subjective. Et je ne peux que me déclarer d'accord avec cette posture puisque la virginité ne peut pas seulement être une expérience anatomique désinvestie d'un réseau complexe de normes et de cultures, pas plus qu'elle se situerait à l'extérieur d'une pensée du savoir sur la virginité. Comme l'écrit Tamar Jeffers McDonald à propos des diverses représentations de la virginité au cinéma : « Tested virginity does not merely cast doubt on its own means of examination, however. This external proof of an internal state is open not only to scrutiny but also to manipulation<sup>4</sup>. » Si la virginité est inscrite dans une longue tradition de manipulation médicale et sociale, il n'en découle pas nécessairement que la fille n'est pas le sujet de sa sexualité. Mais, il est d'autant plus révélateur de tracer la généalogie de cette expérience à partir de notre imaginaire occidental pour saisir comment la fille matérialise cette expression subjective au sein de cultures et de normes.

L'historienne Hanne Blank<sup>5</sup> explique que la virginité a tout simplement été inventée. C'est un concept distinctement humain qui est disséminé dans les cultures, les religions, les œuvres d'art et le savoir scientifique pour penser et cadrer l'expérience du corps féminin, et plus particulièrement le moment charnière que constitue le passage définitif entre le statut éphémère de jeune

---

<sup>3</sup> « Le projet était une expérience de la sexualité comme expérience –, si on entend par expérience la corrélation, dans une culture, entre domaine de savoir, types de normativité et formes de subjectivité. », Michel Foucault, *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 10.

<sup>4</sup> Tamar Jeffers McDonald, « Introduction », In *Virgin Territory. Representing Sexual Inexperience in Film*, ouvrage dirigé par Tamar Jeffers McDonald, Detroit, Wayne State University Press, 2010, p. 6.

<sup>5</sup> Hanne Blank, *Virgin. The Untouched History*, New York, Bloomsbury, 2008.

filles au statut plus long de femme. Un animal qui n'appartient pas à la race humaine ne peut donc pas être ou ne pas être vierge. Un organisme végétal apte à se reproduire ne serait pas intouché avant la première fécondation. Les organismes vivants non humains peuvent changer de statut ; ils peuvent être dénaturés par la maladie, la contamination ; mais, ils ne peuvent pas être déflorés. La seule condition d'admissibilité au statut de vierge serait la possession d'un hymen par le corps d'une fille humaine. Mais Giulia Sissa rappelle que l'idée selon laquelle le corps féminin porte des marques ou des traces de l'activité sexuelle est arbitraire. Ainsi, note-t-elle :

Forensic medicine also helps us focus on gender. Gender is everything here. The hymen is a “girl thing”. In one, and only one, of the gendered bodies, it is believed today, can we find a physical sign of virginity : intact, it constitutes the proof that vaginal sex has never occurred ; fractured, it is proof that penetration has taken place. But this assumption that the female body bears traces, or reveals clues of sexual activity is arbitrary<sup>6</sup>.

Quoique Sissa étudie la virginité dans l'histoire grecque et romaine, elle s'attarde aussi aux études contemporaines de la virginité en Occident pour souligner la valeur actuelle d'un phénomène de genre qui ne cesse de poser problème au sein de nos cultures et de nos disciplines de savoir puisqu'il est toujours impossible de prouver qu'une fille est anatomiquement une vierge. Hanne Blank est d'accord avec la posture de Sissa selon laquelle la virginité serait avant tout un marqueur de genre et un artefact culturel, fortement ancrée

---

<sup>6</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still », *loc. cit.*, p. 101.

dans un contexte particulier et qui concerne surtout un idéal au même titre que l'idéal de genre, de classe et de race<sup>7</sup>.

De façon générale, le mot « vierge » a pour racine le mot latin *virgo*, qui veut autant dire « fille » et « fille qui n'a jamais été mariée » : les deux conceptions sont synonymiques. Le contraire de vierge en latin, c'est *uxor*, une femme ou une épouse. Cette distinction oppositionnelle existe dans d'autres langues aussi : en grec ancien, *parthénos* (fille et vierge ; autant divinité aux pleins pouvoirs que jeune fille mortelle) et *gynè* (femme/épouse), en hébreu *betulah* (fille) et *almah* (épouse). Par-delà les particularités linguistiques entourant la vierge, la place axiomatique de la virginité se lit ainsi : la vierge a toujours été sexuellement et racialement marquée en opposition au contexte du mariage, et toujours par le féminin hétérosexuel et la blancheur. Blank précise à cet effet :

Even today, “virgin” tends to mean female unless stated otherwise. In the West, virginity not only has a sexual orientation and gender, it has a color. Christian symbology traditionally uses light and lightness of color to indicate purity and holiness, while darkness and darker colors are associated with sin and corruption<sup>8</sup>.

Cependant, la perte de la virginité, rappelle-t-il, est depuis des siècles confirmée par la pénétration du pénis dans le vagin au sein du pacte qu'est celui du mariage. On peut donc déduire que la société occidentale a privilégié la matérialisation de la perte de la virginité dans l'institution du mariage pour

---

<sup>7</sup> « As one of the large-scale background conditions of human life and human sexuality, our ideals in regard to virginity, like those in regard to gender and class and race, have always depended on historical circumstance. », Hanne Blank, *op. cit.*, p. 7.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 11.

assurer que le pouvoir « s’articule directement sur le temps<sup>9</sup> », le temps de l’avenir comme devenir hétéronormatif. Le mariage (et la défloration qui contresigne sa matérialisation) peut être pensé comme la trame la plus efficace qui contraint et soutient les gestes de la fille en assurant la reproduction de corps dociles : ceux de l’épouse et de la mère.

### *La puissance des filles : présentation du corpus étudié*

Dans la littérature en Occident depuis les trente dernières années, autant en Amérique du Nord qu’en Europe, les représentations de femmes cèdent la place à des récits de filles. Les scènes érotiques et les représentations de l’éclosion sexuelle chez les filles abondent dans les œuvres littéraires d’Alice Sebold, d’Elfriede Jelinek, de Christine Angot et de Virginie Despentes. Plusieurs études universitaires tentent depuis les trente dernières années de réfléchir aux rôles et aux significations culturelles et politiques que prennent les jeunes filles dans la société actuelle. C’est plus spécifiquement la nouvelle discipline nommée *Girlhood Studies* qui s’attarde de façon importante à étudier ces phénomènes socioculturels et psychologiques. L’originalité de la démarche des *Girlhood Studies* réside entre autres dans le fait qu’elles accordent une place importante à la perspective des filles qu’elles mettent à l’avant-plan pour « dépeindre de manière réaliste leur situation plutôt que de tenter de les protéger ou de les contrôler<sup>10</sup> ». Cette démarche s’est principalement

---

<sup>9</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Éditions Gallimard, 1975, p. 162.

<sup>10</sup> Catherine Plouffe-Jetté, « Les *Girlhood Studies* : pour donner une voix aux filles », *Possibles*, <http://redtac.org/> (page consultée le 20 septembre 2014).

développée dans le domaine des études féministes anglo-saxonnes, en sociologie et en psychologie à la fin des années 1980<sup>11</sup>, mais aussi dans la culture populaire aux États-Unis et en Angleterre, et d'une certaine façon en France, en Australie et au Canada, où on a vu apparaître des mouvements artistiques et politiques ayant la fille comme figure de proue.

Parmi les mouvements les plus forts, il y a celui du *Riot grrrl* (le « grrr » voulait traduire le son du grondement<sup>12</sup>). Les historiens comme Nadine Monem<sup>13</sup> et Greil Marcus<sup>14</sup> situent ses débuts dans les années 1990 à Olympia, dans l'État de Washington. Alors que le mouvement n'a jamais été rattaché à une figure spécifique, il a eu comme point de départ le mouvement « punk » *Riot Grrrl*, où on s'est particulièrement intéressé à aborder la place de la fille dans la société états-unienne. C'est le rapport entre pouvoir et transformation sociale, se donnant à lire par l'entremise de gestes « do-it-yourself » et d'une voix agressive, enragée, mettant à mal le concept traditionnel de la jeune femme

---

<sup>11</sup> Michelle Fine, « Sexuality, Schooling, And the Adolescent Female : The Missing Discourse of Desire », *Harvard Educational Review*, vol. 58, 1988, p. 29-53 ; Mary Douglas, *Purity and Danger : An Analysis of Concepts of Pollution and Danger*, New York, Praeger Press, 1996 ; Cathy Griffin, « Good Girls, Bad Girls : Anglocentrism and Diversity In the Constitution of Contemporary Childhood », In *All About the Girl. Culture, Power, and Identity*, ouvrage dirigé par A. Harris, New York, Routledge, 2004, p. 29-43 ; Anita Harris, *All About the Girl. Culture, Power, and Identity*, New York, Routledge, 2004 ; Sharon R. Mazzarella et Norma Pecora, « Revisiting Girls' Studies : Girls Creating Sites for Connection and Action », *Journal of Children and Media*, vol. 1, no. 2, 2007, p. 105-125 ; Catherine Driscoll, « Girls Today. Girls, Girl Culture and Girl Studies », *Girlhood Studies*, vol. 1, no. 1, été 2008, p. 13-32.

<sup>12</sup> Sinikka Aapola, Marnina Gonick et Anita Harris, *Young Femininity : Girlhood, Power, and Social Change*, New York, Palgrave MacMillan, 2005, p. 20.

<sup>13</sup> Nadine Monem, *Riot Grrrl. Revolution Girl Style Now !*, Londres, Black Dog Publishing, 2007.

<sup>14</sup> Greil Marcus, *Lipstick Traces. A Secret History of the Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.

victime, vulnérable et incertaine<sup>15</sup> qui est au centre de ce mouvement. Il existe par ailleurs un mouvement musical à la croisée du punk rock et du rock alternatif (on pense, par exemple, aux groupes *Bikini Kill*, *Le Tigre* ou *Pussy Riot*) qui est fortement ancré dans une pensée féministe. Ses origines ont pris naissance selon nombre d'historiens de la culture populaire dans le collectif Internationale Situationniste (IS) à la fin des années 1950 en France avec Guy Debord.

Ce collectif était désireux d'en finir avec le poids de l'histoire et se révoltait contre la société consumériste et capitaliste en disséminant des tactiques de détournement fortement inscrits dans une pratique autonome du « do-it-yourself ». Par le biais de slogans, de graffitis, de journaux, d'affiches, de bandes dessinées, l'IS désirait subvertir le message originel qui prédominait dans la culture capitaliste :

L'IS entendait annihiler toute forme de représentation, rejeter l'autorité, démanteler les symboles de pouvoir, abolir l'art [...] et toutes les expressions du spectacle culturel [afin de] se réapproprier une vie dépossédée par la consommation et la productivité<sup>16</sup>.

Les mouvements féministes des années 1960 et 1970 s'étaient inspirés, surtout de cette tactique « do-it-yourself », pour forger des collectifs et se donner une

---

<sup>15</sup> « Riot Grrrl's notion of girl power (sometimes referred to as 'grrrlpower' in order to emphasize the key thematization of girls' sexual and social aggressivity) also rested upon a DIY (do-it-yourself) personal politics emphasizing the importance of individual responsibility for social change and focus on the self. », Katie M. Kanagawa, *Girl Avengers : Revising Feminist Approaches to Sexuality, Violence, and Power In Representation*, thèse de doctorat, University of California Santa Cruz, décembre 2009, p. 88.

<sup>16</sup> Communiqué de presse du Musée Tinguely (Bâle, Suisse) à propos de l'exposition « L'Internationale Situationniste : 1957-1972 », qui a eu lieu de juin à août 2007, <http://www.lemondedesarts.com/> (page consultée le 7 juillet 2015). Aujourd'hui, ce refus radical de la société consumériste est peut-être difficile à cerner dans un monde lié de façon indissociable au régime de la représentation et de l'image.



voix politique unie et forte. On note, à cet effet, l'apparition de librairies féministes qui publient des revues, tels que *Ms* aux États-Unis, *Spare Rib* et *Shocking Pink* en Grande-Bretagne. Des collectifs lesbiens et féministes ont façonné à l'époque une communauté musicale, connue sous le nom de « womyn's music », qui chapeautait les labels, les réseaux de distribution et les festivals de femmes artistes. Dans les années 1980 et au début des années 1990, des mouvements sociaux, tels que AIDS Coalition to Unleash Power (ACTUP), Guerilla Girls et Queer Nation and Lesbian Avengers n'ont cessé de jeter la lumière sur les inégalités inhérentes dans notre société qui se prétend libre et démocratique<sup>17</sup>. Comme le signale Caroline Caron dans sa thèse de doctorat<sup>18</sup>, des études francophones s'inspirent des prémisses des Girlhood Studies et ont ceci de particulier qu'elles réfléchissent à l'agentivité sexuelle de la fille, un concept, relativement récent, qui fait référence « à la prise d'initiative, à la conscience du désir de même qu'au sentiment de confiance et de liberté dans l'expression de sa sexualité<sup>19</sup> ». Selon ces chercheuses, le concept de « fille » n'est pas seulement déterminé par l'âge ou la puberté. Si les expériences corporelles des filles sont importantes<sup>20</sup>, « il n'y a rien d'essentiel dans le fait d'être une fille ; ce sens est toujours produit et négocié dans un contexte historique et politique<sup>21</sup> ».

---

<sup>17</sup> Nadine Monem, *op. cit.*, p. 13.

<sup>18</sup> Caroline Caron, *Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises francophones et l'hypersexualisation de la mode et des médias*, thèse de doctorat, Montréal, Université Concordia, 2009.

<sup>19</sup> P. Averett *et al.*, « Young Women's Struggle for Sexual Agency : The Role of Parental Messages », *Journal of Gender Studies*, vol. 17, no. 4, 2008, p. 331-344.

<sup>20</sup> Ruth O. Saxton, *The Girl : Constructions of the Girl in Contemporary Fiction*, New York, St. Martin's Press, 1998.

<sup>21</sup> Cathy Griffin, *loc. cit.*, p. 29-43. Je résume sa pensée.

Si les Girlhood Studies s'attardent peu, voire pas du tout, à l'étude de la virginité et de son rôle au sein de la société occidentale, elles rappellent néanmoins que le corps de la fille est marqué par les modalités de son expérience dans le monde. « Physicality, souligne Ruth O. Saxton, – the Girl's experience of her body – remains crucial<sup>22</sup>. » Saxton note ainsi :

The body of the young girl – whether athlete or potential Miss America – is the site of heated battles, not only among parents, teachers, and coaches, but also among those who would like to exploit her sexuality, lure her to internalize their fantasies and purchase their products<sup>23</sup>.

Ainsi, les paradoxes que met en lumière Saxton dans son ouvrage gravitent autour de l'idée des potentialités de la fille. Ses potentialités révèlent des contradictions qui sont inhérentes aux façons dont la société contemporaine occidentale projette un rêve d'avenir pour la fille, que celle-ci doit internaliser afin de satisfaire aux fantasmes sociaux ainsi qu'au système de consommation.

La fille semble être la figure par excellence de l'inachèvement, du potentiel infini, comme le signale Saxton. Mais le pouvoir qu'elle exerce dans le monde immanent est systématiquement infériorisé par des instances coercitives et disciplinaires qui la limitent. La fille peut être le symbole d'une force inouïe (Jeanne d'Arc la sainte guerrière) tout en étant traitée comme une enfant qui doit être protégée ou punie (Jeanne d'Arc l'hérétique). Son statut liminaire inscrit son corps, son être, autant dans le monde incarné des lois et des

---

<sup>22</sup> Ruth O. Saxton, *op. cit.*, p. xi.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. xxi.

normes que dans le monde désincarné des idéaux et de la morale<sup>24</sup>. Puisque son corps fait appel à quelque chose qui n'est pas encore entièrement développé, il devient le site de toutes les possibilités et simultanément de toutes les restrictions. Saxton rappelle que ce site de tension prend systématiquement forme dans le corps de la fille :

Told to develop her mind, she is simultaneously bombarded with messages that reinforce the ancient message that her body is the primary source of her power, that she is primarily decorative, that she should have a model's body, that she should be beautiful within a narrow range of cultural stereotypes<sup>25</sup>.

Les Girlhood Studies s'attardent donc à déconstruire le couple oppositionnel bonne fille/mauvaise fille qu'elles considèrent comme un stéréotype, un point de repère restrictif et moralisateur.

Dans *Beyond Bad Girls : Gender, Violence and Hype*, Meda Chesney-Lind et Katherine Irwin<sup>26</sup> commencent leur étude en identifiant deux moments charnières dans l'histoire culturelle contemporaine : elles identifient, d'une part, l'ouvrage de Mary Pipher pour parler des années 1990, et s'occupent elles-mêmes des spécificités sociales et psychologiques de la fille réelle du début du 21<sup>e</sup> siècle. En effet, Mary Pipher a publié en 1994 une étude clinique sur la fille où elle écrit :

Something dramatic happens to girls in early adolescence. Just as planes and ships disappear mysteriously into the Bermuda Triangle, so do the selves of girls go down in droves. They crash and burn

---

<sup>24</sup> Ruth O. Saxton indique : « Told she can do anything and become anything, she is also infantilized and expected to keep to her second place in a patriarchal world of glass ceilings and second shifts. », *op. cit.*, p. xi.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. xxi.

<sup>26</sup> Meda Chesney-Lind et Katherine Irwin, *Beyond Bad Girls : Gender, Violence and Hype*, New York et Londres, Routledge, 2008.

in a social and developmental Bermuda Triangle. [...] They lose their resilience and optimism and become less curious and inclined to take risks. They lose their assertive, energetic and “tomboyish” personalities and become more deferential, self-critical and depressed. They report great unhappiness with their own bodies<sup>27</sup>.

C'est la figure d'Ophélie, qui permet selon Mary Pipher de caractériser, et de généraliser, ce qu'elle considère comme un diagnostic social : à partir de son expérience clinique, elle constate que les filles au début des années 1990 sont en retard par rapport aux garçons sur la scène pédagogique états-unienne et qu'elles sont par ailleurs disproportionnellement victimes de violence sexuelle à l'école si on les compare aux garçons. Les filles, selon Pipher, seraient dans un état de non passage, celui de la dépression et l'effacement de soi. C'est en cela que la fille correspond selon Mary Pipher à la figure d'Ophélie.

Or Pipher n'explique jamais pourquoi la figure d'Ophélie cristallise les réalités vécues par quelques jeunes filles qu'elle s'attarde à étudier. Le mot « fille » semble sans conteste être un concept fécond, mais il se voit presque automatiquement associé à l'adolescente mortifère ou à la bonne/mauvaise fille. Comme le signale Elline Lipkin<sup>28</sup>, et Carol Gilligan<sup>29</sup> avant elle, le passage de l'adolescence à l'âge adulte est nécessaire pour la fille, même si cela implique que la fille se retrouve dans une impasse identitaire. Les psychologues Carol Gilligan et Mary Pipher rappellent néanmoins que les filles élaborent une image

---

<sup>27</sup> Mary Pipher, *Reviving Ophelia : Saving The Selves of Adolescent Girls*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1994, p. 19.

<sup>28</sup> Elline Lipkin, *Girls' Studies*, Berkeley, Seal Press, 2009.

<sup>29</sup> Carol Gilligan, *In a Different Voice : Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1993 [1982].

de soi qui se concrétise systématiquement dans la perte<sup>30</sup>. Lipkin synthétise pertinemment cette pensée lorsqu'elle écrit :

Rather, in adopting the traits of traditional femininity, girls realize they must adopt certain behaviors, and their understanding of the fact that they must take on these new traits often leaves girls feeling confused as they realize they might have to leave parts of their previous identity behind as they adapt to new roles<sup>31</sup>.

Au risque de paraître au contraire *non* féminines, trop masculines ou viriles, les filles dans les cas étudiées par Driscoll et Pipher préfèrent se retirer ou se désinvestir de certaines activités (sport compétitif ou réussite scolaire) en refusant d'occuper des rôles genrés qui ressembleraient trop à ceux des garçons. Ni femme, ni garçon, la fille serait figée dans un état liminaire, plus proche de la mort que de la vie, un état qui en d'autres mots est voisin de la désincarnation plutôt que de la vie matérielle ou de la vie politique.

À y regarder de plus près, la représentation iconographique d'Ophélie met bien en scène une figure traduisant un certain idéal féminin au carrefour de la délicatesse et de la fragilité frôlant la folie avant de s'abîmer dans la mort. Associée à la blancheur et à la virginité, Ophélie échoue à s'épanouir et à devenir adulte. On n'a qu'à penser aux images préraphaélites de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle (Hughes *ca.* 1851-53). Ces œuvres visuelles donnent toutes à voir l'image d'une jeune fille exsangue, assise au bord de l'eau, contemplant la rivière. Ophélie sert parfaitement cette représentation qui consiste à réduire la figure de la fille à la virginité éternelle parce qu'elle n'accède jamais à un autre statut. Elle meurt en n'étant jamais déflorée ; et demeure ainsi une vierge

---

<sup>30</sup> Elline Lipkin, *op. cit.*, p. 23.

<sup>31</sup> *Ibid.*

éternelle. Ceci dit, cette représentation traduit aussi un certain malaise social quant au corps érotique de la fille qui se retrouve comme vidé de son sang vital, et en ce sens, toujours au bord de la mort, ne pouvant jamais accomplir un désir érotique quelconque. La fille est ici le symbole du vide, d'un sexe vide, et son corps, demeuré encore intouché par l'homme, est destiné à se vider de son sang vital comme si le sang ne pouvait avoir d'autre connotation que mortifère, ne pouvait être associé qu'à l'abandon de la sexualité et du désir érotique. La virginité en vient à être simultanément le symbole de la pureté et d'une mise à mort. La virginité intacte – l'innocence et la pureté – se pose comme le prisme à travers lequel la fille ne cessera de fasciner en ne pouvant rien faire d'autre : comment la virginité peut-elle donc être associée au plaisir érotique pour la fille ? De cette virginité exsangue, de ce destin figé, Pipher ne dit rien, s'intéressant plutôt à l'expérience clinique. Or c'est à cette figure de la virginité exsangue, absente à elle-même et désincarnée, que ressemblent à des degrés variables les filles des récits qui seront étudiés ici.

Hors de ce débat qui place en son centre une interrogation sur les caractéristiques propres aux vies réelles des adolescentes, se dessine toutefois, en filigrane de l'analyse qu'offre les *Girlhood Studies* sur les spécificités culturelles, socioéconomiques et physiologiques, une interrogation sur la qualité des représentations artistiques et littéraires des filles. Les *Girlhood Studies* s'appliquent en effet à réfléchir autant aux œuvres littéraires et filmiques qu'aux phénomènes sociaux et culturels pour déconstruire le couple oppositionnel de la bonne/mauvaise fille. Dans « *Bad Girls* »/« *Good Girls* » :

*Women, Sex, and Power in the Nineties*, Nan Bauer Maglin et Donna Perry<sup>32</sup> rassemblent plusieurs féministes dont Emma Amos, bell hooks, Ann Jones, Lisa Jones, Paula Kamen, Matuschka, Marge Piercy, Katha Pollitt, Anna Quindlen, Elayne Rapping, Lillian S. Robinson et Ellen Willis. L'ouvrage rassemble des voix plurielles de féministes pro-sexe and anti-pornographie pour réexaminer les conséquences et les écueils du mouvement de libération sexuelle des années 1960 et 1970. Les auteures réfléchissent donc aux enjeux, tels que le VIH/sida, la violence conjugale, le viol, les récits d'abus et la pornographie, pour mettre de l'avant l'importance de l'agentivité sexuelle des femmes. Mais aucune réflexion n'est amenée sur le besoin qu'elles ont éprouvées d'emprunter le syntagme « filles ».

Une attention portée sur les diverses représentations littéraires de la fille trouve un écho incontestable dans plusieurs ouvrages anglo-saxons depuis les trente dernières années. L'ouvrage *The Girl : Constructions of the Girl in Contemporary Fiction* de Ruth O. Saxton<sup>33</sup> est devenu une étude canonique au sein des recherches en Girlhood Studies. Ainsi, l'auteure note-t-elle des textes publiés dans l'ouvrage qu'elle dirige : « These essays speak to, complement, and contest one another in their multivalent interrogation of textual vision of growing up female at the end of the millennium<sup>34</sup>. » Prenant comme point de comparaison les œuvres romanesques des Brönte, en passant par les œuvres de Virginia Woolf et de Sylvia Plath, Ruth O. Saxton a créé un ouvrage collectif

---

<sup>32</sup> Nan Bauer Maglin et Donna Perry (dir.), « *Bad Girls* »/« *Good Girls* » : *Women, Sex, and Power in the Nineties*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1996.

<sup>33</sup> Ruth O. Saxton, *op. cit.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. xi.

qui se veut une généalogie littéraire de la fille. L'ouvrage réfléchit par ailleurs aux œuvres contemporaines de Toni Morrison, Dorothy Allison et Jane Hamilton pour expliquer comment les particularités littéraires du passage à l'âge adulte pour la fille se manifestent aujourd'hui.

Saxton postule dans son essai qu'il y a un changement paradigmatique de la figure de la fille en littérature à la fin du 20<sup>e</sup> siècle :

[...] new fictions of the Girl provide access to a constellation of themes and narrative patterns – including race and ethnicity, sexual orientation, class, female subjectivity, and nationalism – in ways far different than their earlier predecessors of centuries, or even decades, ago<sup>35</sup>.

Saxton nuance rapidement cet élan optimiste en ajoutant que si la fille a longtemps été cantonnée à une histoire littéraire, mais aussi culturelle (comme je l'ajouterais), où elle s'est vue imposer son destin, n'ayant pas eu le privilège d'exercer une subjectivité autre que celle qui correspondrait aux paradigmes hétéronormatifs du mariage ou de la maternité, il n'est pas nécessairement vrai que le destin de la fille est représenté si différemment aujourd'hui.

L'essai de Saxton tente de montrer de façon comparative que les modalités d'apparition littéraire de la fille se donnent toujours à lire à partir de la topique du mariage ou de la maternité. Saxton souligne à cet effet : « contemporary literary investigations into the Girl continue to envision girlhood according to tropes and plots familiar since the dawn of novelistic fiction<sup>36</sup>. » Ainsi, Saxton avoue son regret : au lieu de produire un ouvrage collectif qui serait en mesure de démolir toutes les topiques conventionnelles de

---

<sup>35</sup> Ruth O. Saxton, *op. cit.*, p. xi.

<sup>36</sup> *Ibid.*



la fille, la spécialiste constate à l'aune de ces exemples que les relations hétéronormatives définissent toujours le passage de fille à l'âge adulte en littérature.

### *Objectifs, structure et cheminement*

Il est d'autant plus important de retracer la généalogie culturelle de la fille en Occident pour cibler les moments charnières de ce devenir de la fille en femme au sein des structures de savoir qui ont activement participé à forger cette figure hétéronormative. C'est ce que tente de faire Catherine Driscoll<sup>37</sup> qui s'inspire de la méthode généalogique de Foucault dans son essai *Girls : Feminine Adolescence in Popular Culture and Cultural Theory*. Comme le proposent les Girlhood Studies, Driscoll rappelle que l'âge d'une personne – en l'occurrence ici celui de la fille – est toujours rattaché aux expressions rendues visibles au sein d'un contexte particulier. Il n'y a donc pas d'âge ontologique. Pourtant, Driscoll se demande quel moment spécifique détermine le passage de la fille à un autre âge : est-ce que c'est l'arrivée de la ménarche ou un autre moment particulier ? La chercheuse se voit pourtant comme une « fille » quand elle côtoie ses amies, et ce, même si elle est dans sa trentaine au moment où elle écrit son essai. Cependant, remarque-t-elle, lorsque ce mot est assigné aujourd'hui à des femmes plus mûres, il les marque soit en tant que jeunes filles innocentes, naïves, ou en tant que filles frivoles, sexuellement désirables aux yeux des hommes.

---

<sup>37</sup> Catherine Driscoll, *Girls : Feminine Adolescence in Popular Culture and Cultural Theory*, New York, Columbia University Press, 2002.

L'entreprise de l'essai de Catherine Driscoll consiste ainsi à esquisser une réflexion généalogique et à dessiner une cartographie de l'histoire culturelle de la fille en Occident. Elle remonte au 19<sup>e</sup> siècle et à l'émergence d'une classe spécifique – l'adolescence – pour ensuite en revisiter les indices, les ramifications, les effets. Elle mentionne dès l'introduction :

The girls I call “adolescent” here are not necessarily teenagers and not exclusively young women either ; rather, they are defined as in transition or in process relative to dominant ideas of Womanhood. Feminine adolescence is always retrospectively defined, always definitely prior to the Woman it is used to explain<sup>38</sup>.

Si Driscoll étudie ce caractère polyvalent et fluide que représente selon elle le concept d'adolescence, elle n'en est pas moins consciente de la prolifération d'une tendance dominante dans le milieu universitaire et scientifique. Elle observe à cet égard que l'adolescence au féminin a systématiquement été abordée comme une catégorie appartenant à une discipline du savoir : le droit, l'éducation, la politique, la famille, l'art, la psychologie<sup>39</sup>. Cependant, la méthode de la généalogie qu'elle s'applique à déployer dans son essai ne s'oppose pas à cette tendance d'étudier les passages de l'adolescence au féminin à travers des disciplines de savoir. Sa méthode n'est cependant pas une historiographie qui va à la recherche d'origines. Driscoll propose de cartographier la possibilité de certaines idées au sein des contextes où elles se sont développées, pour mieux réfléchir aux enjeux de l'adolescence aujourd'hui. Cette méthode n'est donc pas à la recherche d'un trésor caché

---

<sup>38</sup> Catherine Driscoll, *Girls : Feminine Adolescence*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>39</sup> « Feminine adolescence has not only always been closely observed, it has also been substantially defined as a category of objects for observation by legal, educational, political, familial, artistic, sexual, and psychological discourses. », *ibid.*, p. 59.

parce qu'elle ne prétend pas tracer une séquence linéaire, un récit téléologique de l'adolescence au féminin. Une généalogie de l'adolescence au féminin étudie le foisonnement des discours et des savoirs qui façonnent ce que cela veut dire que d'être fille, de façon individuelle et collective. Driscoll spécifie donc qu'il s'agit de cibler ces discours et ces savoirs pour choisir des lieux (institutions : écoles, familles, systèmes légaux) qui servent de point d'entrée et de connexion (et non de grilles de lecture). L'originalité de Driscoll se dessine aussi dans sa proposition de mettre l'accent sur d'autres lieux : des écrits spécifiques, le cinéma, les études féministes, la psychanalyse, la psychologie développementale et populaire pour dresser une généalogie complexe et plurielle de l'adolescence.

Il est à souligner, cependant, que ni Driscoll ni Saxton ne réfléchissent à l'importance de la virginité et de la défloration lorsqu'elles avouent que ce sont les paradigmes hétéronormatifs qui influencent le devenir de la fille. Driscoll et Saxton ne se posent pas la question, cruciale à mon avis, du paradoxe qui est intrinsèquement lové au sein de cette figure : si le corps de la fille cristallise l'idée du potentiel, il est systématiquement subsumé aux conditions patriarcales qui régissent son déploiement dans l'espace et le temps. Il est donc indispensable de saisir comment fonctionne le savoir médical, juridique et psychanalytique sur la virginité en l'associant à celui sur l'adolescence puisque ce sont des discours et des dispositifs interconnectés qui se sont appuyés sur l'éclosion sexuelle de la fille. À cet égard, il faut réfléchir autant aux effets, aux ramifications et aux écueils qui sous-tendent la virginité, sa configuration conceptuelle, sa matérialisation, sa disparition, et, paradoxalement, son

redéploiement spatiotemporel. Mon objectif est donc de produire une analyse culturelle en forgeant une cartographie *des* adolescences au féminin.

Même si je ne m'attarderai pas à une étude approfondie des arts visuels contemporains, je souhaite par contre prendre le temps de préciser que dans ce domaine les effets, ramifications et écueils (qui sont le socle de ma pensée) sont cristallisés à l'aide d'une double image : la fille est représentée comme un être vulnérable/dangereux tout en étant le symbole de toutes les possibilités. Elizabeth Armstrong observe dans le catalogue de l'exposition *Girls' Night Out*, organisée par le Orange County Museum en 2003, que la représentation de la fille dans les arts contemporains ne nous permet pas d'interroger un *a priori* de la féminité représentée. Cette figure, puisqu'elle est le symbole de la vulnérabilité et du potentiel humain, nous permet plutôt d'interroger les limites de notre propre humanité<sup>40</sup>.

Taru Elfving souligne à la manière d'Armstrong que la fille a un potentiel radical puisqu'elle symbolise ce qui n'est pas tout à fait ancré dans la fixité temporelle. La fille cristallise en quelque sorte l'indétermination face à ce qui peut advenir. Selon l'artiste néerlandaise Rineke Dijkstra, s'il y a une puissance chez la fille, elle se donne à voir, à lire, à penser, précisément dans cette tension qui survient entre la fixité de la représentation et l'idée du

---

<sup>40</sup> « Here the "girl" does not represent the feminine *per se* but instead a vulnerability and at the same time a sense of unbounded potentiality that are essentially human. », Elizabeth Armstrong, « Girl, Unmasked », In *Girls' Night Out*, catalogue dirigé par Elizabeth Armstrong et Irene Hofmann, avec des essais de Taru Elfving et Bill Horrigan, New Port, Orange County Museum of Art, 2003, p. 37.

potentiel infini immanent au processus changeant de la maturation<sup>41</sup>. Il existe sans aucun doute une abondance d'artistes visuels qui investissent au sein de leurs créations la figure de la fille à partir de cette idée de la puissance et du potentiel. En effet, les œuvres marquantes de Dijkstra qui sont exposées dans le catalogue *Girls' Night Out*, donnent à penser la maturation non pas comme *un* passage, mais comme *des* passages : dans la série de portraits *Beaches* sont photographiées de jeunes filles en maillots de bain sur la plage ; les vidéos *Disco Dancing Girl* représentent quant à elles les habitudes ordinaires des jeunes filles, mal à l'aise dans leur corps. L'artiste capte ces instants fuyants, incertains, difficiles, ces temps éphémères et charnières de la jeunesse.

La série de photographies *Almerisa* (1994-2003) d'une jeune réfugiée bosniaque en Hollande, assise sur une chaise, est un projet ponctuel d'une durée de neuf ans et cartographie par ailleurs le processus de vieillissement de cette jeune fille, de l'enfance à l'âge adulte jusque dans la maternité : c'est l'évolution de la maturation de son corps (sa taille, ses rondeurs, sa complexité) qui est donnée ici à voir, celle qui concerne le passage de ce que Taru Elving appelle le progrès de l'innocence à la conscience de soi. En posant un regard attentif sur cette œuvre sérielle, on remarque que la pratique artistique de Dijkstra dépeint plus qu'un sentiment d'inconfort physique. Les portraits d'Almerisa sont pris à des intervalles de deux ans pendant une dizaine d'années. Pour chaque pose, Almerisa est photographiée assise et sur le biais.

---

<sup>41</sup> Je paraphrase Rineke Dijkstra, citée dans Pablo Lafuente, « Sweet Bird of Youth », *ArtReview*, octobre 2004, vo. 54, p. 30. Disponible aussi dans Catherine Grant et Lori Waxman (dir.), « Introduction : The Girl in Contemporary Art », In *Girls! Girls! Girls! In Contemporary Art*, Intellect, University of Chicago Press, 2011, p. 7.

Lorsqu'elle est photographiée pour la première fois en 1994, Almerisa ressemble à une petite fille bosniaque, car elle porte une robe traditionnelle.

Mais les multiples métamorphoses qui suivent montrent une jeune fille qui se rend plus conforme à l'image d'une jeune néerlandaise aux cheveux blonds. Le maquillage, la tenue vestimentaire, viennent renforcer sa ressemblance avec les jeunes filles occidentales, et son regard se transforme peu à peu en regard d'adulte, surtout considérant le fait qu'elle devient une mère (dans la dernière photo, elle est assise avec son nourrisson). L'artiste tente ainsi de reproduire les complexités inhérentes à la maturation : autant physiologiques, psychologiques que socioculturelles. Elle focalise son attention sur des parcours d'individus, ici d'une jeune fille bosniaque, qui a dû se réfugier avec sa famille, pour dessiner les façons dont se sont matérialisées les potentialités de la jeune fille. Puisque l'œuvre est sérielle, le spectateur peut s'imaginer qu'Almerisa a suivi le parcours typique, téléologique, du devenir femme hétéronormatif. Les portraits sont exposés de façon linéaire. Mais, l'œuvre peut aussi ne pas être considérée de cette façon : chaque portrait est unique en soi et les associations de portraits peuvent générer d'autres potentialités dans l'imaginaire du spectateur. Dans son ensemble, l'œuvre défile comme une chronologie elliptique ; il y a sans doute ici une volonté de la part de l'artiste de figer le temps qui fuit, le temps qui file et s'envole, le temps insaisissable. Mais ce sont ces moments de l'intervalle, entre chaque portrait, ceux qui ne sont pas donnés à voir, qui m'intéressent ici. Si le temps

chronologique (le vieillissement) impose un ordre particulier<sup>42</sup>, *Almerisa* montre surtout ces instants déjà passés. Cette œuvre déploie ainsi tout un réseau imaginaire de potentialités temporelles et les photographies recousues dans une forme de linéarité construite révèlent à quel point la société tente toujours – comme le dit aussi Driscoll – de tisser rétrospectivement une histoire diachronique de la jeunesse.

Cette volonté de mettre en forme les multiples passages de la maturation chez la jeune fille est merveilleusement déployée dans la série de trois photographies de l'œuvre triptyque *Sick, More Sick, The Sickest One* (1997) exposée dans *Girls' Night Out*. L'artiste finlandaise Salla Tykkä se met ici elle-même en scène. Dans la première photo, elle est assise, accoudée contre une table, les yeux fermés, la tête penchée, la main soutenant sa tête. La photo n'exhibe aucun symptôme réel de maladie. Celle-ci semble invisible. Le regard n'explique rien, le corps non plus. Dans la deuxième photo, l'artiste est allongée sur un lit hospitalier, recouverte d'un linge blanc, entourée de bouteilles d'eau en plastique aléatoirement disposées par terre autour de son corps. Encore une fois, ses yeux sont fermés, sa tête est légèrement penchée vers la gauche, son bras gauche est exposé, mais aucune marque visible de maladie ou de mal être n'est identifiable. Enfin, la troisième et dernière photo, plus rapprochée, la montre de face habillée d'un t-shirt vert pâle sur lequel est inscrit le mot « GIRL » en rose et en lettres majuscules. Son t-shirt est taché d'une marque d'eau verticale, située sous le mot « GIRL ». Sa tête est

---

<sup>42</sup> « [...] a progress from innocence to awareness and maturity, an entry into the game of representation and assumption of ideals », comme le dit Taru Elving dans « Girl, Unmarked », *op. cit.*, p. 40.

légèrement penchée vers le bas, ses yeux demeurent fermés et elle n'arbore aucune expression déterminante. Le titre « The Sickest One » de cette troisième photo laisse croire que la jeune fille est malade et que cette maladie a atteint un niveau paroxystique parce que Salla Tykkä a désormais la marque de la fille sur son corps. Mais c'est plutôt le spectateur qui voit le mot et la tache et la fille marquée. Le mot « GIRL » est situé sur la partie du t-shirt qui atteint sa poitrine, mais elle ne le voit pas. Ses yeux sont fermés.

La série d'adjectifs, de comparatifs et de superlatifs (« Sick », « More Sick », « The Sickest One ») laisse entendre que ce n'est pas le signe « girl » en tant que tel qui contribue à la dégénérescence de son être et à l'acmé de sa maladie, mais l'amenuisement de son potentiel causé par le processus, progressif, d'une série de procédures médicales. La marque « fille » met un terme à la prolifération de la série. Salla Tykkä est malade d'un état qu'elle ne peut pas identifier par elle-même et d'elle-même parce qu'il lui est toujours invisible. Cet état est imposé par l'extérieur, mais elle le porte sur elle et en elle. Elle porte cet état comme elle porte ce vêtement. Elle porte le poids de ce stigmat social. Il est sur son corps, comme une deuxième peau, si bien qu'elle avance dans l'amenuisement, dans la fatigue, dans la disparition. La fille est alors représentée comme étant un sujet qui ne peut pas se voir, mais qui est toujours vu, ausculté. Elle est alors hors d'elle-même.

À partir de ces œuvres artistiques, on réalise qu'il est important de saisir de quelles façons la fille se façonne et est façonnée à travers une série d'événements qui ont le pouvoir de marquer son corps en tant que *fille*. Car la fille ne devient pas une fille en une seule fois. Il y a une série de répétitions qui



facilitent ce progrès vers un état qui ne cesse de changer, d'évoluer, de se métamorphoser. Comme le dit Annika Thiem dans son essai *Unbecoming Subjects*,

This subject as self that is bodily is not produced in a single instant but repeatedly over time. Yet this continuous emergence of the subject does not mean that it is fully a new creation time and again ; rather, a renewal within and against the restrictions performed and produced by the history of social relations and regulations orchestrates the subject's emergence<sup>43</sup>.

C'est le concept de fille en tant que sujet en mouvement qui est ici en jeu, ce qui advient au corps en tant qu'espace visible et invisible, ce qui contresigne la jeune fille dans le monde matériel et immatériel et ce qui transforme son être dans le temps. Mon deuxième objectif est donc d'explorer comment la fille se construit et sans cesse se reconstruit, comment elle évolue, et comment elle arrive à se matérialiser dans le monde politique lorsqu'elle doit affronter des obstacles qui limitent son potentiel.

Le récent mémoire de maîtrise de Catherine Dussault Frenette<sup>44</sup> considère avec brio les moments d'entrée dans la sexualité et les désirs féminins chez des personnages d'adolescentes tirés de quatre romans québécois contemporains<sup>45</sup>. Elle y réfléchit en effet à ce qu'elle appelle le « potentiel agentif » des personnages. Cependant, Dussault Frenette le fait sans pour autant porter une attention particulière à la signification plus philosophique et

---

<sup>43</sup> Annika Thiem, *Unbecoming Subjects : Judith Butler, Moral Philosophy, and Critical Responsibility*, New York, Fordham University Press, 2008, p. 33-34.

<sup>44</sup> Catherine Dussault Frenette, *L'Expression du désir féminin adolescent : étude des (re)configurations des normes sexuelles genrées dans quatre romans québécois contemporains*, mémoire de maîtrise, Université Sherbrooke, 2012.

<sup>45</sup> *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert (1982) ; *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin (1988) ; *L'île de la Merci* d'Élise Turcotte (1997) ; *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy (2000).

politique du temps et de l'espace de la fille. L'objectif de son mémoire n'est donc pas d'accorder une pensée à ce concept de potentiel dont parlent tant de chercheurs depuis les années 1990 sans pour autant le développer.

L'attention qu'on porte sur le sort des filles engage à mon avis une réflexion et une interrogation sur la puissance politique et idiomatique de ce mot « fille ». De la « femme » et la « jeune fille » à la « fillette » ; de la « nymphette » à l' « adolescente » et la « mean girl » et la « fille rebelle », de la « vierge » ou de la « demi-vierge », la pluralité des visages que revêt la fille se sont concurrencés et succédés au cours de l'histoire occidentale, sans jamais qu'on ne puisse réellement s'attarder au temps à l'intérieur duquel se déploie l'idée d'un potentiel qui ne serait pas subsumé au paradigme de la défloration.

Afin de sortir de cette temporalité téléologique de la virginité et de la défloration, je veux donc emprunter un mot qui fait appel à l'idée de la jeune fille, sans nécessairement se limiter à ses connotations conventionnelles : la virginité, la défloration, l'innocence, la vulnérabilité, la mort. Mes recherches m'ont amenée à préférer le mot « *parthénos* ». Ce mot étranger est d'une richesse idiomatique incomparable par rapport à celui de « jeune fille ». « *Parthénos* » veut dire « jeune fille » et « vierge » en grec ancien ; mais aussi « jeune » et « éternellement enfant ». Le mot est aussi employé dans le contexte du mariage (« fille nubile »). Il ne fait pas nécessairement référence à l'hymen : on parle plutôt de la bouche de la matrice (cf. traités hippocratiques). De plus, la *parthénos* est autant une mortelle qu'une déesse : elle appartient aux lois immanentes et aux lois divines. Par ailleurs, le syntagme cristallise le contexte géopolitique du Parthénon, à l'origine le génitif pluriel de « *παρθένος* »,

littéralement « la salle (ou la demeure) des vierges » (protégée par la déesse vierge, Athéna). Nous verrons, de plus, que ce concept fait référence à l'adolescence, autant pour les garçons que pour les jeunes filles. Ainsi, par cet emploi du mot « *parthénos* », je souhaite jouer avec les limites et les potentialités de la langue pour ouvrir un autre chemin d'interprétation au lecteur contemporain. Dans cette thèse, lorsque j'emprunte ce mot, je fais l'hypothèse que la fille fait appel à un horizon temporel inachevé, in-fini, liminaire.

D'autre part, le mot « *parthénia* » ne sera pas employé dans son acception moderne (de la langue française et anglaise) pour décrire le chant des jeunes filles. Je considère plutôt la *parthénia* comme l'état physique et temporel de la *parthénos*, en d'autres mots, son état d'être : « *a state of being* ». Le concept de « *parthénos* » a donc ceci de révélateur que, par lui, la fille se nourrit d'une puissance qui a la force, un tant soit peu, de dénaturer le pouvoir de la téléologie. Étudier le potentiel de la fille en tant que *parthénos* doit donc se faire en s'approchant de certains aspects problématiques du temps : le temps qui marque le corps et inversement le corps qui marque le temps, le temps passager, fuyant, le temps qui fige, le temps qui reste, le temps perdu ou volé, le temps qui tue, le temps de l'attente et de la narration, le temps qui fait renaître, le temps de la fin.

La perspective généalogique adoptée dans cette thèse – qui remet en question la valeur accordée à la téléologie – m'apparaît donc exiger une approche qui se dégage des considérations purement historiques ou linguistiques pour mieux me permettre d'être à l'écoute de la voix des filles et de leurs désirs. Cette mise de côté de la question du poids de l'histoire linéaire

– au profit d’une historiographie par intervalles – se veut également une façon de sortir de l’éternelle question de l’autorité de l’épistémê de la sexualité des filles (historiquement patriarcale). Hors de ce débat qui confronte l’autorité à la jeunesse, le savoir scientifique aux désirs intimes, se dessine en filigrane alors, des voix et des corps de filles qui désirent parler de leurs expériences ; elles s’inscrivent ainsi dans une historicité discursive – comme le dit Elfriede Jelinek à propos des personnages dans ses œuvres<sup>46</sup>. La question de la parole et du temps est donc tout aussi importante que la question du temps et du corps lorsqu’on aborde les expériences de la *parthénos*.

La première partie, intitulée « La virginité, une affaire de jeunes filles », laisse place à une analyse du concept de *parthénos* à partir d’une lecture au carrefour de la médecine, de la loi et du mythe. Une analyse du traité hippocratique<sup>47</sup> *Des maladies des jeunes filles* (« *Peri parthenion* ») me portera à élaborer un postulat qui chapeautera mon analyse : la puberté signale un moment d’action pour la Cité puisqu’elle symbolise une période de métamorphose et de puissance encore inachevée par l’homme. Une lecture complémentaire des discours théoriques produits par les historiens Giulia Sissa<sup>48</sup>, Hanne Blank<sup>49</sup>, Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher<sup>50</sup> me permettra

---

<sup>46</sup> Brenda L. Bethman et Elfriede Jelinek, « “My Characters Live Only as They Speak” : Interview with Elfriede Jelinek », *Women in German Yearbook*, vol. 16, 2000, p. 61-72.

<sup>47</sup> Hippocrate, *Œuvres complètes d’Hippocrate*, traduction nouvelle avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits et toutes les éditions par E. Littré, Paris, J. B. Baillière et Fils, 1861.

<sup>48</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still », *op. cit.* ; *Le corps virginal : la virginité féminine en Grèce ancienne*, préface de Nicole Loraux, dessins de François Lissarrague, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1987.

<sup>49</sup> Hanne Blank, *op. cit.*

<sup>50</sup> Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher (dir.), *Virginity Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, Toronto, University of Toronto Press, 2007.

de voir comment dans la médecine humorale le maintien du sang dans le corps de la fille nubile coïncide avec l'apparition de maladies spécifiques (suicide, fièvre, dépression). Cette lecture en chassé-croisé dévoilera comment la défloration et la grossesse deviennent une cure érotique, une discipline du corps, qui rectifie le passage de la jeune fille dans une temporalité *anatomo-chronologique* (j'emprunte l'expression à Foucault), utile pour la Cité.

En effet, il est important de souligner que l'angoisse que ressent la communauté médicale de l'Antiquité à l'égard de la puberté de la jeune fille dépasse la sphère de la médecine humorale et s'étend jusque dans la loi, surtout au 19<sup>e</sup> siècle, époque où apparaissent pour la première fois la discipline et la profession de la médecine légale. Suivra donc une lecture attentive des traités des frères Beck<sup>51</sup>, d'Ambroise Tardieu<sup>52</sup>, d'Armand Paulier et de Frédéric Hétet<sup>53</sup>, ainsi que de J. Briand et Ernest Chaudé<sup>54</sup>. Un déplacement paradigmatique s'opère dans ces écrits, parce que l'hymen, auparavant inexistant dans la doxa hippocratique, devient ici le signe matériel par excellence pour examiner le statut de virginité de la fille. Le statut de la fille dépend cependant d'une structure hyménale considérée variable, à partir de laquelle il est important de déterminer, sous le mode de l'essai-erreur et de l'expérimentation, voire de l'autopsie, un diagnostic pour faciliter la procédure légale des attentats à la pudeur et des accusations de viol. J'emprunterai ici

---

<sup>51</sup> Theodric Romeyn Beck et John Broadhead Beck, *Elements of Medical Jurisprudence*, Philadelphie, J. B. Lippincott & Co., 12<sup>e</sup> édition, 1963 [1823].

<sup>52</sup> Ambroise Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, Paris, J. B. Baillière et fils, 3<sup>e</sup> édition, 1859.

<sup>53</sup> Armand B. Paulier et Frédéric Hétet, *Traité élémentaire de médecine légale, de jurisprudence médicale, et de toxicologie*, Paris, Octave Doin, 1881.

<sup>54</sup> Joseph Briand et Ernest Chaudé, *Manuel complet de médecine légale*, Paris, Bernard Neuhaus, 5<sup>e</sup> édition, 1852.

l'adjectif « putatif » dans son acception anglaise, afin d'étudier le processus d'inférence employé par les médecins légistes pour valider la recherche d'une preuve visible et matérielle<sup>55</sup>, en l'occurrence l'hymen. Il s'agit ici de montrer que la profession médico-légale produit un régime du viol qui est contingent au régime de la défloration si bien qu'elle privilégie le signe clinique au détriment de la voix et de la subjectivité des filles et des femmes. L'analyse révèle ici la configuration de pratiques et de discours d'infantilisation des victimes de viol, et le refus des médecins légistes de reconnaître qu'une femme mariée puisse être violée. À la lumière de cette discipline du corps qui laisse bien peu de place à la parole de la fille, jeune ou plus âgée, se pose la question de la place stratégique et polysémique de l'imaginaire de la virginité au carrefour du savoir, des lois de la filiation et de la jurisprudence, des valeurs morales et de l'expérience subjective du désir, du plaisir ainsi que des prohibitions et des transgressions.

C'est cette question de la tension entre les lois immanentes et les idéaux qu'explore la conclusion de cette première partie. À partir d'une lecture contemporaine des tragédies *L'Orestie* d'Eschyle<sup>56</sup> et *Antigone* de Sophocle<sup>57</sup>, je serai en mesure de montrer que les figures d'Antigone et d'Électre constituent des exemples et des symboles convaincants de ce destin funeste de

---

<sup>55</sup> Définition : « 1. (prenominal) commonly regarded as being “the putative father” ; 2. (prenominal) considered to exist or have existed, inferred ; 3. (grammar) denoting a mood of the verb in some languages used when the speaker does not have direct evidence of what he is asserting, but has inferred it on the basis of something else. », *Collins Dictionary*, <http://www.collinsdictionary.com/> (page consultée le 19 août 2015).

<sup>56</sup> Eschyle, *L'Orestie*, traduction et présentation par Daniel Loayza, Paris, Flammarion, 2001.

<sup>57</sup> Sophocle, *Antigone*, traduit du grec ancien par Paul Mazon, dossier et notes réalisés par Sophie-Aude Picon, Paris, Folio plus, 2009 ; Sophocle, *Antigone*, version bilingue (grec ancien et français), <http://remacle.org/>.

la *parthénos* mortelle qui n'accédera jamais au statut de *gynè*, de femme mariée. La politique de la gestion du temps de la *parthénos* mortelle se traduit ici par une économie sexuelle de la disparition sans restes. À ces figures mortelles, se télescopent les figures d'Artémis et des Érinyes. S'il existe une figure omnipotente de *parthénos* c'est bien celle d'Artémis dont la sauvagerie ainsi que le pouvoir de faire saigner ses proies cristallisent un potentiel plus radical, celui de l'autonomie régénératrice. Complémentaire à cette figure peu sollicitée dans les productions culturelles plus conventionnelles, se trouve le chœur des Érinyes, un collectif de femmes qui appuie la cause d'Électre (la loi du sang et de l'*oikos*) et qui a tenté de refuser l'horizon téléologique. Signalons rapidement ici le fait que les dieux Apollon et Athéna (frère et sœur jumeaux) participent à la domestication des Érinyes en les transformant en Euménides pour sauver Oreste et la Cité, alors qu'Électre sera écartée et exilée.

La deuxième partie, qui porte le titre « Le liminaire. Repenser les devenirs de l'adolescence », engage une réflexion à la lisière entre la psychanalyse et les études féministes sur le corps et le sexe, pour faciliter le déploiement d'une cartographie plus contextualisée du concept de *parthénos*. Il s'agit de montrer ici les écueils et les effets du danger grandissant qu'engendre la rationalité économique (cf. Henry A. Giroux<sup>58</sup>) pour les espaces de liberté et d'exploration propre à l'enfance et l'adolescence qui sont aujourd'hui en voie de disparition. Cette posture sera appuyée par une lecture des récentes études en

---

<sup>58</sup> Henry A. Giroux, « Nymphet Fantasies : Child Beauty Pageants and the Politics of Innocence », *Social Text*, no. 57, hiver 1998, p. 31-53 ; *Fugitive Cultures : Race, Violence, and Youth*, New York et Londres, Routledge, 1996 ; *Teachers as Intellectuals : Toward a Critical Pedagogy of Learning*, Westport, Bergin & Garvey, 1988.

psychanalyse sociale d'Anne Bourgain<sup>59</sup>, d'Olivier Douville<sup>60</sup> et d'Edmond Ortigues<sup>61</sup>. Il sera ainsi question d'identifier ce qui marque le passage entre l'adolescence et l'âge adulte : la crainte de la disparition et le fantasme de la naissance de soi. Ce mythe de l'auto-naissance au carrefour de la famille et de la Cité a pour fonction de relancer le concept de *parthénos* sur un autre registre – prouvant par le fait même la richesse de ce concept pour notre réflexion –, celui des théories de la connaissance et du sexe élaborées par les chercheuses Elizabeth Grosz<sup>62</sup> et Judith Butler<sup>63</sup>. Pour mieux définir et circonscrire de quelles façons le corps des filles est pris en compte par les études féministes (ce qui n'était pas le cas au sein des études psychanalytiques mentionnées ci-dessus), la théorie de la volatilité corporelle qu'élabore Elizabeth Grosz à propos de la sexualité féminine répond avec brio à ma volonté de comprendre l'adolescence comme une tension entre un dépassement de soi et une naissance de/à soi. Ces deux mouvements opposés, mais complémentaires, seront étudiés à l'aune des théories de Michel Foucault<sup>64</sup>, reprises par Judith Butler,

---

<sup>59</sup> Anne Bourgain, « Enjeux de la signature à l'adolescence », *Adolescence*, dossier : « L'Esprit du temps », vol. 4, no. 66, 2008, p. 1023-1035.

<sup>60</sup> Olivier Douville, *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités*, Nantes, Pleins Feux, 2007.

<sup>61</sup> Edmond Ortigues, « La personne et l'émergence de la loi », In *Le Rapport à la loi dans l'adolescence*, Lille (France), Association départementale du nord pour la sauvegarde de l'enfance, de l'adolescence et des jeunes adultes, Actes du congrès international, mai 1988, p. 30-46.

<sup>62</sup> Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies : Toward A Corporeal Feminism*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1994 ; « Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison », *Sociologie et Sociétés*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne Mineau, vol. 24, no. 1, printemps 1992, dossier : « Entre le corps et le soi. Une sociologie de la "subjectivation" », dirigé par Elspeth Probyn, p. 47-66.

<sup>63</sup> Judith Butler, *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of « Sex »*, New York, Routledge, 1993.

<sup>64</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984 ; *Naissance de la clinique*, Paris, Les presses universitaires de France, 1983 [1963] ; *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.



sur les disciplines du corps qui répondent à une visée : les plaisirs, désirs, douleurs que ressent et que vit un sujet dépendent en large partie de la façon dont ils s'inscrivent dans un régime d'intelligibilité. Le mythe de l'auto-nnaissance et la crainte de la disparition, deux mouvements contraires propres à la *parthénos* en tant que sujet liminaire, s'entretissent et s'enchevêtrent donc dans un réseau complexe de métamorphoses existentielles et corporelles. L'objectif ici est de sortir de l'écueil d'une temporalité téléologique pour saisir les effets et les ramifications du discours sur la matérialité du corps de la jeune fille, sur ce qui lui arrive lorsqu'elle ne correspond pas tout à fait à un idéal de régulation.

Je souligne ici que cette recherche d'une autre temporalité de la *parthénos* m'amène à réaliser que cette temporalité différente est autant difficile à trouver dans la culture populaire que dans la culture plus traditionnelle. Cette autre temporalité est sans doute en train de se construire. Mais pour garder une part de liberté face à une certaine doxa conventionnelle dont la littérature est partie prenante, j'ai choisi de chercher dans cette dernière une évolution de la pensée de la *parthénos*. En proposant un éventail de cinq textes littéraires que j'inscris au sein d'une posture généalogique, je souhaite voir dans la littérature contemporaine, une volonté, parfois aussi un échec, dans cette pensée de la *parthénos* en tant que sujet liminaire.

Donc, la dernière partie, qui porte le titre « Temporalités de la *parthénos* en tant que sujet liminaire », sera traversée par les modalités particulières de la *parthénia* qui semble désincarnée dans la littérature contemporaine. Le récit *Vu*

*du ciel* de Christine Angot<sup>65</sup>, qui s'articule autour du rapport de dé-sororisation entre Séverine, une fillette qui est devenue un ange, et Christine, une jeune femme qui a été victime d'abus pendant l'adolescence, montre que l'ascension vers le statut d'ange concerne seulement les victimes enfants. À l'aide de ce récit sur les effets de ce processus de discrimination des victimes d'abus et de viol, on découvre que le personnage de Christine sera écarté de la sphère politique afin qu'il y ait rétablissement de l'ordre et de l'équilibre d'un idéal de régulation : celui de la virginité sacrée. Le récit d'Angot met donc en lumière la distinction entre la *vraie* victime, toujours innocente et pré-pubère, et la *fausse* victime, jeune adolescente en éclosion sexuelle. La figure de l'ange qu'incarne Séverine peut se donner ainsi à lire comme une allégorie du discours autour de la légitimité de la victime dans les cas de viol et traduit les dangers d'un appareil de répression qui vise à promouvoir les filles dociles au statut de vierges sacrées au détriment des mauvaises vierges, ces filles qui ne conviennent pas au bon goût. Ce texte signale de façon indubitable l'échec de la pensée de la virginité.

Le viol comme pouvoir souverain de l'homme de transformer le statut de la fille en femme a donc une signification capitale aujourd'hui puisqu'il implique nécessairement un rite de passage qui ne fonctionne alors que pour la communauté de garçons et jamais pour une communauté de filles. Contrairement à *Vu du ciel*, *The Lovely Bones* d'Alice Sebold<sup>66</sup> tente de mettre en scène la possibilité d'une communauté politique de filles qui sera en fait

---

<sup>65</sup> Christine Angot, *Vu du ciel*, Paris, Gallimard, collection : « Folio », 1990.

<sup>66</sup> Alice Sebold, *The Lovely Bones*, New York, Little, Brown & Company, 2004 [2002].

limitée par le refus du potentiel lesbien. La question du viol sera ici centrale et sera abordée à partir de l'insistance sur la voix de la narratrice Susan. L'illusion qui consiste à penser que le rite de la défloration est sacré est rapidement balayée dans ce récit où l'internalisation de la souffrance se contraste avec la volonté acharnée de Susan de retrouver un corps charnel. La littérature devient un espace propice à la survie de la jeune fille, puisqu'elle admet la reprise de l'expérience de la première relation sexuelle. Le motif du passage se révèle sous le signe du partage du temps des filles, puisque Susan se réincarne, un tant soi peu, en *parthénos* mortelle grâce au sacrifice de Ruth. À travers cette nouvelle expérience du sensible, Susan participe à son éclosion sexuelle et s'inscrit enfin dans une temporalité qui est forgée par le pouvoir sororal.

Si la communauté sororale est convoquée dans *The Lovely Bones*, elle est présente grâce à l'image de l'identité sororale dans le roman *Virgin Suicides* de Jeffrey Eugenides<sup>67</sup>. Les cinq sœurs Lisbon, toutes adolescentes, sont désindividualisées, désobjectivées, par un narrateur polyphonique et anonyme qui les englobe toutes sous le signe évanescent, et simultanément extatique, de « vierges suicidées » afin de retracer de façon obsessionnelle l'époque nostalgique de sa jeunesse. La figure de Cecilia, la sœur cadette, sera ici abordée sous le signe indissociable de la beauté et de la maladie. En posant notre regard sur cette double image de la pathologie virale et de la beauté virginale que construit le narrateur, il sera possible de ranimer le discours médical de la maladie des vierges dans un contexte contemporain pour montrer de quelle façon le récit médical rejoint le récit érotique. En sollicitant le concept de *phantasia*, un

---

<sup>67</sup> Jeffrey Eugenides, *Virgin Suicides*, Londres, Bloomsbury, 2002 [1993].

concept qui traduit un mouvement de préhension de l'autre, je serai mieux en mesure de montrer comment le narrateur fait disparaître la possibilité d'une autre temporalité de la *parthénos*, le temps de sa parole, de son corps et de ses désirs.

Une lecture de *Drames de princesses. La Jeune fille et la mort* d'Elfriede Jelinek<sup>68</sup>, une pièce de théâtre en cinq tableaux, insistera de nouveau sur la voix et les désirs sexuels de la fille désincarnée. À la différence des romans d'Eugenides, de Sebald et d'Angot, le texte de Jelinek montre une *parthénos*, Blanche Neige, qui fait face à son agresseur, le Chasseur : elle prend le peu de temps qui lui reste pour s'inscrire dans une forme d'historicité discursive. Même si Jelinek montre une *parthénos* qui plane dans une sphère liminaire où elle est extirpée de tout pouvoir d'agir sur son destin, elle réussit à désacraliser le mythe de la pureté et de la beauté de la jeune fille exsangue, morte et au bord du néant, en le sortant de son cadre premier : le conte pour enfants. Cette collision dialogique entre le Chasseur et Blanche Neige ranime le cycle tragique (celui d'une Antigone confrontant Créon) et traduit de nouveau le fonctionnement et surtout le danger d'une superstructure sociétale composée d'images et de discours où la fille est construite comme un accessoire pour le plaisir éphémère de l'homme.

Jelinek est à cet égard une contemporaine de Virginie Despentes, qui met aussi l'accent sur l'illusion de liberté que nous procure le régime de la beauté et de la jeunesse éternelle. La violence, exercée ou subie, est sans aucun

---

<sup>68</sup> Elfriede Jelinek, *Drames de princesses. La Jeune fille et la mort (Der Tod und das Mädchen I-V. Prinzessinnendramen)*, traduit de l'allemand (Autriche) par Magali Jourdan et Mathilde Sobottke, Paris, L'Arche, 2006.

doute un leitmotiv pour penser de nouveau à la possibilité du pouvoir de toutes celles qui ne conviennent pas au bon goût social, toutes ces filles, jeunes ou vieilles, laides, qui ne deviennent jamais dociles par la défloration. Inscrit dans la lignée de la posture punk qu'est celle de Virginie Despentes<sup>69</sup>, le roman *Apocalypse bébé* propose un personnage de *parthénos* qui se dresse contre les siens, sa famille bourgeoise, ses origines, et la société tout entière. À l'inverse de l'image de la vierge sacrée et désincarnée que proposent les récits d'Angot, de Sebold, d'Eugenides et de Jelinek, Despentes propose un passage pour les filles en colère qui est impossible à dénouer ou à corriger. C'est ainsi que le personnage de Valentine est configuré comme une sœur des *parthénoi* qui préfèrent la terreur et le suicide à la domestication, faisant ainsi appel à une temporalité radicale et inachevable, celle de la fin de la jeune fille.

De l'étude fondatrice des traités hippocratiques aux ouvrages médico-légaux du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à la discipline des Girlhood Studies, chercheurs, penseurs et praticiens s'entendent pour faire du corps de la jeune fille une bombe à retardement. Cette idée est aussi montrée dans la littérature, qui semble privilégier le paradigme de la bonne/mauvaise fille pour proposer une pensée de la virginité. Or la réflexion généalogique que j'élabore ici sur la figure de la jeune fille dans la médecine, la loi, le mythe et la littérature soulignera comment le concept de *parthénos*, que j'ai puisé dans l'Antiquité grecque, est un vecteur discursif pour révéler les écueils, les limites et les possibilités du corps et de la sexualité de la fille. En effet, notre étude tout entière tentera de révéler que lorsque la fille ne correspond pas à l'idéal de la

---

<sup>69</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, Paris, Grasset, 2010.

virginité au féminin, elle est systématiquement mise à l'écart de la communauté politique, de la sphère de l'intelligibilité. L'objectif ici n'est pas tant de montrer que la réalité de la virginité compte aujourd'hui, mais plutôt de prouver que la virginité est toujours un marqueur symbolique qui déploie le destin de la fille dans un horizon particulier, trop souvent celui de la disparition. Mon souhait est enfin de souligner la nécessité de penser au mérite autant épistémologique, intime que politique d'explorer le temps des éclosions sexuelles de la fille par delà l'idée de la première relation sexuelle.

## Partie I

### La virginité, une affaire de jeunes filles

## 1.1 La maladie des vierges

Dans le très court fragment qui demeure aujourd'hui du traité *Des maladies des jeunes filles* (« *Peri parthenion* »), Hippocrate<sup>70</sup> traite des affections des jeunes filles lorsque l'époque du mariage est retardée. Ainsi, écrit-il :

[...] quand l'orifice de l'issue n'est pas ouvert<sup>71</sup>, et que le sang arrive en plus grande abondance, tant par les aliments que par l'accroissement, alors le sang, n'ayant point de sortie, s'élanche, vu la quantité, sur le cœur et le diaphragme. Ces parties étant remplies, le cœur devient torpide ; à la torpeur succède l'engourdissement, et à l'engourdissement le délire<sup>72</sup>.

La description que donne Hippocrate de la virginité n'est pas celle des rapports strictement moraux où la *parthénos* se doit de demeurer chaste et pure le plus longtemps possible. Au contraire, il décrit un rapport où la matrice de la jeune fille est perçue comme une pathologie physiologique. La virginité est vue comme un état d'autant plus problématique lorsqu'elle est associée à la puberté, époque à laquelle la fille est considérée mûre pour le mariage (« *hôrê gamou* »).

---

<sup>70</sup> Les études récentes de Helen King démontrent que les textes hippocratiques sont plutôt un large corpus de textes qui auraient été écrits et réécrits par plusieurs auteurs depuis l'Antiquité jusque dans le Moyen Âge. Lire à cet effet : *Hippocrates' Woman : Reading the Female Body in Ancient Greece*, Londres et New York, Routledge, 1998 ; *Midwifery, Obstetrics and the Rise of Gynaecology : The Uses of a Sixteenth Century Compendium*, Hants, Ashgate Publishing Limited, 2007. Mon objectif n'est pas ici de faire une lecture fidèle des écrits hippocratiques à partir des réalités sociales de l'Antiquité grecque, mais de voir comment ces textes nous sont contemporains. Je m'intéresse à forger une pensée à partir de ces textes parce qu'ils nourrissent toujours l'imaginaire occidental de la jeune fille.

<sup>71</sup> Je constate à la lecture de ce fragment que la médecine hippocratique ne parle nullement d'un hymen, mais plutôt de la libération du sang par la bouche de la matrice dès les premières règles de la fille. Cette hypothèse est surtout explicitée par les études produites par des anthropologues hellénistes, telles que celles de Giulia Sissa et Helen King. Je ne ferai donc pas ici une explication sociolinguistique du concept de l'hymen dans l'Antiquité grecque.

<sup>72</sup> Hippocrate, « Des maladies des jeunes filles », In *Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction nouvelle avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits et toutes les éditions par E. Littré, Paris, J. B. Baillière et Fils, 1861, p. 467.



Ce qui fait la valeur de son sexe et rend la fille problématique, c'est, comme pour tout une tradition occidentale (voire mondiale), la maturité, le fait d'être mûre pour la grossesse : « quand vient l'époque du mariage, ne se mariant pas, [les jeunes filles] éprouvent de préférence, à la première éruption des règles, ces accidents auxquels auparavant elle n'étaient pas exposées<sup>73</sup>. » Le maintien du sang dans le corps de la fille nubile<sup>74</sup> pour une durée indéfinie coïncide avec l'apparition de symptômes physiques et de dérangements mentaux<sup>75</sup>. La doxa hippocratique, rappelle Giulia Sissa, considère que le sang menstruel reste pris dans l'utérus<sup>76</sup> s'il n'y a pas eu ouverture de « l'orifice de l'issue<sup>77</sup> » (« *to stoma tis exodou* ») après la première irruption des règles. La santé de la jeune fille peut rapidement se détériorer à l'époque de cette métamorphose charnière. N'ayant pas d'issue, le sang s'accumule et se précipite vers le cœur et le diaphragme engendrant ainsi des états pathologiques considérés dangereux.

---

<sup>73</sup> Hippocrate, *op. cit.*, p. 467.

<sup>74</sup> Le guide populaire et le best-seller *Aristotle's Master-Piece* paru en Amérique et en Angleterre à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, rappelle cette idée que la pénétration de la membrane de l'hymen – et la perte de sang – ne confirmait pas nécessairement la perte de la virginité. La marque de la perte du sang ne pouvait pas être un signe visible adéquat pour assurer la pureté de la vierge. Analysant ce guide populaire, Hanne Blank rappelle : « [the] absence of blood was not conclusive evidence of a misplaced maidenhead ». Hanne Blank, *Virgin. The Untouched History*, New York, Bloomsbury, 2008, p. 113.

<sup>75</sup> « Hippocratic therapy and theory viewed the transition from genderless child to wife as particularly dangerous when the process did not progress as anticipated. Delays, whether real or imagined, made space for medical interventions that aimed to bring about the release of the menstrual blood unable to find its proper path of exit. If the blood should remain trapped within, Hippocratics expected physical and mental derangement to ensue. », Ann Ellis Hanson, « The Hippocratic Parthenos in Sickness and Health », In *Virginity Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, ouvrage dirigé par Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher, Toronto, University of Toronto Press, 2007, p. 48.

<sup>76</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still. Virginity, Imperforation, and Contraception, from Greece to Rome », *EuGeStA*, no. 3, 2013, p. 91.

<sup>77</sup> Hippocrate, *ibid.*, p. 467.

### 1.1.1 Les dangers du temps qui perdure

Les risques sont énormes pour la jeune fille si cette ouverture de l'orifice de la matrice n'a pas lieu rapidement au moment de la puberté. L'historien Hanne Blank explique que la maladie des vierges affecte seulement les jeunes filles qui demeurent trop longtemps dans un état liminaire :

From a historical perspective, however, the most interesting thing about the disease of virgins is that it was a disease *of virgins*, an iconic disease suffered by women at a stage of life when they theoretically were in their prime and full of potential. As a disease of virgins, it also insistently points to virginity as a source of trouble rather than a source of reassurance and safety<sup>78</sup>.

On insiste alors sur le caractère mortifère des symptômes de la *parthénos* qui n'a pas encore vécu sa première relation sexuelle. La jeune fille ne court pas seulement le risque d'avoir une surabondance de sang au cœur et au diaphragme, elle risque également d'exhiber une sérieuse envie de se blesser, de s'étrangler, de mourir. La jeune fille qui tarde à se faire déflorer a dès lors une seule issue. Hippocrate préconise le coït conjugal et, le cas échéant, la grossesse. Ainsi, prescrit-il :

Je recommande aux jeunes filles, éprouvant des accidents pareils, de se marier le plus tôt possible ; en effet, si elles deviennent enceintes, elles guérissent ; dans le cas contraire, à l'époque même de la puberté, ou peu après, elles seront prises de cette affection, sinon d'une autre<sup>79</sup>.

La puberté signale une métamorphose physique et sociale qui doit rapidement succéder à un statut qui ne se situe pas dans l'entre-deux. Il s'agit ici d'une véritable approche expéditive et hygiéniste de la grossesse (et de l'enfantement)

---

<sup>78</sup> Hanne Blank, *op. cit.*, p. 67.

<sup>79</sup> Hippocrate, *op. cit.*, p. 469, 471.

préconisé par la doxa hippocratique au détriment de la virginité prolongée ou choisie.

Il faut insister ici sur la grande différence entre le traité *Des maladies des femmes* (« *Peri gynekoion* ») écrit selon plusieurs spécialistes des textes hippocratiques après celui-ci sur les jeunes filles. En premier lieu, dans l'étude qu'il consacre aux femmes, Hippocrate propose des remèdes aux problèmes de menstruation, de grossesse et d'accouchement affectant les femmes mûres. Pour ce faire, Blank rappelle qu'une « femme qui n'a pas eu d'enfant est affectée plus vite et d'une façon plus grave par les menstrues que celle qui a eu des enfants<sup>80</sup>. » On a déjà noté que la grossesse est un traitement médical parce qu'elle facilite la libération du sang menstruel, et le rétablissement de l'équilibre, axiome de la doxa hippocratique.

Or, on remarque de nouveau que dans la doxa hippocratique, une femme dont la matrice n'a pas été ouverte par la pénétration pénienne, devient un réservoir d'accumulation sanguine. Le corps entier de la femme n'ayant pas enfanté devient un réceptacle, un vase clos, où peuvent se multiplier les pathologies : la nullipare ou la non-mère devient un corps excessif. Le passage vers le statut de *gynè* doit donc se faire de façon expéditive parce qu'il faut éviter la stagnation du sang et le déséquilibre des fluides corporels se traduisant par divers dérangements mentaux et toujours par le désir de se donner la mort. Hanne Blank souligne que la médecine humorale discerne le sang non menstruel du sang menstruel : le premier, surtout lorsqu'il est pris dans le corps,

---

<sup>80</sup> Hippocrate, « *Des maladies des femmes* », *op. cit.*, p. 11.

se putréfie et peut empoisonner l'organisme<sup>81</sup>. Cette stagnation, plus proche d'une fermentation organique que d'une accumulation quantitative, peut être lue comme une métaphore du non passage vers le statut de *gynè*.

La restriction sanguine signale un arrêt de la mobilité, une pause dans la progression téléologique du corps féminin. À défaut de passer rapidement vers un statut qui signale une fin avantageuse pour la Cité<sup>82</sup>, s'en suivra selon Hippocrate une série de maladies s'aggravant de façon exponentielle lorsque le temps de la *parthénia* se prolonge : « Les choses étant ainsi, la femme a le transport à cause de l'inflammation aiguë, l'envie de tuer à cause de la putridité, des craintes et des frayeurs à cause des ténèbres, le désir de s'étrangler à cause de la pression autour du cœur<sup>83</sup>. » Or, mise à part la grossesse pour les femmes mariées qui n'ont pas encore eu d'enfant, les méthodes proposées par Hippocrate pour les femmes mûres sont pour la plupart seulement pharmaceutiques : application d'herbes médicinaux (le fenouil ou le cumin d'Éthiopie, entre autres), boissons, onguents, pessaires, purgations, fumigations, injections, saignements, astringents, diètes de foie d'oie, de brebis

---

<sup>81</sup> Je paraphrase. « The primary symptom of the disease of virgins was lack of menstruation. In the understanding of the humoral medical system, it was believed that when a woman did not menstruate properly, the blood that should have been purged from her body by menstruation became backed up inside. This excess blood might putrefy and become poisonous (menstrual blood was often considered to be poisonous to begin with), weigh down the woman's womb and limbs, or even cause her circulatory system to become so backed up that blood would be forced to flow backward. », Hanne Blank, *op. cit.*, p. 67.

<sup>82</sup> Je me permets ici d'insérer une anecdote : Heraiskos, un philosophe du 5<sup>e</sup> siècle après J. C., est connu pour avoir souffert de terribles migraines en présence de femmes menstruées qui osaient prendre la parole. La pollution des femmes est donc un phénomène particulièrement percutant qui n'a cessé de progresser par-delà la chute de l'empire gréco-romain et surtout avec l'avènement du christianisme. Voir Simon Goldhill, *Foucault's Virginity. Ancient Erotic Fiction and the History of Sexuality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 172-173 ; Gillian Clark, *Women in Late Antiquity : Pagan and Christian Lifestyles*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 77 ; Glen Warren Bowersock, *Hellenism in Late Antiquity*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1990, p. 60.

<sup>83</sup> Hippocrate, « Des maladies des femmes », *op. cit.*, p. 469.

ou de chèvre. Tout un dispositif médical se déploie à cette époque pour régler le corps des femmes mariées. Puisque le corps qui attend trop longtemps devient maladie, plus proche de la mort que de la vie, il n'est pas difficile d'en déduire que le statut le plus souhaitable pour la jeune fille est celui de la mère ayant plusieurs enfants. Hanson complète cette conclusion en affirmant :

While Hippocraticians admitted that the birth of a first infant might be difficult, they assured the uniparous that subsequent births would proceed more easily. She who has birthed many children, the multiparous, was in their view the one who had transformed from young girl to productive wife and mother, the healthiest of women<sup>84</sup>.

Hanson précise que l'âge de puberté est de 14 ans à cette époque, mais on voit que ce sera ce même âge qui sera considéré comme étant propice aux premières relations sexuelles chez Soranus d'Éphèse dès le 2<sup>e</sup> siècle de notre ère. Comme le Giulia Sissa, il s'agit de préconiser la fluidité, la propagation de la citoyenneté masculine (par la grossesse multiple) et la domestication des femmes.

### **1.1.2 Le défloration : une cure érotique**

Et pourtant, en ce qui concerne les jeunes filles, Hippocrate ne prescrit pas une série de médicaments pharmaceutiques pour régler les dérangements physiques ou mentaux. Il prescrit une cure érotique : cure qui inscrit le corps entier de la fille dans une mécanique sexuelle, celle du coït en vue de la grossesse. L'âge de la maturité psychique ou du consentement importe peu par rapport à l'urgence d'enclencher la libre circulation des fluides sanguins

---

<sup>84</sup> Ann Ellis Hanson, *op. cit.*, p. 55.

emprisonnés dans le corps pubère de la jeune fille. À défaut de la venue des premières règles à l'âge de 14 ans, Hippocrate recommande la défloration, précisément parce que la *parthénia* constitue ontologiquement une maladie ; elle doit être éphémère, et la jeune fille doit rapidement passer à autre chose de plus stable, de plus utile pour la citoyenneté. Le coït en vue de la grossesse est la seule mesure prophylactique pour éviter toute forme de multiplication de symptômes jugés pathologiques. C'est aussi une façon efficace de s'assurer que la jeune fille ne devienne jamais une citoyenne au même titre que les hommes. Puisque la jeune fille est en attente d'un statut officiel et patrilinéaire, elle appartient à une économie de la pénétration qui ne peut pas rester dans l'attente. La peur de la propagation et de la contamination de tels symptômes, la phobie de la possibilité de ne pas respecter le *telos* de la *gynè*, deviendront des *modus operandi* de toute une culture médico-sociale dont les vestiges ne cessent d'être réactualisés aujourd'hui lorsqu'on pense, par exemple, aux examens de virginité que performant les médecins en Occident.

L'épistémè médicale contemporaine s'acquitte sans équivoque d'un serment hippocratique qui dépasse l'obligation déontologique professionnelle. Le *pharmakon* médical est donc intimement rattaché au contrôle du désir féminin : il est autant une cure qu'un poison<sup>85</sup>. Le médecin en prêtant serment à Hippocrate s'inscrit dans une épistémè où il devient « un protecteur de l'éros procréatif » (« *paidogonos* »). Exécutant des tests de virginité, le médecin exécute ce qu'on nomme à l'époque d'Hippocrate une « *dokimasia*

---

<sup>85</sup> Lire le chapitre sur le *pharmakon* chez Platon dans l'essai *Dissémination* de Jacques Derrida (Paris, Éditions du Seuil, 1972) pour saisir l'aporie de ce concept.

*parthenias* » ; ce qu'on appelle aujourd'hui « une hyménoscopie ». Mais ce test de virginité peut rapidement devenir dangereux pour la fille, car son destin dépend du diagnostic du médecin. Hanne Blank précise que les chirurgies de reconstruction hyménale, l'hyménoplastie ou l'hyménorrhaphie, sont aujourd'hui populaires à travers le monde entier, et même dans les pays où elles sont considérées illégales, comme c'est le cas dans les pays de l'Occident. À la différence de l'hyménotomie (une procédure médicale mineure pour ouvrir l'hymen imperforé afin de faciliter la perte du sang menstruel<sup>86</sup>) – *a priori* l'hyménorrhaphie et l'hyménoplastie<sup>87</sup> ne sont pas des procédures médicales, puisqu'elles n'ont aucune étiologie curative. Blank insiste sur le fait que ce sont des chirurgies électives, esthétiques : « Hymen reconstruction is a purely elective surgery, performed for no reason other than to give a material presence to a virginal status that may or may not actually exist<sup>88</sup>. » Les tests de virginité ne sont pas nécessairement une pratique généralisée au sein de la communauté occidentale. Ceci étant dit, il n'en demeure pas moins qu'ils donnent toujours à lire un idéal de régulation du corps féminin. Ce n'est pas le corps en tant que tel qui est inspecté, c'est le corps en tant qu'idéal et les parties (anatomiques) qui lui appartiennent doivent se conformer à cet idéal de la virginité. Ainsi, insiste

---

<sup>86</sup> Souvent ce type de chirurgie est pris en charge par un pédiatre. Cf. J. Adams Hillard et Richard Scott Lucidi, « Imperforate Hymen », *Medscape*, <http://emedicine.medscape.com/> (page consultée le 7 juillet 2015).

<sup>87</sup> « Hymenorrhaphy is a procedure in which the original hymen, or whatever bits of it are still in evidence, are sewn together to approximate an “intact” hymen. Hymenoplasty is somewhat more involved, and is done either when there are not sufficient hymen remnants to work with, or when the hymen is so fragile that it won't hold up to being pieced together like a genital jigsaw puzzle. In a hymenoplasty, a small slice of mucous membrane is lifted from the vaginal wall and sutured into place as an ersatz hymen. Typically, in cases where the reconstructed hymen is being created for an upcoming wedding, these surgeries are scheduled a few weeks before the big day. », Hanne Blank, *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 72.

Blank : « *virginity tests cannot tell us whether an individual woman is a virgin; they can only tell us whether or not she conforms to what people of her time and place believe to be true of virgins*<sup>89</sup>. » La virginité appartient ainsi à un dispositif médico-social qui ne prend pas en considération la parole des femmes, leur droit à déterminer pour et par elles-mêmes leur statut érotique et sexuel. C'est le corps ausculté par le médecin qui importe au sein de cette épistémê de la virginité. La femme disparaît en tant que sujet lorsqu'elle devient une pure représentation : ce qui compte, ce qui marque le destin féminin d'une vierge, c'est l'image qu'on lui projette, ce sont les codes normatifs qui insistent sur le putatif en dépit du caractère construit de la virginité.

Le temps de la reproduction de corps dociles est donc maintenue, parce qu'il se joue dans un continuum qui progresse vers son *telos*. La virginité n'est pas tant un choix autarcique qu'une construction anatomique, idéologique, qui passe par le *logos* de la médecine, le temps de la justesse et le corps de la maladie virginale. Il faut donc *ouvrir* la fille pubère. Le médecin doit l'ausculter, et l'homme doit la pénétrer : ce sont des actes qui déploient son corps dans une temporalité préventive et corrective. Ce sont des disciplines du corps qui s'assurent d'agir juste à temps, pour qu'il ne soit pas trop tard. Mais ce sont aussi des disciplines esthétique-scientifiques qui corrigent le temps en revenant à rebours pour reconstruire artificiellement une entité physiologique superficielle.

---

<sup>89</sup> Hanne Blank, *op. cit.*, p. 77.



### 1.1.3 La *parthénia* : entre l'hygiène et la pathologie

Anne Ellis Hanson constate que Soranus n'est pas d'accord avec la doxa hippocratique. Elle note : « Hippocratic confidence in the salubriousness of pregnancy for the *parthenos* was countered by Soranus, who declared perpetual virginity healthful for both males and females and repeated childbirth exhausting for the mother<sup>90</sup>. » En effet, à la différence d'Hippocrate selon lequel l'enfantement perpétuel est recommandable parce qu'il amplifie la santé physique de la femme, Soranus précise que la « conception et l'accouchement éprouvent le corps des femmes et le font maigrir ; il en résulte que la virginité, qui n'expose pas les femmes à ces détériorations, doit être regardée avec raison comme un état qui leur est salutaire. » Pratiquant sous les règnes de Trajan et Hadrien à la fin du 1<sup>er</sup> siècle et au début du 2<sup>e</sup> siècle de notre ère, à une époque où la tradition est toujours tributaire d'une philosophie hygiéniste de la grossesse comme en témoigne la pratique de Galien sous les règnes de Marcus et de Septimius Severus, Soranus rédige un traité qui aborde la virginité comme salutaire. Soranus est donc favorable à la virginité perpétuelle. Il explique ainsi que « toute émission de la semence est nuisible autant chez les hommes que chez les femmes. La virginité est donc salubre, car elle empêche l'émission de la semence<sup>91</sup>. » Mais il ne s'abstient pas de rappeler que la maternité est inévitable. Il souligne qu'après tout, « la loi de la nature impose à chacun de contribuer à la propagation de l'espèce ; il en résulte que le coït est nécessaire. »

---

<sup>90</sup> Ann Ellis Hanson, *op. cit.*, p. 55.

<sup>91</sup> Soranus d'Éphèse, *Traité des maladies des femmes et Moschion son abrégiateur*, traduits et annotés par le dr. Fr. Jos. Herrgott, Nancy, Imprimerie Berger-Levrault, 1895 [fin du 1<sup>er</sup> siècle, commencement du 2<sup>e</sup> siècle], p. 28.

On ne s'étonne donc pas de remarquer que la virginité féminine, lorsqu'elle perdure trop longtemps, provoque des maladies

plus pénibles [que celles de la maternité ou de la grossesse] à cause de l'absence même du coït, comme l'empêchement du flux menstruel. Elles engraisent, prennent un fort embonpoint en conservant ce qui devait être excrété par la menstruation ; la virginité perpétuelle est donc nuisible<sup>92</sup>.

À ce caractère nuisible de la virginité perpétuelle chez la femme, il faut ajouter que Soranus condamne tout signe de volupté, toute pulsion sexuelle ressentie avant l'arrivée des menstruations spontanées :

les filles dont l'éducation n'a pas été modeste, qui échauffent des désirs prématurés par ces impulsions ne doivent inspirer aucune confiance. La femme doit rester vierge jusqu'à ce que la menstruation ait été établie de façon spontanée<sup>93</sup>.

Quoiqu'il estime la virginité perpétuelle, Soranus développe néanmoins une pensée de la sexualité précoce, et plus particulièrement, une vision néfaste, voire paternaliste et moralisatrice, de la fille qui exhibe un désir subjectif, un désir qui lui est propre. D'ailleurs, paradoxalement, il ne croit pas que la fille vierge puisse avoir des désirs sexuels. Il est convaincu que la « vierge qui ne connaît pas le plaisir de l'amour n'en éprouve pas le désir<sup>94</sup>. »

La puberté est une période anxiogène pour la communauté et cette angoisse dépasse le cercle fermé de la communauté scientifique. Ceci étant dit, nombre d'historiens démontrent que cette anxiété à l'égard des filles qui sont sur le point d'avoir leurs premières règles tout en étant vierges perdure jusqu'à

---

<sup>92</sup> Soranus d'Éphèse, *op. cit.*, p. 29.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 28.

la fin du 19<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui. Selon Helen King, par delà les circonstances souvent difficiles à prouver à l'égard de la spécificité des textes originaux de ces époques, le ressort de toute la médecine occidentale dépend d'un héritage médico-social fortement tributaire de la doxa hippocratique :

The ancient Greek texts transmitted under the name Hippocrates date from the late fifth century to the first century BC, but for most of their history they have been read through the filter of Galenic medicine, dominant through the Middle Ages and into the early modern period both within university-based medical training and in popular knowledge of the body<sup>95</sup>.

Le système de savoir médical hippocratique dont l'héritage est encore actuel a activement forgé le corps de la fille pubère comme un corps pathologique. L'importance accordée par cette doxa millénaire à la régularité et à l'abondance des flux menstruels, à l'équilibre et à la régularité des cycles, au voyage non obstrué des fluides corporels et à l'hygiène que procure la grossesse multiple chez la femme a survécu longtemps après la disparition des empires polythéistes et l'avènement du christianisme. Loin d'être exclusivement représentées comme objets de culte – je pense ici à la naissance tout au long du Moyen Âge du culte de Marie – les femmes ne cessent d'être l'objet d'une idéologie médicale selon laquelle, en dépit d'incontestables progrès en matière de gynécologie et d'obstétrique, les partisans d'Hippocrate, de Galien ou d'Aristote s'affrontent encore peu pour savoir si la virginité est réellement une maladie fatale lorsque la puberté se prolonge. Ils ne se posent jamais la question de savoir comment la fille exprime sa sexualité, ses affects, ses désirs, ces

---

<sup>95</sup> Helen King, *The Diseases of Virgins. Green Sickness, Chlorosis and the Problems of Puberty*, Londres et New York, Routledge, 2004, p. 11.

plaisirs. Le savoir médical a donc produit et reproduit des dispositifs techniques et normatifs qui n'ont cessé de rendre pathologique la viabilité des corps de filles nubiles et la réalité de leur condition, précisément parce que le savoir médical n'a jamais fonctionné dans un vase clos. Paola Manuli souligne à propos de la philosophie des pathologies dans l'approche hippocratique que cette dernière fonctionne comme « instrument de socialisation<sup>96</sup> », voire une forme de « terrorisme médical » (« *terrorismo igienico*<sup>97</sup> »). Manuli tire cette conclusion dans son article en considérant la description souvent monstrueuse des multiples pathologies affectant les femmes vierges et les nullipares dans les textes appartenant au large corpus de traités hippocratiques de gynécologie et d'obstétrique, réécrits et consultés jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle.

## 1.2 L'hymen et la loi

Un autre lieu important pour penser la relation entre sexe et savoir est celui de la médecine légale, une discipline qui prend de l'essor tout au long du 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1930. En effet, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, l'âge des mariées augmente<sup>98</sup>. Huit ou dix ans peuvent donc s'écouler entre la puberté et le mariage : durant ce laps de temps, la fille devient adulte, majeure. La question de la virginité ne s'étioloie pourtant pas. Elle se forge toujours autour de

---

<sup>96</sup> Jody Rubin Pinault, « The Medical Case of Virginité in the Early Second Century C.E. : Soranus of Ephesus », *Gynecology*, vol. 31, no. 1, 1992, p. 129, cité dans Ann Ellis Hanson, *op. cit.*, p. 50.

<sup>97</sup> Paola Manuli, « Fisiologia e patologia del femminile negli scritti ippocratici dell'antica ginecologia greca », In *Hippocratica. Actes du colloque hippocratique de Paris 1978*, ouvrage dirigé par Mirko D. Grmek, Paris, CNRS, 1980, p. 404, cité dans Ann Ellis Hanson, *ibid.*

<sup>98</sup> L'âge du mariage pour les filles passe en moyenne de 16 ans à celui de 26 ans à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Cf. Yvonne Knibiehler, *La Virginité féminine. Mythes, fantasmes, émancipation*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 119-120.

l'importance de la preuve. Au cœur d'un débat qui s'étend partout en Occident, en Amérique du Nord et en Europe, gît toujours une même question : comment sauvegarder (et déployer) le principe de la virginité alors que le temps de l'intermédiaire, de l'entre-deux, s'étend jusque dans l'âge adulte ?

### 1.2.1 À la recherche d'un signe putatif

L'autorité des sciences médicales prétend « non plus seulement soigner les maladies, mais établir des règles de vie, inspirer une morale hygiénique<sup>99</sup>. » Parmi les dispositifs médicaux devenus indispensables autour de la question des preuves physiques de la virginité, il faut donc signaler la position stratégique de la médecine légale. Quand les juristes Theodric Romeyn Beck et John Brodhead Beck, premiers spécialistes américains de ce genre, écrivent *Elements of Medical Jurisprudence* en 1823, ils s'adressent à une société qui tente tant bien que mal d'encadrer l'éducation sexuelle des filles pour maintenir la prévalence du statut de pureté, devenu la valeur d'échange par excellence lors du passage au mariage. Ainsi écrivent-ils :

No case can occur in which public feeling is more warmly or justly excited, than where an attempt is made to injure or destroy the purity of the female. According to our system of law, the testimony of the insulted individual is sufficient to condemn the criminal ; yet notwithstanding this correct disposition, it not unfrequently [*sic*] occurs that the opinion of the physician is required, in order to elucidate various difficulties connected with the accusation<sup>100</sup>.

---

<sup>99</sup> Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 135.

<sup>100</sup> Theodric R. Beck et John B. Beck, *Elements of Medical Jurisprudence*, Philadelphie, J. B. Lippincott & Co., 12<sup>e</sup> édition, 1963 [1823], p. 188.

Sans doute remarque-t-on qu'il s'agit ici de la première fois où apparaît l'importance du témoignage de la victime dans les écrits médicaux sur la virginité. Les frères Beck signalent que la procédure qui consiste à faire entendre le témoignage de la fille est une preuve suffisante pour condamner l'accusé, certes. Mais qu'est-ce donc la virginité à une époque où les cas de viol sont importants, au moment même où le passage de la fille à l'âge adulte se dilate ?

Les juristes Beck notent : « The physical signs of virginity have been the subject of keen discussion among anatomists and physiologists, and none of them had lead to greater enquiry, than the existence of the hymen<sup>101</sup>. » L'hymen cristallise chez les frères Beck la quête d'un signe putatif et il souligne à cet effet que tout médecin doit être soucieux du fait que l'hymen a une morphologie dynamique :

The general sense of the profession is certainly decidedly opposed to considering it as a non-natural appearance. The following circumstances, however, require to be noted, before we form an opinion concerning it as a sign of virginity. It may be wanting from original mal-conformation, or it may be destroyed by disease or some other cause, and yet the female be pure<sup>102</sup>.

Si l'hymen semble exister comme un concept, celui-ci n'existe pas en tant que signe invariable. Selon Theodric R. Beck et John B. Beck, l'hymen serait une membrane en gestation, soumise, un temps du moins, à l'emprise de la malformation originale, ou à la maladie. L'hymen est donc un signe qui est perpétuellement variable. Il est soumis à des passages. Le statut de la fille

---

<sup>101</sup> Theodric R. Beck et John B. Beck, *op. cit.*, p. 189.

<sup>102</sup> *Ibid.*

dépend donc d'une structure hyménale variable, à partir de laquelle il est nécessaire de déterminer, sous le mode de l'essai-erreur, un diagnostic : celui de la virginité. Encore selon les juristes Beck, le diagnostic ne prouve pas qu'il y ait eu perforation, pénétration pénienne et rupture définitive. Contresignant un certain idéal de pureté pour le statut de la fille, Beck et Beck avouent que l'hymen ne constitue pas une évidence corporelle substantielle et insinuent ainsi que dans un contexte juridique, un médecin ne peut pas prouver qu'une fille a été victime d'abus, ou de viol. Au contraire, la fille pourrait avoir participé de son gré à une forme de copulation sans qu'il y ait de traces de copulation parce que l'hymen est une entité variable. Le médecin est néanmoins appelé à investiguer, à tâter, à évaluer le corps de la fille si bien que l'hymen revêt toujours une importance capitale. De son existence et de sa destruction, aussi incertaines soient-elles, dépend la preuve du viol. Ainsi, l'expert doit connaître toutes les particularités de sa constitution, ses dispositions anatomiques normales et ses anomalies. Une taxinomie hyménale se forge dès lors à une époque où le statut liminaire de la fille s'étend. Mais Beck et Beck acquiescent en concluant néanmoins qu'ils sont en faveur de l'existence de l'hymen par-delà la variabilité des axiomes médicaux.

Les signes de la virginité sont confondus par ailleurs avec ceux des caroncules myrtiformes si bien qu'il est possible qu'une femme devienne enceinte tout en demeurant techniquement une vierge : « They were, however, round, and without a cicatrix, and in this respect very distinct from organs so termed. *This membrane may, on the other hand, be present, and yet the female*

*be unchaste ; nay, she may become pregnant without having destroyed it*<sup>103</sup>. »

Mais, il faut le rappeler, l'hymen, écrivent Paulier et Hétet en 1881 :

en tant que membrane propre, spéciale, distincte, indépendante, n'existe pas ; elle n'est qu'une continuation du vagin, un véritable repli vaginal, et ce que l'on voit lorsqu'on écarte les organes génitaux n'est autre chose que l'extrémité antérieure du vagin faisant saillie sur la muqueuse vulvaire entre les petites lèvres<sup>104</sup>.

L'hymen, en effet, est de plus en plus considéré comme un prolongement du vagin et non comme une membrane distincte et autonome. Les signes de la virginité, quoique signifiés ici par la présence d'une autre entité que celle de l'hymen à proprement parler, ont une importance capitale du point de vue médico-légal, puisque de leur existence ou de leur destruction dépend la preuve du viol, et, plus particulièrement, la perte irrémédiable de la pureté de la fille. Ainsi, l'expert doit pour la première fois dans l'histoire de la médecine occidentale connaître dans le plus grand détail microscopique la constitution et la conformation des organes génitaux des femmes, les dispositions anatomiques normales, les anomalies et les pathologies qui en résultent. Il doit donc bâtir une nosologie de la virginité anatomique, non celle qui existe à la surface, à la vue de tous (les seins ; la grossesse), mais celle qui gît en profondeur, celle qui requiert une expertise gynécologique et chirurgico-médicale.

---

<sup>103</sup> Theodric R. Beck et John B. Beck, *op. cit.*, p. 191.

<sup>104</sup> Armand B. Paulier et Frédéric Hétet, *Traité élémentaire de médecine légale, de jurisprudence médicale et de toxicologie*, Paris, Octave Doin, 1881, p. 575.



### 1.2.2 Les jeunes filles : une population expérimentale

L'âge des victimes de viol au 19<sup>e</sup> siècle devient important, comme le dit Ambroise Tardieu, médecin juriste en France. Il consigne ainsi sous forme de tableau le relevé de 400 cas de crimes de viol et d'attentat à la pudeur<sup>105</sup>. Il y note que 308 sur 400 cas, soit plus des trois quarts de ceux-ci, sont commis sur des filles de moins de 15 ans. De ces 308 cas, 198 d'entre eux sont commis sur des enfants de moins de 11 ans. Par contre, ces chiffres chutent de façon indéniable dès lors que les filles atteignent les 15 ans. Tardieu déduit que 59 filles âgées de 15 à 20 ans sont victimes de viol ou d'attentat à la pudeur, alors que seulement 7 femmes de plus de 20 ans appartiennent à cette catégorie. Pourtant, parmi les 400 cas de crimes de viol et d'attentat à la pudeur, Tardieu remarque : les « mots de viol et d'attentats à la pudeur éveillent l'idée de violence exclusivement commises sur des personnes de sexe féminin [...] »<sup>106</sup>. Il admet ainsi ouvertement que c'est un crime qui atteint des personnes de sexe féminin, mais il s'inspire d'une volonté nosologique pour relever seulement les caractères distinctifs du corps et des organes sexuels de la jeune fille en vue de leur classification méthodique. Ainsi, le viol est défini au point de vue de la médecine légale selon Tardieu comme

toute violence exercée sur les organes sexuels de la femmes et caractérisée chez une vierge par la défloration c'est-à-dire par la déchirure complète ou incomplète de la membrane hymen ; et chez une femme faite, par l'intromission complète, c'est-à-dire un rapprochement sexuel consommé<sup>107</sup>.

---

<sup>105</sup> Ambroise Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, Paris, J. B. Baillière et fils, 3<sup>e</sup> édition, 1859.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>107</sup> *Ibid.*

La profession médico-légale produit donc un régime du viol qui est contingent au régime de la défloration. Chez la fille vierge, l'hymen peut ne pas être complètement déchiré, parce que la fille vierge selon Tardieu est une jeune enfant, souvent pré-pubère et l'ouverture de son vagin, trop étroite pour une intromission complète du pénis, fait en sorte que les jeunes filles ne se font pas toujours déflorer. Suivant cette logique, et à en croire Tardieu, une « femme faite », une fille devenue femme par le mariage et la défloration nuptiale, ne peut jamais être violée.

Le concept de la jeune fille se pense à partir d'un espace corporel sur lequel le discours scientifique et légal produit un agencement épistémologique du regard et de la loi : c'est « un usage de fidélité inconditionnée au contenu coloré de l'expérience – dire ce qu'on voit ; mais usage aussi de fondation et de constitution de l'expérience – donner à voir en disant ce que l'on voit<sup>108</sup>. » La formule empirique qu'emprunte Tardieu a ceci de paradoxal : la superficialité qui contresigne la relation entre le regard et le corps est perçue comme la formule par excellence du dévoilement, comme si l'intérieur de la fille pourrait se dévoiler par l'extérieur, le regard et la voix du médecin. La fille violée appartient donc à une population expérimentale, celle du laboratoire, et sa virginité, à un ensemble de critères distinctifs qui la rapprochent plus du statut de malade que de celui de citoyenne à part entière.

Enfin, Ambroise Tardieu s'élève contre ses contemporains, Briand et Chaudé, selon lesquels « la présence de l'hymen n'est pas un signe infallible

---

<sup>108</sup> Michel Foucault, « Conclusion », In *Naissance de la Clinique*, Paris, Les presses universitaires de France, 1983 [1963], p. 200.

de la virginité, et son absence est bien moins encore une preuve certaine que la virginité n'existe plus<sup>109</sup>. » Orfila, qui va plus loin, pense « qu'on ne peut affirmer qu'il y ait eu défloration, à moins qu'on n'établisse qu'il y a eu accouchement<sup>110</sup>. » Dans la mesure où la preuve de la défloration est toujours au 19<sup>e</sup> siècle contingente à la grossesse et à l'accouchement, les signes visibles par excellence de la doxa hippocratique, la correspondance entre virginité, hymen et défloration n'est pas tout à fait vraie : elle appartient plutôt à un régime de représentation où le médecin veut voir dans le corps de la fille, et non à sa surface. Cela explique la posture de Tardieu qui s'oppose de façon véhémente aux hypothèses d'Orfila. Il pense que la question ne devrait pas se borner à la simple constatation de la présence ou de l'absence de l'hymen : il s'attarde à l'analyse méthodique de l'état matériel des organes, bien que les signes fournis par cette absence ou présence n'aient pas une valeur absolue. Il met ainsi l'accent sur l'importance de connaître la conformation des parties génitales de la fille selon son âge et son statut virginal, et celles qui attirent son attention

au point des questions médico-légales du viol et d'attentat à la pudeur sont les grandes et les petites lèvres, le clitoris, la fourchette, la fosse naviculaire, l'hymen, les caroncules myrtiliformes, l'urèthre [*sic*] et le bulbe, le vagin, et enfin le squelette qui supporte ces diverses parties<sup>111</sup>.

---

<sup>109</sup> Joseph Briand et Ernest Chaudé, *Manuel complet de médecine légale*, Paris, Bernard Neuhaus, 5<sup>e</sup> édition, 1852, p. 75.

<sup>110</sup> Mateo Orfila, *Traité de médecine légale*, Paris, Labé, 1848, cité dans Joseph Briand et Ernest Chaudé, *Ibid.*, p. 594.

<sup>111</sup> Ambroise Tardieu, *op. cit.*, p. 10.

Et parmi les 400 cas étudiés, il n'a « jamais manqué de trouver la membrane hymen ou ses débris.<sup>112</sup> » L'hymen, une membrane qui n'est « que le prolongement et la terminaison du vagin dans le vestibule vulvaire, existe visible au moment même de la naissance<sup>113</sup>. » Quant à sa forme, elle présente des variations individuelles que Tardieu considère selon le critère de l'âge. Il en relève cinq types normaux :

- 1) la première forme « consiste en une disposition labiale de la membrane, dont les bords, séparés par une ouverture verticale et affrontés l'un à l'autre, dont saillie à l'entrée du vagin qu'elle ferme [...] en manière de cul de poule<sup>114</sup> » ;
- 2) la deuxième forme est « un diaphragme irrégulièrement circulaire, interrompu vers le tiers supérieur par une ouverture plus ou moins large et plus ou moins haut placés; cette disposition est très commune<sup>115</sup> » ;
- 3) la troisième « consiste en un diaphragme exactement et régulièrement circulaire, percé d'un orifice central<sup>116</sup> » ;
- 4) le quatrième type est « un diaphragme semi-lunaire en forme de croissant à bord concave supérieur plus ou moins échancré, et dont les extrémités vont se perdre en dedans des petites lèvres<sup>117</sup> » ;
- 5) la cinquième, à l'entrée du vagin, est « une simple bandelette circulaire ou semi-lunaire réduite à une sorte de repli ou de frange qui double les

---

<sup>112</sup> Ambroise Tardieu, *op. cit.*, p. 13.

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>116</sup> *Ibid.*

<sup>117</sup> *Ibid.*

petites lèvres et dont la hauteur de 2 millimètres chez les petites filles, à 6 ou 8 chez les adultes<sup>118</sup>. »

On remarque ci-dessus que l'hymen (on décrit seulement ici les formes normales de celui-ci), élargit de façon transversale par le progrès de l'âge. Et les caroncules myrtiliformes ne sont que « les débris irréguliers de l'hymen déchiré [...] »<sup>119</sup>, des restes qui tracent la fin d'un statut liminaire pour la fille.

S'est donc forgée une praxis médico-légale dont les préceptes sont variables à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, mais dont l'idéologie prétend à la vérité taxinomique, la nosologie. Une taxinomie volatile naît dès lors qui tente de restituer les signes véritables de la virginité, alors que les résultats hypothético-déductifs insistent sur son caractère équivoque. Selon Beck, par exemple,

These observations certainly lead us to doubt whether the presence or absence of the hymen deserves much attention ; and I believe the opinion of physiologists generally is, that it is an equivocal sign. [...] I feel therefore justified in retaining it among the signs of virginity, although it should always be considered in connection with other physical proofs<sup>120</sup>.

D'aucuns réitèrent leur doute à l'égard de la présence de l'hymen, mais ils cherchent néanmoins un signe infaillible de virginité en pratiquant des autopsies sur des cadavres de filles qui n'ont jamais été mariées ou des auscultations lors des cas de viol.

---

<sup>118</sup> Ambroise Tardieu, *op. cit.*, p. 14.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>120</sup> Theodric R. Beck et John B. Beck, *op. cit.*, p. 192-193.

### 1.2.3 Le viol et la loi : un maillon inséparable

L'idée de l'hymen, aussi fragile et douteuse soit-elle, se prête invariablement à toutes les interprétations. Redoutant les conséquences réelles de la liberté sexuelle de la fille, les sociétés occidentales du 19<sup>e</sup> siècle ne cessent de chercher les moyens de protéger l'hymen et la virginité féminine, pour ainsi protéger la validité de la loi. Cette correspondance dans le traitement systématique de l'hymen comme signe médico-légal est liée à l'exigence de la virginité matérielle, un maillon inséparable de la loi. Or ce qui est en jeu dans ma réflexion n'est pas tant la structure du système juridique de cette époque, mais plutôt la crédibilité trop restrictive du témoignage produit par la personne attaquée dans le cas d'un viol. Ce qui est en jeu aussi, c'est la position du médecin juriste, sa matérialité, dans la mesure où la *parthénos* est « instrument et vecteur de pouvoir<sup>121</sup> », avec « tous les investissements politiques du corps qu'elle rassemble dans son architecture fermée<sup>122</sup> » qu'on met ici en lumière. C'est de cette structure qui aborde la fille non pas comme une innocente qu'il faut croire, mais une voix qui ne peut être validée que par l'entremise d'un médecin qui intervient, lit, analyse, signifie le corps comme objet aphone.

De plus, l'héritage de l'incertitude lovée au sein de l'épistémè de la virginité ne cède jamais à une volonté de déssexualiser la fille. Selon l'épistémologie sous-jacente au texte des juristes Beck, l'efficacité réelle de la probabilité du viol relève moins de la parole de la fille, ou des signes

---

<sup>121</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., p. 35.

<sup>122</sup> *Ibid.*

d'inflammation, de lacération, de tuméfaction des organes sexuels ou du corps de façon générale que de l'âge et de l'état d'esprit des personnes concernées :

*1. The age, strength, and state of mind of the respective parties.* Though we may doubt whether a rape can be committed on a grown female, in good health and strength, (and this point I shall presently notice) yet there can be no question but that it can be perpetrated on children of a tender age. Previous to the age of sixteen, or rather before the period of menstruation, the female is not only deficient in strength but is also ignorant of the consequences of the act ; and fear may induce her to consent to libidinous desires<sup>123</sup>.

Une jeune fille qui n'a pas encore eu ses premières règles agirait sexuellement par peur. De plus, selon Beck et Beck toujours, une fille plus mûre serait assez forte physiquement pour éloigner son agresseur. En ce sens, la médecine légale, en tant que *logos*, est un modèle de représentation et d'explication de ce qu'est une victime probable du viol. Et voilà que le concept de fille est ramené à celui de la pure victime : fragilité, innocence, faiblesse, *infans*. Est victime, une enfant pré-pubère. Son corps doit être faible, et la fille ne doit pas connaître de désirs sexuels. Est victime de viol la fille asexuée, la fille qui n'a en réalité pas de corps, pas de genre. La seule posture crédible qu'elle puisse prendre face à l'homme est celle de la peur ; c'est la peur qui l'inciterait – je précise ici l'ironie du propos de Beck – au consentement, et non au refus. À cet égard, on doit souligner que pour être une victime valable, la fille ne peut pas être mariée ou déflorée :

But the *consummation* of rape, by which is meant a complete, full, and entire coition, which is made without any consent or permission of the woman, seems to be impossible, unless some very extraordinary

---

<sup>123</sup> Theodric R. Beck et John B. Beck, *op. cit.*, p. 200-201.

circumstances occur. For a woman always possesses sufficient power, by drawing back her limbs, and by the force of her hands, to prevent the insertion of the penis, while she can keep her resolution entire<sup>124</sup>.

Selon Beck et Beck, une fille plus âgée, mariée même, aurait la force d'écourter toute agression physique ; elle aurait la force d'interdire la pénétration.

L'hymen est une tache aveugle de la théorie de la connaissance de la fille comme corps et comme sujet. Qui plus est, en soumettant la connaissance de la réalité aux conditions de l'expérience, la médecine légale donne à lire les difficultés conceptuelles de la virginité féminine et conduit à l'ambiguïté de l'épistémologie médico-légale : les signes de la virginité sont équivoques, certes, mais la discipline médico-légale l'est tout autant. Cette ambiguïté résulte du régime de représentation dans lequel s'inscrit la virginité féminine. La médecine légale éclipse non seulement de façon radicale le témoignage de la fille ; elle n'abandonne pas sa volonté de chercher la vérité du signe, et, ce faisant, promeut le signe clinique au premier rang de la démarche diagnostique, alors même que le signe n'est pas un, mais multiple, changeant, incertain. Considérant l'artificialité, ou du moins l'indétermination du signe comme preuve matérielle irréfutable, la virginité féminine n'a d'autre horizon herméneutique que celui de l'aporie, de ce qui est exclu de l'intelligible.

#### **1.2.4 L'apparition des affections hystériques**

Et pourtant, il existe à tout le moins dans le modèle médico-légal du 19<sup>e</sup> siècle en Occident un lien important entre la maladie et le temps du statut

---

<sup>124</sup> Theodric R. Beck et John B. Beck, *op. cit.*, p. 203.



intermédiaire qu'est celui de l'adolescence. « Le viol est quelquefois encore le point de départ d'une affection hystérique, d'une chorée et plus rarement de l'épilepsie<sup>125</sup> », précise Ambroise Tardieu. Ce *logos* réactive la doxa hippocratique, celle d'une époque pourtant si lointaine, et rétablit un maillon généalogique entre les penseurs qui ne cessent de rapprocher la *parthénos* de la pathologie. Tardieu n'écrit-il pas à propos de la maladie des vierges :

La pâleur du visage, le teint plombé, le regard éteint, les yeux cernés, la peau sèche, l'essoufflement, la lenteur et la difficulté des digestions, une extrême faiblesse, concourent à révéler l'influence pernicieuse qu'à éprouvée tout l'organisme d'actes contre lesquels la morale et la nature se soulèvent également<sup>126</sup>.

Helen King rappelle que la médecine occidentale a construit la puberté et la virginité comme des problèmes afin de leur apporter des solutions<sup>127</sup>. Le *telos* de la défloration (et du devenir femme hétéronormatif), ce qui est la raison première de l'existence d'une fille en tant que vierge, fait donc que la médecine légale devient une discipline curative, la seule qui puisse sauver la jeune fille violée de ses affections malades, voire de « la honte, la crainte du déshonneur [qui] ont plus d'une fois poussé au suicide des femmes victimes de viol<sup>128</sup>. » Ce recadrage, ce raccordement qui consiste à souder le statut de la *parthénos* à une série de pathologies dangereuses, joint la médecine légale aux pratiques de guérison avec lesquelles elle a une histoire commune depuis l'avènement de la médecine antique<sup>129</sup>. Cette entreprise médico-légale témoigne d'un reliquat de

---

<sup>125</sup> Ambroise Tardieu, *op. cit.*, p. 38.

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> Helen King, *The Diseases of Virgins*, *op. cit.*, p. 141.

<sup>128</sup> Ambroise Tardieu, *Ibid.*, p. 38.

<sup>129</sup> Charles Coury, « Histoire de la Médecine », *Encyclopaedia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com> (page consultée le 10 mars 2015).

contrôle et de surveillance encore présent dans la pensée médicale, légale et sociale au 19<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où elle suppose toujours la disjonction hiérarchique de la parole de la fille avec son corps. À lire les traités de cette époque, il n'est pas exagéré de déduire que le corps de la fille est pris en charge par des dispositifs médico-légaux, il y est subsumé et dépend de l'interprétation qu'en fait le médecin juriste. La fille est construite comme pure passivité, plus proche de la mort que de la vie, alors qu'elle ne l'est pas.

Par ailleurs, Giulia Sissa rappelle que le corps peut ne pas présenter de façon indubitable de traces ou de signes de pénétration. Ce qui a toujours prévalu au sein des institutions c'est le devoir ou l'impératif de savoir identifier les signes du corps érotique. Elle écrit donc en revenant sur les écrits médico-légaux du 19<sup>e</sup> siècle à propos de caractère arbitraire du genre dans les cas de sodomie chez les hommes :

It is not the case that the male body *per se* fails to present evidence of such activity, especially penetration. When, in the same years of the nineteenth century – and in the same project, formalizing legal medicine – the semiotic imperative to detect sodomy became compelling, doctors started to identify a host of unequivocal signs to be decoded, in the penis as well as the male's anal region. In that case, what mattered was less the first time, than repetition and habit. But the principle remains the same. When questioned, a human body, female or male, can be very eloquent. When the will-to-know an erotic body matters socially – when an inquisitive correlation of knowledge, norms and subjection takes shape in a culture, Michel Foucault would say ; or when issues of desire, pleasure, and bodies involve judiciary institutions (as I prefer to say) – then the ostentatious nature of the male genitals and

the malleable contour of the anus will show the appropriate *signes* that betray the practice of sodomy<sup>130</sup>.

Le désir de savoir dans les cas mentionnés ci-dessus est un prétexte pour justifier la punition et la correction de comportements jugés inacceptables pour la société, voire pour les institutions. Ainsi, le sens que prennent les marques visibles de l'anوس ou du pénis chez l'homme, ou du vagin chez la femme ou la fille, dépend de la grille heuristique et morale qu'on emprunte pour les examiner. En d'autres mots, la science a toujours été au service de la morale et des codes patriarcaux. Elle ne se mesure pas à sa capacité d'observer de façon objective, ou de vouloir réellement aider les jeunes filles à se rétablir ou à s'épanouir. L'utilité de la science se mesure à partir de sa capacité à juger selon des signes qui appartiennent à des registres coercitifs informant le savoir médical et la culture.

Certaines études récentes en Suède ont tenté par ailleurs de prouver que l'hymen n'est qu'un résidu embryonnaire de mésoderme qui est resté après s'être déchiré lors des derniers stades du développement embryonnaire. Une telle hypothèse suppose que l'hymen n'existerait pas après la naissance<sup>131</sup>. D'autres recherches scientifiques démontrent que le développement physiologique féminin accentue l'élasticité de l'orifice vaginal, ce qui veut dire

---

<sup>130</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still », *loc. cit.*, p. 101.

<sup>131</sup> Monica Christianson et Carola Eriksson, « A Girl Thing : Perception Concerning the Word "Hymen" Among Young Swedish Women and Men », *Journal of Midwifery & Women's Health*, vol. 56, no. 2, mars-avril 2011, p. 167. Elles citent : C. Dane, B. Dane, M. Erginbas, et A. Cetin, « Imperforate Hymen : A Rare Cause of Abdominal Pain. Two Cases and Review of the Literature », *Journal of Paediatric Adolescence & Gynecology*, no. 20, 2007, p. 245-247.

que la première relation sexuelle ne laisserait aucune trace visible<sup>132</sup>. Myhre, Berntzen et Bratland ont indiqué que l'ouverture du vagin chez les filles qui ont été victimes d'abus sexuel est rarement endommagée<sup>133</sup>. Il est donc difficile pour un médecin de différencier avec certitude le corps d'une jeune fille qui n'a pas connu de pénétrations quelles qu'elles soient d'une jeune fille victime d'abus<sup>134</sup>.

### 1.2.5 Entre culture et médecine

Néanmoins, le médecin est souvent responsable d'un tel diagnostic puisqu'on lui demande toujours aujourd'hui de produire des certificats de virginité<sup>135</sup>. Ces études témoignent de l'idée reçue selon laquelle le saignement après la première pénétration pénienne constitue une preuve de défloration, et donc d'un état antérieur où l'hymen était intact<sup>136</sup>. Or, même à la fin du 20<sup>e</sup> siècle et au début du 21<sup>e</sup> siècle, cette condition ne peut toujours pas être prouvée. De plus, si les examens de virginité sont communs dans plusieurs

---

<sup>132</sup> Monica Christianson et Carola Eriksson, *loc. cit.*, p. 167. Elles citent : F. A. Goodyear-Smith, T. M. Laidlow, « What Is An "Intact" Hymen ? A Critique of the Literature », *Medical Science Law*, vol. 30, no. 4, 1998, p. 289-300.

<sup>133</sup> *Ibid.* Elles citent : A. K. Myhre, K. Berntzen, D. Bratland, « Genital Anatomy in Non-Abused Preschool Girls », *Acta Paediatrica*, no. 92, 2003, p. 1453-1462.

<sup>134</sup> *Ibid.* Elles citent : J. McCann, S. Miyamoto, C. Boyle, K. Rogers, « Healing of Nonhymenal Genital Injuries in Prepubertal and Adolescent Girls : A Descriptive Study », *Pediatrics*, no. 120, 2007, p. 1000-1011.

<sup>135</sup> *Ibid.* Elles citent : J. Amy, « Certificates of Virginité and Reconstructions of the Hymen », *European Journal of Contraception, Reproduction, and Health Care*, vol. 13, no. 2, p. 111-113.

<sup>136</sup> *Ibid.* Elles citent : F. Mernissi, « Virginité and patriarchy », *Women Studies International*, vol. 5, 1982, p. 183-191 ; L. Welchmann, S. Hossain, *Honour. Crimes Paradigms and Violence Against Women*, Londres, Zed Books, 2005.

pays, ils sont toujours seulement obligatoires chez les filles<sup>137</sup>. Cette idée renvoie au fait que la virginité est un enjeu de genre, puisque le statut de vierge est lié à la fille et non au garçon. Christianson et Eriksson démontrent donc que l'hymen n'est pas un concept qui peut être objectivement prouvé par la médecine, mais plutôt une entité biologique (avec un sens variable) dont l'utilité se traduit par son équivocité physiologique.

The hymen's biological function is unclear, but different unsustainable explanations have been suggested. One hypothesis is that the hymen could have functioned as a protective barrier for the vagina or that the hymen has developed to make it possible for men to confirm the source of their offspring. The hymen also has been proposed to promote insemination. Although the hymen's biological existence is questionable, the cultural implications are beyond doubt. In many societies, an "intact" hymen is viewed as a source of dignity and purity<sup>138</sup>.

Christianson et Eriksson introduisent leur étude médicale en postulant que la valeur ou l'utilité de l'hymen appartient à la culture et non à la biologie. Elles rappellent aussi que c'est dans un contexte épistémologique au carrefour du savoir médical et de la culture que sont produites les valeurs polysémiques, voire morales et normatives, de l'hymen et de la virginité. En d'autres mots, c'est au sein d'un contexte institutionnel que se forge une pensée consensuelle ou hétérogène autour de l'existence, de l'utilité, de la valeur et de l'importance de la virginité pour une société donnée. Enfin, après plus de 2500 ans d'étude médicale et gynécologique, un clinicien ne peut toujours pas prouver de façon

---

<sup>137</sup> Monica Christianson et Carola Eriksson, *loc. cit*, p. 167. Elles citent : N. Shalhoub-Kevorkian, « Imposition of Virginity Testing : A Life-Saver Or A License to Kill ? », *Social Science and Medicine*, no. 60, 2005, p. 1187-1196.

<sup>138</sup> *Ibid.* Elles citent A. J. Hobday et P. K. Haury, « Function of the Human Hymen », *Medical Hypotheses*, no. 49, 1997, p. 171-173.

indubitable qu'il y a eu pénétration, perforation, et enfin défloration. D'ailleurs, l'émancipation sexuelle des filles dépend selon ces scientifiques du refus qu'accorde une société à l'importance de l'hymen et de la virginité. La liberté sexuelle de la fille se fait donc entière lorsque la virginité comme concept disparaît.

Les sociétés qui rêvent de liberté sexuelle et qui acceptent, au moins en principe, l'émancipation sexuelle des filles n'accordent à la virginité ni sens ni valeur, et elles ignorent l'hymen. Au contraire, les sociétés qui redoutent la liberté sexuelle et ses conséquences cherchent les moyens de protéger l'hymen et la virginité féminine<sup>139</sup>.

Mais comment peut-on donc passer à un régime effectif du refus de la virginité considérant ce vaste héritage de la doxa de l'hymen ?

### **1.2.6 La puberté : un temps d'action**

Par ailleurs, la fermeture qui caractérise la condition virginale du corps féminin n'est pas tout à fait compatible avec notre perception actuelle de l'hymen (comme membrane intra-utérine). Sissa souligne que la gynécologie hippocratique perçoit l'utérus comme un espace fermé, clos, qui n'a pas nécessairement un bouchon vaginal. Dans un autre texte que produit Giulia Sissa, il y a chez ces figures de vierges inachevées, des « femmes que leur conduite a fixées dans un état de non-clôture<sup>140</sup>. » Nous avons vu plus haut que le corps de la fille vierge « connaît une fermeture qui lui est propre et qui

---

<sup>139</sup> Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 137.

<sup>140</sup> Giulia Sissa, *Le corps virginal. La virginité féminine en Grèce ancienne*, préface de Nicole Loraux, dessins de François Lissarrague, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1987, p. 181.

définit sa fonction principale. [...] Il n'existe pas d'hymen<sup>141</sup> », certes chez les Grecs anciens, mais le corps d'une femme scelle l'avenir en ce qu'il est considéré avoir été ensemencé par l'homme si aucun liquide ne sort après l'éjaculation dans le vagin de la femme. Dans cette téléonomie énoncée du le destin de la femme,

[...] se fixe une valorisation de la maternité qui, dans la littérature médicale, avait déjà la force du précepte hygiénique. La conception du mariage comme *telos*, quand elle est traduite dans le domaine du corps et fondée sur une métaphysique de la matière et de la forme, précise son implication essentielle. [...] La fin, l'accomplissement du *gamos* est dans son fruit, dans l'avènement d'une grossesse qui donne un sens à l'union des sexes et à l'existence même de la différence sexuelle<sup>142</sup>.

Je vois ici plus qu'un débat sur la nature anatomique de l'utérus de la fille. L'idée qui retient mon attention est le caractère anxiogène de son corps pubère. L'impératif d'agir rapidement pour accélérer le devenir femme laisse croire que le passage de la *parthénos* à la *gynè* reflète un intervalle temporel de très courte durée. C'est une véritable course pour faire advenir un *telos* de peur que les symptômes virginaux (folie, nécrophilie, mélancolie, jacasserie, suicide) ne perdurent trop longtemps dans la Cité. La puberté signale un temps d'action, un temps qui n'est pas celui de l'attente choisie : le potentiel qui se présente chez la *parthénos* pubère est donc celui de la souillure sanguine, de la léthargie, du délire, voire du suicide. Elle ne serait pas innocente, pure, délicate comme le laisse entendre la Nausicaa d'Homère, la *parthenike* d'Hésiode, ou encore les innombrables *parthénoi* qu'on retrouve dans les rites sacrificiels des œuvres

---

<sup>141</sup> Giulia Sissa, *Le corps virginal*, op. cit., p. 181.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 185.

tragiques (Iphigénie, par exemple). Il faut que ce moment de passage à la femme (mère et épouse) soit temporaire, oui. Il faut de façon plus pressante que le temps ne se dilate pas, que l'entre-deux n'existe pas. Il faut que le corps de la fille se matérialise spontanément, rapidement, dans un corps docile : la menstruation, la relation sexuelle hétéronormative, la grossesse et l'enfantement.

Comme on l'a mentionné plus haut, dans la médecine aujourd'hui, l'hymen est une structure arrondie ayant une membrane muqueuse qui enveloppe la partie inférieure de l'orifice vaginal. Selon nombre de médecins occidentaux<sup>143</sup>, cette partie inférieure devient irrégulière après la pénétration vaginale<sup>144</sup>. Christianson et Eriksson rappellent que ce « fait » a rarement été remis en question. Sissa s'accorde également pour dire que la crédibilité sémiotique de l'hymen dépend du lien qui existe entre sexe et savoir. Ce lien dépend des discours entourant la sexualité féminine. L'épistémologie de la virginité est donc inscrite dans une histoire qui remet en question toute forme d'ontologie alors que la culture non médicale semble développer la teneur normative de l'hymen en ce qui a trait au passage de la fille au statut de femme, de mère et d'épouse. La structure complexe et hétérogène de la virginité occidentale concerne avant tout la possibilité de tester, d'analyser, et d'expérimenter sur le corps féminin. La médecine nous apprend que l'hymen en tant que barrière ou enveloppe n'existe pas de façon absolue<sup>145</sup>.

---

<sup>143</sup> Monica Christianson et Carola Eriksson, *loc. cit.*, p. 167-172.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 167. Elles citent : S. Standring, *Gray's Anatomy : The Anatomical Basis of Medicine and Surgery*, 39<sup>e</sup> édition, Londres, Churchill-Livingstone, 2005, p. 1356.

<sup>145</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still », *loc. cit.*, p. 72.



À l'époque d'Hippocrate, l'hymen n'était pas un signe probant pour tester ou prouver la défloration. Sissa écrit :

Greeks were content to count upon a different kind of sign. What bears testimony to the heterosexual activity of a woman is pregnancy. This transformation of the body was much more reliable than a fractured tissue, much more stable than an ephemeral stain of blood<sup>146</sup>.

La virginité était une condition éphémère qui était plutôt définie par le négatif ; ce qui comptait pour preuve indubitable était la grossesse : la trace visible de l'insémination. Perdre sa virginité à l'époque de l'Antiquité grecque voulait dire perdre une condition physique générale<sup>147</sup>. Cette condition n'était pas dépendante de la présence de l'hymen, parce l'hymen, tel qu'on le conçoit aujourd'hui, n'existait pas à cette époque. La *parthénia* d'une fille ne pouvait pas être rattachée à une structure membranaire comme nous la connaissons aujourd'hui. Selon Hippocrate, il n'y a rien de tangible dans le vagin d'une fille vierge qui peut être observé, reconnu comme une entité anatomique prouvant de façon indubitable une intégrité ou une rupture. L'hymen n'existait pas, si bien qu'il n'y a ni chez les Grecs, ni plus tard dans les travaux de Soranus d'Éphèse à Rome, d'organe sémiotique qui atteste d'un avant (présence d'un état intact) et d'un après (absence d'un état intact)<sup>148</sup>. Ainsi, Sissa précise que le terme *parthénos* ne pouvait être conçu au sein de la structure oppositionnelle mariée/non mariée. Plutôt, selon elle, être ou ne pas être vierge était synonymique avec « sexe versus pas de sexe »<sup>149</sup>.

---

<sup>146</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still », *loc. cit.*, p. 72.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 77. Je traduis.

### 1.2.7 Une neutralité impossible

Il est pourtant intéressant de noter qu'à l'époque d'Hippocrate on considère le corps des jeunes qui n'ont pas accédé au rite de passage (mariage pour les filles et guerre pour les garçons) comme des *parthénoi*, des corps sans genre spécifique. Ann Ellis Hanson étudie les écrits hippocratiques, et rappelle que la fille vierge est considérée comme n'ayant aucun genre qui lui est propre :

Genderlessness characterized the body of the Hippocratic *parthenos* [...]. Virginity was physical in the sense that the body of the *parthenos* was different from other bodies, and it awaited the onset of the menses, intercourse, pregnancy, and childbirth to complete the transformation<sup>150</sup>.

Le statut de *parthénos* – la *parthénia* – inscrirait la fille autant que le garçon dans une économie sexuelle de la neutralité du genre : un genre ne relevant ni d'un sexe ni de l'autre. Or, à la lecture des traités hippocratiques, je note néanmoins que cette neutralité est rattachée à un état temporaire. Et si cet état perdure trop longtemps, soit pour des raisons réelles ou des raisons imaginées par le médecin, ce dernier doit immédiatement intervenir pour éviter toute prolifération des symptômes. À mon avis, la neutralité n'est jamais vide de propriétés et de prises de positions. La neutralité du genre appartient à l'économie sexuelle qui est toujours politique : c'est que le corps de la fille a d'autres fonctions que celle de la non assignation ou de l'effacement du genre. Même si une neutralité lui a été assignée, cela n'empêche pas que son sexe appartienne à un système de renvois. Car le corps potentiel de la *parthénos* est systématiquement pensé en tant que futur corps maternel, avec ses déterminants

---

<sup>150</sup> Ann Ellis Hanson, *op. cit.*, p. 49.

sexuels, sociaux, et lié à des économies qui surdéterminent la valeur capitale de la grossesse et de l'enfantement.

Il s'agit en fait, pour reprendre la pensée de Foucault, de disciplines qui « analysent l'espace, qui décomposent et recomposent les activités » et c'est en ceci qu'elles doivent aussi être comprises « comme des appareils pour additionner et capitaliser le temps<sup>151</sup>. » Si ces appareils s'inscrivent dans une modalité qui quadrille les corps dans le temps, l'espace et les mouvements, c'est aussi qu'ils se poursuivent plus efficacement par des méthodes « qui permettent le contrôle minutieux des opérations du corps, qui assurent l'assujettissement constant de ses forces et leur imposent un rapport de docilité-utilité<sup>152</sup> », souligne Foucault. L'enjeu que donne à lire Foucault ici – et qui se poursuit chez Judith Butler<sup>153</sup> – est la production et la reproduction de corps dociles. Foucault introduit ici la question des modalités de disciplines qui ont la mission de placer le corps humain dans une « machinerie de pouvoir qui le fouille, le désarticule et le recompose<sup>154</sup>. » Il s'agit de dresser des corps dans un temps et un espace disciplinaire pour assurer la régularité de l'ordre social. Une « anatomie politique » qui est aussi une « mécanique de pouvoir » articule comment il est possible de contrôler des corps « non pas pour qu'ils fassent ce qu'on désire, mais pour qu'ils opèrent comme on veut<sup>155</sup> ». La discipline assure ainsi au pouvoir son monopole en fabriquant des corps dociles, des corps soumis et exercés à se mouvoir dans un espace et un temps qui refusent la

---

<sup>151</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>153</sup> Judith Butler, *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of « Sex »*, New York, Routledge, 1993.

<sup>154</sup> Michel Foucault, *ibid.*

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 140.

répartition incontrôlée des individus, « leur circulation diffuse, leur coagulation inutilisable et dangereuse<sup>156</sup> ». Pour ce faire, il s'agit ainsi d'établir des différences : entre présence et absence, entre dehors et dedans, entre être et ne pas être, entre avoir un corps et ne pas avoir de corps, entre avoir un sexe normal et ne pas avoir de sexe normal. On voit d'emblée que la neutralité est déjà peu neutre. Ainsi, ce qui est à proprement parler féminin dans la pensée de la virginité c'est un organisme, un corps, un espace, qui accueille le sperme de l'homme.

### 1.2.8 Un futur qui peut ne pas avoir lieu

Ce qui est spécifique au sexe de la *parthénos* est moins la neutralité qu'une propension à ne pas s'inscrire dans le régime de la production et de la reproduction de corps pour la Cité quand il s'agit de penser à la jeune fille. Et c'est en fonction de cette possibilité de dévier du *telos* patriarcal que la doxa hippocratique place la jeune fille dans un temps expéditif, justement parce que la fille a le potentiel d'un avenir radicalement impossible à prévoir. Nul ne l'explique mieux que Lee Edelman, qui, réfléchissant au temps téléologique et à la figure de l'enfance écrit :

The figural Child alone embodies the citizen as an ideal, entitles to claim full rights to its future share in the nation's good, though always at the cost of limiting the rights "real" citizens are allowed. For the social order exists to preserve for this universalized subject, this fantasmatic Child, a notional freedom more highly valued than the actuality of freedom itself, which might, after all, put at risk the Child to whom such a freedom

---

<sup>156</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 144-145.

falls due. Hence, whatever refuses this mandate by which our political institutions compel the collective reproduction of the Child must appear as a threat not only to the organization of a given social order but also, and far more ominously, the social order as such, insofar as it threatens the logic of futurism on which meaning always depends<sup>157</sup>.

Lee Edelman souligne la place capitale que revêt le *telos* (« *reproductive futurism*<sup>158</sup> ») dans la logique heuristique et herméneutique. Il veut penser à la possibilité de création et d'interprétation de notre place politique et symbolique quand le temps n'est pas celui qui tend vers la reproduction, c'est-à-dire l'enfantement. Pensons brièvement ici l'enfant et la fille conjointement : ils sont tous les deux des images, des idéaux de régulation. L'avenir de reproduction selon Edelman est à l'œuvre dans la configuration de dispositifs qui avancent une limite idéologique dans le politique. Pour ce faire, produire de l'avenir utile est nécessaire, car cette production valide le fantasme des corps idéalisés/dociles. L'ordre social idéal se traduit donc dans la capitalisation de l'avenir. Cet ordre social idéal est authentifié selon Edelman par la figure de l'enfant.

Or, comme le dit Lyotard, la figure de l'enfant se profile depuis les Lumières dans l'horizon d'un ordre confirmant la signature de la doctrine humaniste dont nous sommes toujours les héritiers aujourd'hui. Selon Lyotard, la doctrine humaniste de l'éducation a pour axiomes que les hommes ne naissent pas humains ; et que la nature, ne peut pas s'assurer de conduire

---

<sup>157</sup> Lee Edelman, *No Future. Queer Theory and the Death Drive*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004, p. 11.

<sup>158</sup> *Ibid.*

l'enfant à l'humanité<sup>159</sup>. Par la mise en place de la discipline de l'institution pédagogique, cette nature inhumaine de l'enfant peut devenir promesse, car l'enfant peut s'accomplir en tant qu'humain par le supplément culturel et rationnel que procure la pédagogie. Ainsi, l'enfant peut devenir un adulte pour appartenir à la Cité des humains. Étudiant Lyotard, Pierre Lauret écrit :

Ce qui est humain dans l'inhumanité de l'enfance, est donc que la détresse enveloppe une promesse ; ce qui est humain dans l'adulte est de réaliser cette promesse. Et effectuer cette promesse de l'enfance, c'est justement affranchir progressivement celle-ci d'elle-même et de sa sauvagerie<sup>160</sup>.

Le déplacement de l'humain de cette nature d'enfant permettrait d'accorder à l'éducation la tâche par excellence de légitimer le passage de l'inhumain à l'humain, de l'enfance à l'âge adulte. L'enfance nomme et appelle une incomplétude qui doit être dépassée, « et l'humain ne peut y séjourner<sup>161</sup>. » La doctrine humaniste de l'éducation prend pour pierre angulaire une conception normée de l'humain de telle sorte que l'enfance doive s'abolir complètement. On peut ainsi comprendre que celui qui ne s'inscrit pas correctement dans ce dispositif temporel de la projection du futur incarne un risque pour la viabilité de l'ordre.

Le maintien d'un corps discipliné (docile, donc hétéronormatif) doit se faire dans un « contexte opératoire<sup>162</sup> » efficace, précise Foucault. C'est, plus

---

<sup>159</sup> Jean-François Lyotard, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1998, collection : « Avant-propos de l'humain ». Lyotard répond ici à quelques injonctions de ce qu'il identifie comme « l'humanisme ».

<sup>160</sup> Pierre Lauret, « Une inquiétude à l'égard de l'institution des enfants. Jean-François Lyotard critique de la doctrine humaniste de l'éducation », *Childhood & Philosophy*, vol. 4, no. 7, janvier-juin, 2008, p. 2.

<sup>161</sup> *Ibid.*

<sup>162</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 154.

spécifiquement, dans le passage du corps d'enfant à celui du corps de femme et de mère dans le contexte opératoire hétéronormatif de l'enfantement que s'inscrit à mon avis depuis toujours le corps et le sexe de la fille comme idéal de régulation. La discipline qui déploie de nouveau le corps de la fille en le dressant et en le préparant à l'étape de socialisation (la maternité) règle un temps qui doit répondre à la nécessité de produire et de reproduire des corps dociles. La maternité et l'enfantement sont pour la fille ce que la pédagogie est pour l'enfant. Mais cette discipline écarte toute mobilité considérée dangereuse : le corps discipliné, on le rappelle, « est le soutien d'un geste efficace<sup>163</sup>. » Pour bien encadrer le corps et le sexe de la fille, on a historiquement « inventé » la virginité créant un autre type de dispositif temporel : la projection d'un avenir, celui du dépucelage par la rupture de l'hymen lors de la nuit des noces.

Suivant ce que pense Judith Butler du mot et du concept de « sexe », on ne peut nier le fait que ce dernier prend pour pierre angulaire le corps comme matérialité. Le corps de la fille doit sans cesse être matérialisé pour que les frontières normatives puissent être adéquatement balisées. À la différence des statuts d'enfant et d'adulte (voire de femme), celui de la vierge au féminin est foncièrement liminaire, inclassable. Ainsi, tout statut incertain et inclassable, tout statut qui perdure par delà l'époque de la puberté (14 ans pour les filles), tout non passage vers le devenir femme hétéronormatif, est dangereux pour la viabilité du système de régulation des corps dociles. On rappelle que la virginité d'une femme est intimement liée à la valeur qu'elle détient dans une économie

---

<sup>163</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 154.

capitale. Bonnie MacLachlan précise, en effet, que la fille en tant que vierge a jusqu'à très récemment en Occident – cela a changé dans les trente dernières années – été un facteur déterminant pour légitimer sa valeur marchande<sup>164</sup>. Or même aujourd'hui, les ventes publiques (souvent en ligne) aux enchères<sup>165</sup> où des filles se proposent de se faire dépuceler pour un juste prix du marché<sup>166</sup> me portent à croire que la virginité – même désirée – a toujours un rapport au capital et à une économie d'échange capitaliste.

Jusqu'à très récemment en Occident, le passage au statut plus respectable de celui de femme se faisait pour la fille lorsqu'elle changeait de « propriétaire » (du père au mari), et il était réellement contresigné par la perte de la virginité. Une fois la virginité d'une fille perdue, la valeur d'une fille nubile diminuait. Il y a donc toujours un « après » pour la fille dépucelée, et cet avenir se dessine dans l'horizon de la nuptialité et de la maternité. Grâce à ces ventes aux enchères, la fille vierge est toujours inscrite aujourd'hui dans une économie sexuelle de la perte, elle doit perdre un statut, mais gagne-t-elle pour autant une autre forme de pouvoir ?

Sissa dirait que la virginité occupe une place stratégique à l'intersection du savoir médical, des lois de filiation, des valeurs morales et de l'expérience subjective du désir, du plaisir, ainsi que des prohibitions et transgressions. C'est ainsi que l'idée de la virginité reflète l'époque et les structures institutionnelles

---

<sup>164</sup> « As a doctrine, virginity has been a cultural artifact. For much of human history, it has been held in high esteem for young women approaching marriage: virginity has been an essential quality for determining their market value. », Bonnie MacLachlan, *op. cit.*, p. 3.

<sup>165</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=i90kUXZGric> (page consultée le 5 mars 2014).

<sup>166</sup> Rebecca Pocklington, « Brazilian Model Selling her Virginity Online Extends Auction to Consider Millionaire Marriage Proposal », *Mirror*, 30 décembre 2013, <http://www.mirror.co.uk> (page consultée le 5 mars 2014).



et subjectives qui alimentent et déploient la valeur qu'elle détient au sein d'une société. Ceci étant dit, quoiqu'il soit difficile de refuser le fait que la virginité se construit sur un arsenal culturel précis, que c'est un « un concept social variable<sup>167</sup> », on ne peut écarter le fait que sa preuve a systématiquement été reléguée à la signification qu'on veut donner au corps anatomique de la fille en tant qu'idéal de régulation. Le paradigme de l'hétérosexualité, la pénétration du pénis dans le vagin, définit de façon générale la virginité : est vierge une fille n'ayant pas vécu l'expérience complète de la pénétration vaginale par un pénis. Cependant, puisque je m'intéresse aux dynamiques d'échanges entre le savoir, la médecine et la culture occidentale, je souligne ici le poids qu'a joué (et que joue) le corps de la fille en tant que preuve matérielle : la statut de virginité concerne avant tout l'anatomie et la physiologie de la fille. De même que Sissa, je pense que la virginité est une aporie parce qu'elle cristallise toujours aujourd'hui la tension entre le visible et l'invisible, le détectable et l'indétectable<sup>168</sup>.

### 1.3 Le mythe de la *parthénos*

Le statut de vierges permet aux filles de jouer avec les limites de l'ordre parce que la virginité connote de façon importante ce qui n'appartient ni tout à fait à l'*oikos*, ni tout à fait à la *polis*, ni tout à fait à l'âge adulte, ni tout à fait à l'enfance, ni tout à fait au sexe masculin, ni tout à fait au sexe féminin. Selon

---

<sup>167</sup> D. G. Berger et M. G. Wenger, « The Ideology of Virginité », *Journal of Marriage and Family*, no. 35, p. 666-676.

<sup>168</sup> Giulia Sissa, « The Hymen Is A Problem, Still », *loc. cit.*, p. 72.

Bonnie MacLachlan<sup>169</sup>, la virginité se pense selon une potentialité capitale, mais elle est surtout intimement liée au pouvoir symbolique du corps de la fille. Car la matérialité est aussi, et avant tout, plus qu'une surface. Eleanor Irwin précise que la *parthénos* appartient aussi à la mythologie où elle a toujours occupé un statut éphémère entre l'enfance et la maternité<sup>170</sup>. Elle souligne en analysant la figure des *parthénoi* divines et mortelles à l'Antiquité grecque : « This was a time of life that was filled with potency derived from as-yet-unreleased generative energy, a transitional phase on the life pattern of a mortal woman, that was a time of crisis when she exerted an attractive yet threatening wildness<sup>171</sup>. » Selon Irwin, la figure de la *parthénos* mortelle détient un potentiel d'énergie qui n'est pas encore déployé dans le monde. Cependant, les vierges mortelles étaient obligées de faire l'expérience de leurs limites et de leur fin, comme le précise Irwin lorsqu'elle écrit : « Mortal virgins had to therefore move beyond *parthenia* to transmute and shape its wild energy into the requirements of wifhood and motherhood<sup>172</sup>. » Si le passage par le mariage et la maternité est constitutif du destin de la *parthénos* depuis l'Antiquité, résister à ce passage serait non plus refuser de faire couler le sang de l'utérus, mais signer un pacte avec la mort réelle ou symbolique.

---

<sup>169</sup> Bonnie MacLachlan, « Introduction », *op. cit.*, p. 3.

<sup>170</sup> Eleanor Irwin, « The Invention of Virginité on Olympus », In *Virginité Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, ouvrage dirigé par Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher, Toronto, University of Toronto Press, 2007, p. 13-14.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>172</sup> *Ibid.*

### 1.3.1 Antigone et Électre : une temporalité sans restes

Les célèbres figures d'Antigone et d'Électre constituent sans doute les exemples ou les symboles les plus convaincants de ce destin funeste de la fille vierge qui n'accède pas au statut de femme. Ces figures réapparaissent maintes fois depuis les pièces tragiques grâce à leurs réécritures<sup>173</sup>. En étudiant Électre et Oreste (frère et sœur), Florence Dupont nous rappelle qu'il ne faut jamais oublier leur véritable statut : « [ce] sont des *parthénoi*, des adolescents<sup>174</sup> qui n'ont pas encore intégré la classe des adultes, l'un par le mariage, l'autre par la guerre : ils sont dans cet âge indifférencié où la distinction des sexes reste mal affirmé : il est un *kouros*, elle est une *korè*<sup>175</sup>. » Notons ici le rapprochement que propose Dupont entre l'adolescente et l'adolescent : un rapprochement qui met en lumière une impossibilité à différencier les sexes, à pouvoir marquer dans le domaine du langage ce qui les différencie dans leur sexualité. Comme on l'a signalé plus haut, la marque qui différencie le *parthénos* de la *parthénos* ne se donne suffisamment pas à lire dans le syntagme. Pour le garçon, le passage existe plutôt par l'initiation à la guerre et à la communauté homosociale des hommes militaires. C'est donc une différence sexuelle qui se joue surtout dans la façon dont le corps se matérialise au sein des institutions et du politique. Dupont relève cependant un point important qui est celui de

---

<sup>173</sup> On peut facilement remarquer le nombre remarquable de réécritures de ces figures autant au cinéma qu'en littérature, tout au long des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles. Récemment l'œuvre de Sophocle a été réécrite sous forme de pièce de théâtre poétisée et illustrée (*Antigonick*, traduite par Anne Carson, illustrée par Bianca Stone, New York, New Directions, 2012).

<sup>174</sup> Voir ces ouvrages pour retrouver des références explicites à ces figures d'adolescents : Jean-Pierre Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour : soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989, particulièrement le chapitre VII, « Figure féminines de la mort en Grèce », p. 131-152 ; Florence Dupont, *L'Insignifiance tragique : « Les Choéphores » d'Eschyle, « Électre » de Sophocle, « Électre » d'Euripide*, Paris, Gallimard/Promeneur, 2001, p. 67.

<sup>175</sup> *Ibid.*

l'indifférence de l'âge. La question qu'elle propose est celle d'un état indifférencié : d'un état qui ne s'attache à aucun autre état d'âge. Il y a, en effet, dans cette conception du ou de la *parthénos* une réelle puissance de l'inachevable et l'inachevé, une marque qui peut difficilement être rendue visible, une trace qui laisse entendre un devenir toujours en potentiel, une puissance qui peut puiser dans toutes les sphères de l'humain (de l'animal, du divin, de l'organique ?) sans jamais devoir s'attacher à l'une d'entre elles. Or à lire les auteurs tragiques, et sans pour autant en faire une lecture qui trahirait les particularités historiques et culturelles de leurs œuvres, il est important de s'attarder à l'idée qu'Antigone et Électre sont des *parthénoi*, qui sont irrévocablement rejetées dans les marges de la Cité à cause de la force de leur revendication, alors que ce ne sera jamais le destin d'Oreste, le frère d'Électre.

Dans *L'Orestie* d'Eschyle<sup>176</sup>, Électre est une fille qui est irrémédiablement en deuil de son père Agamemnon. Elle organise une vengeance semblable à celle des Érinyes, ces justicières sauvages du sang familial. Électre est toujours au seuil du palais ou de la Cité, à côté de la pierre tombale du père défunt. Ses pleurs pour son père se conjuguent inlassablement avec sa volonté de tuer sa mère et l'amant de celle-ci, Égisthe<sup>177</sup>. L'attachement indéfectible de l'orpheline à son père mort n'est pas seulement ponctué par des

---

<sup>176</sup> Eschyle, *L'Orestie*, traduction et présentation par Daniel Loayza, Paris, Flammarion, 2001.

<sup>177</sup> « Contre mon cœur aussi s'est soulevée une vague / de fiel, je suis frappée d'un trait perçant / et de mes yeux déborde et s'abat assoiffée / la violente houle des larmes / quand je vois cette boucle : comment puis-je espérer / qu'elle vienne d'un autre homme de ma cité ? / Et ce n'est pas la meurtrière qui l'a coupée, / ma mère qui de ce nom se montre indigne / par l'impiété qu'elle témoigne à ses enfants. », Eschyle, « Les Choéphores », In *L'Orestie, op.cit.*, v. 183-191, p. 173-174.

cris endeuillés : sa revendication est intrinsèquement liée à son destin<sup>178</sup>. Elle ne peut pas concevoir d'autre chemin pour sa vie que celle du deuil de son père, un deuil qui est intimement lié au meurtre de sa mère. Sa volonté (de vivre pour rendre justice à son père) va faire d'elle une fille qui va demeurer sans lit nuptial<sup>179</sup> (c'est d'ailleurs ce que son nom veut dire). Elle ne passera pas à un autre statut : elle demeurera inclassable parce qu'elle réclame une justice qui s'attache à une forme de lutte contre un adversaire avec lequel elle refuse de s'entendre, de trouver un consensus. Et cette lutte affecte son statut de vierge parce qu'elle est en relation intime avec son corps et son sexe, avec son existence.

La relation qu'entretient Électre avec son corps et son sexe ne peut se différencier de la relation qu'elle entretient avec le monde, les autres humains de la Cité et l'ordre divin. C'est une relation qui se donne à voir à partir d'une tension entre citoyenneté et pénétration. Comme le dit Foucault dans *Histoire de la sexualité*, un citoyen peut pénétrer, mais il ne peut pas être pénétré. La place qu'entretient la fille dans/avec le monde peut être pensée à partir de cette relation de pénétration. Puisque le statut de la jeune fille est, comme on l'a déjà dit, d'être en attente d'un statut officiel et patrilinéaire, il devient dangereux lorsque le non passage dure trop longtemps, comme si la jeune fille pouvait déstabiliser la balance de l'ordre genré. En n'accédant jamais à l'âge adulte, elle cristallise ainsi la possibilité d'accéder ou de contaminer le devenir homme :

---

<sup>178</sup> « Tu parles du sort de mon père, voici le mien : / dédaignée, avilie, tenue / enfermée dans un coin comme un chien malfaisant, / mes larmes surgissant plus vite qu'un sourire, / répandant sans fin mes sanglots secrets - / entends ma plainte, écris-la dans ton cœur. », In *L'Orestie*, *op.cit.*, v. 445-450, p. 182.

<sup>179</sup> « Et moi, sur ma part d'héritage, / je verserai pour toi mes libations nuptiales quand je quit- / terai ton foyer, / et plus que tout ta tombe me sera sacrée. », *ibid.*, v. 486-488, p. 184.

elle s'apparente à un type de genre androgyne dont le devenir citoyen peut faire basculer le pouvoir de la Cité.

Électre ne sera jamais pénétrée. Mais, en se situant du côté de son père défunt, elle vit une mort civique. Ainsi, ce qui est nécessaire à la viabilité de son existence est aussi une forme de destruction de soi parce qu'elle n'occupe pas de place viable après avoir défendu le père et refusé la mère. On peut penser que son histoire est celle d'une rupture avec l'avenir. Son deuil alimente l'économie temporelle, car sa vie est mise en suspens. Électre est reléguée à un temps qui ne peut pas être assimilé à aucune économie productive pour la Cité : ni immanente, ni transcendante. Elle disparaît sans restes. Il n'y aura pas de passage à un autre statut pour Électre. Selon Dupont, « [l]e deuil éternel d'Électre ne sert pas à produire le vengeur mais à créer l'espace-temps artificiel où sa vengeance s'accomplira sans reste[s]. Ce sont les femmes qui définissent donc la justice dans cette tragédie, justice privée, justice d'*oikos*, qui est l'anti-justice de la [C]ité<sup>180</sup>. » C'est peut-être justement cela qui caractérise le plus sûrement la révolte de ces « femmes sans lit » : tout se passe comme si la fille, de par son statut de *parthénos*, inaugure une économie temporelle qui ne peut tout à fait appartenir ni aux lois réelles, ni aux espaces immanents ou transcendants. Elle est reléguée dans un espace liminaire, le temps de sa revendication. Et elle sera éventuellement bannie ; comme si elle devait subir une punition pour avoir choisi le père, et donc la virginité, au lieu du mariage, de la maternité, et donc le dépucelage.

---

<sup>180</sup> Florence Dupont, *op. cit.*, p. 67.

Ce bannissement traduit le rapport conflictuel que la *parthénos* entretient avec le réel quand il y a un échec de la finalité. On ne voit pas Électre dans un *après*. Elle ne se voit plus non plus. La littérature tragique la fait disparaître comme s'il fallait signaler un impossible rétablissement, celui de l'ordre de la Cité des hommes citoyens. C'est précisément pour cette raison qu'une réflexion sur la fille et le rapport problématique entre le visible et l'invisible constitue une voie d'accès privilégiée pour considérer cette artificialité de l'espace-temps dont nous parle Florence Dupont<sup>181</sup>, que je nommerai à l'instar des études sur l'adolescence, le liminaire (prochain chapitre). Si la fille tragique n'accède pas à un temps linéaire, elle semble appartenir à un temps liminaire du non-passage. En se basant sur la théorie de Foucault à propos des disciplines du corps docile, la relation qu'entretient la fille à la virginité affecte la viabilité du schéma « anatomo-chronologique d'un comportement<sup>182</sup> » jugé utile. Le temps du non passage doit rapidement être géré par l'ordre pour assurer la viabilité de ce schéma, et en l'occurrence, celle de la *polis*.

Antigone, elle, est entièrement dévouée à son frère. Croyante indéfectible, elle vit une vie dévouée à cette loi suprême. Et sa révolte l'amènera au bannissement et à la mort. Comme Électre, la loi que revendique Antigone n'englobe pas équitablement tous les membres du sang familial. Dans

---

<sup>181</sup> Si c'est sous l'égide de ce principe de déficit de sincérité, de ce qui est faux, factice – c'est après tout le sens du mot artificiel – que se constitue le sens que donne Dupont à l'acte justicier des « femmes sans lit », il serait intéressant de voir en quoi leur acte fait aussi appel à une certaine économie de la potentialité.

<sup>182</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 153-154.

la pièce éponyme de Sophocle<sup>183</sup>, on voit qu'elle place ses obligations envers son frère décédé au-dessus de celles envers son futur époux et ses futurs enfants. Il y a donc une nette séparation des frontières entre elle et les autres, entre elle et l'avenir. Et il n'y a pas de justification quant aux sentiments amoureux. Antigone n'exhibe aucunement de l'amour ou de la dévotion envers sa sœur, Ismène. Elle la qualifie même d'ennemie lorsqu'elle refuse de se plier à sa justice. Quant à l'homme auquel elle est promise en mariage, elle ne lui adresse jamais la parole dans la pièce. C'est plutôt Hémon qui s'adresse au chœur pour lui exprimer sa profonde dévotion amoureuse envers Antigone. Antigone, elle, a plutôt préparé son lit nuptial à côté de celui de son frère décédé : à la croire, il faut seulement être au service des morts<sup>184</sup> (de son frère Polynice). « Relationship is itself a source of obligation, regardless of the feelings involved<sup>185</sup> », écrit Martha Nussbaum. Aucune histoire, aucune mémoire, aucun souvenir. Il s'agit d'enterrer le frère pour honorer la relation dans son état le plus fondamental : le sang familial devant la mort.

Or on sait que son statut de vierge fait d'Antigone une *parthénos* qui demeure encore sous la protection de son père et qui doit éventuellement être sous celle d'un mari. En s'alliant à son frère mort, elle s'inscrit dans une

---

<sup>183</sup> Sophocle, *Antigone*, traduit par Paul Mazon, dossier et notes réalisées par Sophie-Aude Picon, Paris, Folio plus, 2009.

<sup>184</sup> Antigone répond à sa sœur Ismène : « Sois tranquille, je ne te demande plus rien – et si même tu voulais plus tard agir, je n'aurais pas la moindre joie à te sentir à mes côtés. Sois donc, toi, ce qu'il te plaît d'être : j'enterrerai, moi, Polynice et serai fière de mourir en agissant de telle sorte. C'est ainsi que j'irai reposer près de lui, chère à qui m'est cher, saintement criminelle. Ne dois-je pas plus longtemps plaire à ceux d'en bas qu'à ceux d'ici, puisque aussi bien c'est là-bas qu'à jamais je reposerai ? Agis, toi, à ta guise, et continue de mépriser tout ce qu'on prise chez les dieux. », Sophocle, *Antigone*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>185</sup> Martha C. Nussbaum, *The Fragility of Goodness*, Cambridge, Harvard University Press, 1986. (surtout le chapitre 3 : « Sophocle's Antigone : Conflict, Vision, and Simplification »), p. 64.



stérilité : elle n'engendrera aucun enfant et ne vivra pas le dépuçelage. Sa dévotion quasi fanatique envers son frère décédé fait d'elle une fille qui refuse doublement son statut d'adulte (en tant que mère et en tant qu'épouse), ainsi que tout désir érotique, voire plaisir sexuel. Chez Judith Butler, la révolte d'Antigone se situe, par ailleurs, dans un espace qui fait éclater les frontières entre famille et Cité et entre loi divine et loi de la Cité. Antigone fait advenir une loi qui n'a pas de nom et qui ne peut pas être répétée, car elle est appliquée à une seule personne (son frère). Ainsi, elle pose la question :

[...] is this a law that defies conceptualization and that stands as an epistemic scandal within the realm of law, a law that cannot be translated, that marks the very limit of legal conceptualization, a breakage in law performed, as it were, by a legality that remains uncontained by any and all positive and generalized laws ?<sup>186</sup>

Antigone semble en effet improviser une piété à l'image d'une conception personnelle de la justice. Elle veut être créatrice de son propre monde. Antigone est celle qui affirme de ses propres mots qu'elle est celle qui fera tout pour sa piété. En résistant aux lois de Créon, elle s'inscrit dans une place extérieure à celle du monde des patriarches, mais n'accède pas à un ordre divin quoiqu'elle feigne de posséder le pouvoir sur cet ordre. Et il est important de revenir ici à cette idée d'improvisation du pouvoir divin qui est celui de l'auto-crédation, ou de la loi personnelle, car selon les mots de Sophocle, Antigone est créatrice de

---

<sup>186</sup> Judith Butler, *Antigone's Claim. Kinship Between Life and Death*, New York, Columbia University Press, 2000, p. 33.

ses propres lois (« ἀλλ' αὐτόνομος ζῶσα μόνη δῆ<sup>187</sup> ») et sa défiance est une auto-invention rebelle de la passion (« σέ δ'αὐτόγνωτος ὤλεσ' ὀργά<sup>188</sup> »). Cette conception personnelle de la justice d'Antigone a une incidence directe sur l'économie temporelle où elle se trouve. De même qu'Électre, Antigone appartient au monde liminaire de la vierge mortelle qui refuse de respecter les lois de son sexe et de son genre. Elle est donc emmurée ; elle se pend avec ses vêtements.

Même si elles mettent à mal l'intégrité de leur vie, Électre et Antigone sont des filles qui sont encore sous tutelle patriarcale et sont promises à un avenir d'exclusion<sup>189</sup>. Or elles sont aussi dotées d'une force de révolte qui met temporairement en suspens leur avenir téléologique dans le monde. Ce trait constitutif de la figure de la vierge se dessine comme un gage d'un système de contrôle de leur corps. Afin de justifier ou de maintenir le pouvoir de ce système, le corps de la fille s'inscrit dans un temps au sein duquel se déploie tout un organisme d'oppositions : pureté/danger ; intérieur/extérieur ; enfant/mère.

---

<sup>187</sup> Antigone : « Voyez-moi, ô citoyens de la terre de ma patrie, faisant mon dernier chemin et regardant le dernier éclat du jour pour ne plus jamais le regarder ! Hadès, qui ensevelit tout, m'emmène vivante vers l'Achéron, sans que j'aie connu les noces, sans que l'hymne nuptial m'ait chantée, car j'épouserai l'Achéron. » Et le Coryphée lui répond : « Ainsi, illustre et louée, tu vas dans les retraites des Morts, non consumée par les flétrissures des maladies, non livrée comme un butin de guerre ; mais, seule entre les mortels, libre et vivante, tu descends chez Hadès. » Sophocle, *Antigone*, version bilingue, v. 810-815 ; v. 817-822, <http://remacle.org> (page consultée le 10 juillet 2015).

<sup>188</sup> « C'est une piété que d'honorer les morts ; mais il n'est jamais permis de ne point obéir à qui tient la puissance. C'est ton esprit inflexible qui t'a perdue. », Sophocle, *Antigone*, version bilingue, *op. cit.*, v. 874-875.

<sup>189</sup> Geneviève Hoffmann, *La Jeune fille, le pouvoir et la mort dans l'Athènes classique*, Paris, De Boccard, 1992, p. 8-9.

Antigone et Électre ne sont que deux figures parmi tant d'autres que nous verrons ici qui symbolisent ce qu'on pourrait appeler la fascination pour la jeune fille et la mort. Anne Dufourmantelle dédie un chapitre entier sur les filles tragiques et y écrit que la jeune fille et la mort

vont ensemble ainsi mêlées, reliées, dans une espère de fascination amoureuse, de délire, d'enchantement, qui donne à la jeune fille, en retour, aux yeux de tous, et des hommes en particulier, une aura sans égale. Elle est la jeune fille qui, par cette alliance avec la mort, entre comme un guerrier dans le domaine des hommes, parce qu'elle n'a pas peur de mourir. La vie terrestre, "mondaine", ne l'intéresse pas à l'aune de cet absolu qui prescrit son choix et la guide loin du commun des mortels<sup>190</sup>.

Anne Dufourmantelle rappelle que la jeune fille fascine surtout parce qu'elle semble toujours avoir été modelée à partir de son impossibilité à vivre. Si la fille « est l'image parfaite, emblématique, de la féminité en chrysalide<sup>191</sup> », écrit-elle, elle est aussi et surtout mariée à la mort.

En tant que vecteur déterminant de cette image double, la fille en vient à se profiler dans notre imaginaire toujours pure et impure, innocente et coupable, angélique et démonique, asexuée et hypersexuée, comme s'il elle ne pouvait jamais être une chose sans en convoquer son contraire : vide, néant ou trop plein, excès. Elle doit, comme le disent Deleuze et Guattari, « servir d'exemple et de piège<sup>192</sup>. » Lorsque Deleuze et Guattari inscrivent la fille dans cette double posture, ils font l'hypothèse qu'elle est marquée par un corps sacrificiel : pour

---

<sup>190</sup> Anne Dufourmantelle, *La Femme et le sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, Paris, Denoël, 2007, p. 94.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>192</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et Schizophrénie 2*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 339.

défendre sa cause, la fille doit sacrifier son avenir, comme si elle ne pouvait jamais occuper un espace autre que celui qui mène au mariage et à la maternité.

Lorsqu'elle refuse dans les œuvres tragiques de perdre son sang pour se modeler à l'ordre que lui impose la Loi ou la Règle, elle doit – pour servir d'exemple ou de piège – être placée dans une économie temporelle sans restes. Électre est exilée et disparaît ; Antigone se pend. La jeune fille pure, folle, mourante ou internée, celle qui se retrouve aux prises avec des forces autodestructives, est sans cesse renvoyée à un temps arrêté où elle peut être privée de son pouvoir. Elle entretient ainsi un rapport radical avec l'ordre à travers son corps : et pour cela, elle en vient à être retirée du monde. Elle doit être retirée de l'espace visible sans pouvoir appartenir à un espace invisible divin. Voilà en quelque sorte la punition qu'on inflige à la fille tragique et qu'elle s'inflige aussi.

On peut de nouveau faire référence ici à Deleuze et Guattari qui empruntent la double image de la victime et du bourreau en disant que la fille « est la première victime » qui « doit servir d'exemple ». Si on ne sait ignorer la puissance de la revendication de la fille, on ne peut non plus éviter de rappeler que son sort va inévitablement de pair avec le fait qu'on lui a confié la responsabilité de révéler des injustices qui ne peuvent plus appartenir au monde géré par la Loi et la Règle. Elle est en quelque sorte perçue comme la représentante d'un temps autre qui ne peut plus faire partie de l'avenir. Ainsi, la révolte est une image qu'on lui a attribuée pour mieux éclairer le pouvoir du *telos* hétéronormatif. Elle incarne un mal jugé trop dangereux pour la société tout en abritant un corps vulnérable qui sera porté à son extrême défaillance,

soit par l'exil ou la mort. En rendant visible les iniquités qu'elle dénonce, la fille tragique signe un pacte avec la mort, avec une mort sans au-delà. La vierge mortelle et tragique, celle qui appartient au monde terrestre, doit signer un pacte de dépucelement au risque de perdre sa vie. Elle n'aura pas d'autre recours : autrement, elle sera hors du monde, mais n'occupera jamais un espace divin.

### 1.3.2 Artémis : une temporalité cyclique

Au contraire de ces *parthénoi* mortelles, écrit Eleanor Irwin, les déesses d'Olympe entretiennent un autre lien avec la *parthénia* : « But for goddesses virginity could be permanent or even [...] renewable. Translated into a permanent state, *parthénia* became a source of eternal and unyielding power<sup>193</sup>. » La déesse qui contrôle sa virginité, écrit Irwin, détient un pouvoir inépuisable, un pouvoir régénératif, qui, attendant le moment opportun avant de se révéler, lui permet de renouveler son statut de vierge tout comme elle lui permet de se métamorphoser en d'autres figures. Dans le même ordre d'idées, l'historienne Bonnie MacLachlan, prétendant à une approche strictement constructiviste de la virginité, note que les figures divines d'Athéna, Héra, Artémis et Demeter participent toutes à ce processus de régénération. Elles appartiennent selon elle à la généalogie indo-européenne des déesses vierges. Elle note ainsi qu'elles ont la capacité de réapprovisionner le réservoir de leur pouvoir justement parce qu'elles peuvent revenir revisiter leur état

---

<sup>193</sup> Eleanor Irwin, *op. cit.*, p. 14.

sexuellement intact<sup>194</sup>. Eleanor Irwin écrit à cet égard : « Recovering their virginity would permit the goddesses to bring fresh sexual vitality to lovemaking but would also renew in them the power and independence of the *parthenos*<sup>195</sup>. »

On pourrait dire que cette idée de l'éternel retour nietzschéen est à plusieurs égards intimement liée au régime temporel de la *parthénia* renouvelable : une capacité à revenir expérimenter une autre temporalité et à faire rupture avec le concept moderne de temps rectiligne. C'est un temps cyclique, ce mouvement des saisons qui renaissent et de l'ordre de la Nature, que nous donne à lire la puissance des vierges. Non pas qu'elles aient une volonté qui soit supérieure à celles des vierges mortelles, mais bien parce qu'elles ne sont pas soumises au libre arbitre, à une volonté d'agir qui influencerait le cours des choses à venir. Le temps des vierges éternelles est un temps qui revient naturellement et par-delà la volonté, c'est un futur déjà devenu passé, un futur prévisible. Ce qui revient, la virginité, est de l'ordre du pouvoir de la régénérescence pour ces vierges déesses puisque ainsi est révélée la puissance qu'elles ont dans le savoir : elles savent, elles ont cette ultime liberté de savoir qu'elles ne seront jamais achevées par le temps décisif et irrémédiable, celui de la perte. Le moment du passage irréversible à un autre statut ne les affectera tout simplement jamais.

---

<sup>194</sup> « Similar ritual or mythical accounts from ancient Greece suggest that not only Hera, but Athena, Aphrodite, Artemis, and even Demeter participated in a process which they shared with other Indo-European goddesses and heroines, replenishing the reservoir of their power because they possessed the ability to return to the state of being sexually intact – to revisit virginity. », Bonnie MacLachlan, *op. cit.*, p. 4.

<sup>195</sup> Eleanor Irwin, *ibid.*, p. 18.

S'il existe une figure omnipotente et souveraine, c'est bien celle d'Artémis, la déesse de la chasse et de la sauvagerie qui a farouchement rejeté le mariage et la maternité. Artémis ne perd jamais son sang, mais elle a le pouvoir de faire saigner les autres, comme le dit Helen King dans son étude sur le passage de la fille à la femme dans l'Antiquité<sup>196</sup>. La nature sauvage et plus particulièrement la forêt représentent les lieux de prédilection pour cette divine *parthénos*. Pour le poète Callimachus, Artémis a toujours été une déesse androgyne, qui dès un très jeune âge, a demandé à son père Zeus la virginité éternelle et le pouvoir de la chasse<sup>197</sup>. Elle porte plusieurs noms, *Kalliste* (la plus belle) ; elle est aussi munie d'un arc argenté (on dit souvent qu'elle porte le croissant de lune). Elle est autant responsable des voyageurs que des cycles menstruels des femmes, mais elle est surtout la déesse du monde à l'extérieur de la Cité (« *argotera* »), l'opposée d'Athéna. Artémis est aussi la protectrice des animaux (« *potnia theron* »), et des créatures sauvages. Il y a une réelle tension chez elle entre meurtre et amour, puisqu'elle a tué son amoureux Orion, et transforme Actéon en cerf. Elle est aussi celle qui déclare qu'Iphigénie doit être sacrifiée pour qu'Agamemnon gagne la guerre de Troie. Artémis est la déesse des Amazones, cette communauté de femmes qui ont tout simplement refusé un avenir de mères et d'épouses, liant ainsi le destin de la figure virgine à la guerre sauvage, à la communauté des femmes, celle qui se situe à l'extérieur de la Cité.

---

<sup>196</sup> Helen King, « Bound to Bleed : Artemis and Greek Women », In *Images of Women in Antiquity*, ouvrage dirigé par Averil Cameron et Amélie Kuhrt, Detroit, Wayne State University Press, 1993 [1983], p. 109-126.

<sup>197</sup> Callimachus, *Hymn to Artemis*, vol. 1, v. 83, cité dans Robert Graves, *The Greek Myths*, Baltimore, Penguin Books, 1990.

Il est étonnant de noter qu'Artémis a eu du mal à être une figure de proue pour les féministes à cause peut-être de sa violence sauvage. Mary Zeiss Stange écrit, en effet, que les caractéristiques destructrices d'Artémis ont toujours été séparées de ces aspects plus positifs (son amour pour la nature), comme le démontre l'importance que lui accordent les écoféministes<sup>198</sup>. Selon Franceska Perot :

Today Artemis women will be seen involved in the Green Movement, Ecofeminism and the Gaia movement. They advocate a spiritual revolution and awakening of the Earth spirit. You will also see many Artemis women involved in Wicca and Native American traditions<sup>199</sup>.

La figure d'Artémis est très présente dans la culture populaire contemporaine comme on le peut le voir dans la série de bandes dessinées de Gail Simone ou de Brian Azzarello de *Wonder Woman*<sup>200</sup>, cette super héroïne qui porte d'ailleurs le prénom de Diana, déesse romaine de la chasse. On ne peut pas non plus éviter de rappeler que la protagoniste dans *The Hunger Games* de l'auteure Suzanne Collins<sup>201</sup> est Katnis Everdeen, une jeune fille vierge qui sait manier l'arc, reconnue pour ses pouvoirs de chasseresse. Il y a par ailleurs le récit sériel de science fiction *Artemis Awakening* de Jane Lindskold<sup>202</sup>. Dans ce roman de science-fiction, Artémis est le nom d'une planète qui a été créée par

---

<sup>198</sup> « The implications of Artemis as a goddess of women are, however, lost on contemporary feminists to the extent that in current goddess spirituality her “bad” (ie. destructive) aspects have been split off from her positive (“nature-loving”) side. », Mary Zeiss Stange, *Woman the Hunter*, Boston, Beacon Press books, 1997, p. 136-137.

<sup>199</sup> Franceska Perot, *The Re-Emergence of the Divine Feminine and Its Significance for Spiritual, Psychological, and Evolutionary Growth*, thèse de doctorat, Westbrook University, 2004, p. 86.

<sup>200</sup> Gail Simone *et al.*, *Birds of Prey*, New York, DC Comics, 2007 ; Brian Azzarello, *Wonder Woman #1*, New York, DC Comics, 2011.

<sup>201</sup> Suzanne Collins, *The Hunger Games*, New York, Scholastic Press, 2008.

<sup>202</sup> Jane Lindskold, *Artemis Awakening*, New York, Tom Doherty Associates, 2014.



un empire humain technologiquement avancé afin d'offrir à ses citoyens les plus riches un Eden de plaisir. Toutes les créatures, humains et animaux, sont des produits biogénétiques dont l'ultime destin est d'assouvir les désirs et les fantasmes des citoyens privilégiés. Mais une guerre éclate et peu survivent à la catastrophe. C'est à l'occasion, quelques années plus tard, d'une étude archéologique qu'un homme au nom de Dane fait la rencontre de la chasseresse Adara. Dane sera en mesure de découvrir les vrais potentiels de la planète.

Il est difficile de comprendre pourquoi Artémis appartient à un mythe moins bon goût que celui d'Athéna ou d'Aphrodite considérant les pouvoirs omnipotents qui se logent au sein de son corps. Ajoutons à cela le fait que plusieurs artistes ont pris comme nom de plume Artémis. On peut néanmoins remarquer que le nom a aussi été utilisé récemment dans l'actualité pour décrire une femme vigilante dans la ville de Juarez, reconnue pour ses cas de viols massifs de jeune filles : « A black-clad female vigilante calling herself “Diana, Huntress of Bus Drivers” is said to have shot dead two men in revenge for past sexual assaults<sup>203</sup>. » Cette Diana aurait envoyé un message électronique à la police pour exprimer sa colère face à l'impuissance de cette dernière à trouver les criminels. Elle aurait ainsi écrit : « I am an instrument to take revenge for several women. Society may think that we are weak, but in reality we are brave and if we are not respected we will make ourselves respected. Juarez women

---

<sup>203</sup> Lottie Morley, « Ciudad Juarez Killer “Diana the Huntress” targets bus drivers in Mexico », *The Independent*, 4 septembre 2013, <http://www.independent.co.uk/> (page consultée le 28 mai 2015).

are strong<sup>204</sup>. » Ce pouvoir possible d'Artémis a peut-être empêché sa popularité dans certaines productions culturelles conventionnelles.

### 1.3.3 Erinyes : des « vierges abominables »

Judith Fletcher écrit que le groupe de femmes le plus volatile et le plus puissant dans la tragédie d'Eschyle n'est pas celui de l'ancienne saga divine, mais plutôt celui du chœur d'Erinyes, innommées<sup>205</sup>. Le chœur dans les *Euménides* d'Eschyle est d'ailleurs caractérisé par Apollon comme suit : elles sont des « vierges abominables » (« *kataptustoi korai* »), éternellement des enfants, et avec qui aucune bête, aucun homme, aucun dieu ne veut avoir de relation sexuelle<sup>206</sup>. En étudiant le chœur des *Euménides*, Judith Fletcher considère que ce groupe de vierges, les Erinyes, a un potentiel radical puisqu'il n'est à proprement parler pas constitué de jeunes *korai*, mais il sera pris en charge par Athéna et Apollon, les dieux jumeaux pour être domestiquées en *Euménides* (qui veut dire « les bienveillantes »). Apollon ne dit-il pas des Erinyes qu'elles sont des « vieilles enfants du passé » ? Le chœur des Erinyes fait donc appel à une limite radicale de ce potentiel de la *parthénos* puisqu'il est composé d'un groupe de femmes ayant tout simplement éradiqué les limites du

---

<sup>204</sup> Lottie Morley, *loc. cit.*

<sup>205</sup> « Yet Aeschylus' most powerful and volatile women are not the famous, high-born women of ancient saga, but rather the often nameless and supposedly marginal group, the chorus. », Judith Fletcher, « The Virgin Choruses in Aeschylus », In *Virginity Revisited*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>206</sup> « Déjà tu vois soumise leur furie ; / elles ont succombé au sommeil, ces vierges abominables, / ces vieilles enfants du passé que jamais dieu / ni homme ne fréquente, ni même bête, / nées pour le mal, hantant le mal et l'ombre / dans le Tartare souterrain, / haïes des hommes autant que des dieux Olympiens. » Eschyle, « Les Euménides », *op. cit.*, v. 67-73, p. 211.

*telos*. Elles appartiennent à une temporalité de l'entre-deux qui ne désire jamais un autre statut.

Ce chœur de *parthénoi* abominables, avant d'être domestiqué en Euménides, possède en d'autres mots une force de parole incontestable qui suscite une haine de la part d'Apollon, ce dieu du chant et des purifications. Il n'y aurait d'ailleurs aucune limite à leur voix et à leur mobilité, écrit Fletcher, puisqu'elles circulent librement dans les marges de la Cité tout en envahissant les espaces politiques<sup>207</sup>. Les Érinyes sont plus dangereuses que le chœur de vierges mortelles présent dans les autres œuvres tragiques puisqu'elles ne se méfient pas seulement du potentiel de la sexualité masculine ; elles refusent d'être assimilées (donc effacées) et dominées par l'ordre patriarcal des dieux d'Olympe<sup>208</sup>. Comme le dit Judith Fletcher, elles ne seront jamais intégrées dans l'espace et le temps de la Cité ; elles représentent ce qui il y a de moins utile au déploiement du politique. Il faudra donc les domestiquer et en faire les Euménides.

---

<sup>207</sup> Judith Fletcher, *op. cit.*, p. 24.

<sup>208</sup> « The Erinyes are far more dangerous than the two human virgin choruses. While the Danaids and the Theban virgins feared the violent potential of male sexuality, the Erinyes fear another type of masculine power, namely assimilation and domination by the patriarchal order of the Olympian order of gods ("the younger gods", v. 162, 778-779). », *ibid.*, p. 33.

## Partie II

Le liminaire. Repenser les devenirs de l'adolescence

## 2.1 Le liminaire à l'épreuve de la réalité

Bien que le mot « adolescence » existe depuis le 15<sup>e</sup> siècle<sup>209</sup>, il apparaît de manière forte au début du 20<sup>e</sup> siècle grâce à l'étude de G. Stanley Hall<sup>210</sup> parue en 1904, laquelle traduit les enjeux biologiques et psychiques liés à ce stade de la vie<sup>211</sup>. Hall élabore une théorie de l'adolescence à une époque de grande désobéissance juvénile dans les villes.

### 2.1.1 Les conduites déviantes et la loi

C'est grâce, surtout, aux travaux des psychanalystes Anna Freud<sup>212</sup> et D. W. Winnicott<sup>213</sup> dans les années 1950 que la discipline des études sur l'adolescence a pris de l'essor, mais cela ne m'empêche pas de remarquer, à la manière de F. Houssier, « que la découverte et la compréhension du processus d'adolescence sont historiquement liées à l'interrogation sur les conduites

---

<sup>209</sup> Lucas S. Waltzer, *An Uneasy Idealism : The Reconstruction of American Adolescence from World War II to the War On Poverty*, thèse de doctorat, The City University of New York, 2009, p. 17.

<sup>210</sup> G. Stanley Hall, *Adolescence : Its Psychology, and Its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion, and Education*, 2 volumes, New York, Arno Press, 1969 [1904].

<sup>211</sup> À cette époque, la psychanalyse freudienne est en essor. Au sein de la pensée freudienne de la virginité, la fille nubile est configurée comme une pure passivité. La première expérience sexuelle est considérée comme une activité qui lui laisse des marques éternelles sur le corps. Freud écrit : « Sur la base de cette expérience, la femme entre dans un état de sujétion qui garantit sa possession permanente et tranquille et la rend capable de résister aux impressions nouvelles et aux tentations étrangères. », Sigmund Freud, « Le tabou de la virginité », In *La Vie sexuelle*, traduit de l'allemand par Jean Laplace, Presses universitaires de France, 1972 [1918], p. 66.

<sup>212</sup> Anna Freud, « L'adolescence », In *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Paris et Genève, Delachaux et Niestlé, 1997 [1958], p. 69-100.

<sup>213</sup> D. W. Winnicott, « La tendance antisociale », In *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994 [1956], p. 145-158.

déviantes de l'adolescent<sup>214</sup> » et non sur les critères de son passage vers l'âge adulte. Ce motif de ce qui ne peut pas facilement être domestiqué ou inséré dans une catégorie, n'est pas étonnant pour un lecteur du 21<sup>e</sup> siècle qui s'est habitué aux comparaisons systématiques entre adolescence et délinquance, dans toutes les disciplines confondues<sup>215</sup>. Ambivalente, en ce qu'elle est le symbole par excellence du liminaire (l'adolescent-e est depuis toujours dans une situation d'entre-deux), l'adolescence, même si elle appartient officiellement encore au stade de l'enfance, est profondément familière à l'idée de ce qui ne peut pas complètement appartenir aux lois de la Cité.

On le sait, l'adolescence est pensée dans la société occidentale moderne non pas comme une innocence, une pureté, ou quelque chose de vulnérable qu'il faut à tout prix protéger et défendre : ceci est plutôt réservé à l'enfance. En effet, lorsqu'il s'agit de porter un regard attentif sur les nouvelles législations (pénales) en matière de délinquance ou de crime<sup>216</sup> (autant celles du Canada, des États-Unis et de la France), il appert que l'adolescent est invariablement sous l'égide des lois de l'adulte. Je souligne à cet effet la place disproportionnellement attribuée dans les domaines de la sociologie, de l'histoire et de la psychanalyse, à la jeunesse masculine, et plus

---

<sup>214</sup> Florian Houssier, « De la puberté au processus d'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse », In *Métapsychologie de l'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse : les pionniers*, ouvrage dirigé par P. Givre et A. Tassel, Paris, tome 1, In Press, 2003, 22 p. (à paraître)

<sup>215</sup> Jean-Pierre Charbonneau, *Rapport de la Commission parlementaire spéciale sur la protection de la jeunesse*, Rapport et annexes, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1982.

<sup>216</sup> On parle de plus en plus d'un phénomène de judiciarisation du mineur au Québec, aux États-Unis et en France. Cf. Louise Leduc, « La judiciarisation favorise la délinquance », *La Presse*, dossier : « Étude sur la criminalité juvénile », Montréal, 16 septembre 2008, p. A4 ; Paul H. Robinson, « Punishing Dangerousness : Cloaking Preventive Detention As Criminal Justice », *Harvard Law Review*, vol. 114, no. 5, mars 2001, p. 1429-1456 ; Laurence Bellon, *L'Atelier du juge. À propos de la justice des mineurs*, Toulouse, éres, 2011 [2005].

particulièrement, à la violence au masculin<sup>217</sup>. En effet, un bref aperçu de l'état des études sur l'adolescence des trente dernières années signale plutôt la place centrale que joue la notion de passage pour les jeunes hommes. En somme, ce qui m'intéresse est d'entendre ici le passage au sens large, tout en cherchant à réinterroger et à replacer cette notion à l'égard de l'adolescence au féminin.

### 2.1.2 Faire l'épreuve de l'autre en soi

La tâche du psychanalyste selon Anne Bourgain est donc de « pouvoir entendre quelque chose des nouveaux modes d'adresse à l'Autre, tenté par des sujets restant souvent sur le seuil, à la frontière, dans la crainte de ce qui pourrait surgir<sup>218</sup>. » Se cherchant pour tenter de se trouver une place à soi, l'adolescent doit parvenir à convoquer l'Autre en lui, à faire le pont entre ses origines et la part de lui qu'il ne connaît pas encore. Bourgain se demande comment s'élabore cette crainte du devenir autre pour l'adolescent, comment il signe son passage, mais à l'extérieur du fantasme de la mise en scène (du spectacle). Devant le constat de la rareté des espaces publics disponibles pour les jeunes où ils pourraient librement exercer leur « *agentivité critique* » (je traduis), Henry Giroux rappelle, par ailleurs, le danger grandissant qu'engendre

---

<sup>217</sup> Cf. Jean-Claude Vimont, *Jeunes, déviances et identités : XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles*, Mont Saint-Agnan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, collection : « Cahiers du GRHIS », 2005. Si l'on fait mention de délinquance au féminin – surtout au 19<sup>e</sup> siècle – c'est pour parler des jeunes femmes infanticides en milieu rural et dans les classes dites laborieuses.

<sup>218</sup> Anne Bourgain, « Enjeux de la signature à l'adolescence », *Adolescence*, dossier : « L'Esprit du temps », vol. 4, no. 66, 2008, p. 1027.

la marchandisation de la culture pour la jeunesse<sup>219</sup>. Selon l'historien de la pédagogie culturelle, la marchandisation produit un effet pervers : elle fonctionne comme une machine d'apprentissage (« *teaching machine* ») dont le but est d'aplatir les différences culturelles, intellectuelles et socio-économiques. Le jeune dans ce contexte devient un consommateur idéal de produits culturels.

Il précise à cet effet :

The cultural authority of this postmodern media-scape rests on its power to usurp traditional sites of learning and its ability to expand the power of culture through an endless stream of signifying practices, which prioritize the pleasures of the image over the intellectual demands of critical inquiry. Moreover, it simultaneously reduces the demands of human agency to the ethos of a facile consumerism. This is a media apparatus in which the past is filtered through an appeal to cultural homogeneity and historical purity that erases complex issues, cultural differences, and social struggles<sup>220</sup>.

Parmi les problématiques soulevées par Giroux, c'est le refus de la marchandisation du savoir et des plaisirs anesthésiants de l'image qui se démarque et apparaît en effet comme le socle sous-tendant tous les autres enjeux de la pédagogie et de la jeunesse. À regarder de plus près le postulat de Giroux, on ne peut qu'être d'accord avec lui pour nous inquiéter des effets de cet amenuisement des espaces de liberté, qui sont ceux de la réflexion critique par delà la donne économique. Comme le souligne Giroux, la gestion néolibérale des universités prend de l'essor au même moment où le droit à la réflexion critique et l'accessibilité à la gratuité scolaire (tous les niveaux) sont

---

<sup>219</sup> « I argue that the central threat to childhood innocence lies not in the figure of the pedophile or the sexual predator but in the diminishing public spheres available for children to experience themselves as critical agents. », Henry A. Giroux, « Nymphet Fantasies : Child Beauty Pageants and the Politics of Innocence », *Social Text*, no. 57, hiver 1998, p. 34.

<sup>220</sup> Henry A. Giroux, *Fugitive Cultures : Race, Violence, and Youth*, New York et Londres, Routledge, 1996, p. 88.



menacées de disparition<sup>221</sup> ou – pour penser avec Foucault – au moment où elles sont considérées inutiles pour la viabilité du marché. Dans cet essai, Giroux fait appel à un langage qui serait capable de comprendre et de critiquer les contenus du savoir. Selon cette réflexion, la profitabilité du savoir au sein du marché a monopolisé le *telos* de l'enseignement. Cette tactique a pour effet ultime de retirer le jeune, fille ou garçon, d'une temporalité liminaire, celle qui le munit d'un espace où il peut ne pas se préoccuper de la rationalité économique.

### 2.1.3 Une écriture sur les lieux

Bourgain évoque l'idée selon laquelle la signature adolescente serait « une pratique de l'écart », plus qu'une pratique de participation à des lieux politiques et publics comme le précise Giroux. L'approche clinique de Bourgain sert à démontrer de quelles façons « [c]es jeunes sujets se livrent à une pratique obstinée de la biffure dans des lieux désertés qui reflètent quelque chose de leur psychisme, et ce faisant ils ne *signent* peut-être pas autre chose qu'un défaut d'inscription<sup>222</sup>. » En revanche, je pense à titre d'exemple ici aux travaux du journaliste et photographe californien Craig Stecyk dont l'essai consacré aux jeunes *skaters* du quartier Dogtown de Los Angeles dans les années 1970 et 1980 compare les adolescents qui font de la planche à roulettes à des *guerilleros* urbains. Ainsi, écrit-il : « Skaters by their very nature are

---

<sup>221</sup> Henry A. Giroux, *Teachers as Intellectuals : Toward a Critical Pedagogy of Learning*, Westport, Bergin & Garvey, 1988.

<sup>222</sup> Anne Bourgain, *loc. cit.*, p. 1027.

urban guerillas : they make everyday use of the useless artifacts of the technological burden, and employ the handiwork of the government/corporate structure in a thousand ways that the original architect never dreamt of<sup>223</sup>. »

J'ajouterai que le mouvement d'écart perpétré par les adolescents peut ainsi être un acte politique. Pour ces jeunes qui préfèrent faire du *skate* dans des espaces qui ne sont pas institués (autre que les *skate-parks*), il faut comprendre que le *skate* devient plus qu'un usage des plaisirs ou un défaut d'inscription. Le *skate* est aussi une transformation, une manière de s'approprier un espace institutionnel pour qu'il devienne un espace de jeu improvisé. L'adolescent qui fait du *skate* marque cet espace par l'entremise de son corps. Les rues, les rails d'escalier, les courbes de trottoirs, les dénivellations structurelles, tout devient un matériau potentiel pour se mouvoir, pour contorsionner ses membres, prendre un élan pour descendre éventuellement sur la terre ferme : le bois, le ciment, la brique, le marbre, le béton deviennent dès lors « des supports bitumés et bétonnés<sup>224</sup> » qui font vivre la rue. Le corps du *skater* trace une cartographie insolite, il participe à une production sonore et vibratoire et forge une conscience sociale et individuelle. Le *skater* ne signale pas ici un défaut d'inscription, il rappelle comment le jeu a le pouvoir de dénaturiser les espaces téléologiques. En les extirpant de leur doxa ordinaire, les adolescents proposent de les habiter en tant que lieux où l'humain peut se défaire de cette rationalité du *telos* afin de faire l'expérience de sa propre incomplétude. À

---

<sup>223</sup> Craig Stecyk et Glen E. Friedman, *Dogtown : The Legend of the Z-Boys*, Los Angeles, Burning Flags Press, 2000.

<sup>224</sup> Claire Calogirou, « Des jeunes et la rue : les rapports physiques et sonores des skateurs aux espaces urbains », *Espaces et sociétés*, vol. 90, no. 2, 1997, p. 73.

l'évidence, cette réflexion engage aussi l'adolescent au sein des espaces institutionnels ou corporatifs, des lieux qui ne leur sont pas *a priori* accueillants ou hospitaliers.

Au sein de ces macrostructures imposantes et prédéfinies, l'adolescent s'inscrit d'une telle façon qu'il semble effacer temporairement sa fonction sociale et symbolique de devenir un adulte. L'adolescent rend possible la transformation du paysage urbain utilitariste et fonctionnel en un lieu hospitalier (mais paradoxalement rude pour le corps) qui dépasse les intentions du marché ainsi que celles de la marchandisation culturelle. Il superpose à même la structure apparente quelque chose, une part de lui, si bien que l'espace public, l'institution, la corporation, deviennent autre chose qu'une architecture urbaine, une « commodité » culturelle, un patrimoine institutionnel. Ces espaces deviennent une cartographie de notre potentiel humain. Ainsi, les jeunes ont un réel pouvoir transformatif de l'espace et du temps ayant à la base une fonction strictement mercantile, capitaliste. Ils donnent une autre orientation à ces structures qui fonctionnent *a priori* comme des machines d'apprentissage du pouvoir institutionnel.

#### **2.1.4 Entre l'inconscient et l'imaginaire social**

Si le processus de subjectivation est crucial pour l'adolescent qui tente de maîtriser l'appréhension de son statut imminent d'adulte, il est cerné dans les études psychanalytiques par un ensemble d'interrogations à la lisière entre l'inconscient et l'imaginaire social. C'est ce que Bourgain tente de montrer

lorsqu'elle écrit que chaque adolescent « a peut-être à mettre en scène et soutenir une traversée, il lui faut lâcher de la maîtrise pour naître à lui-même<sup>225</sup>. » C'est en ceci que la subjectivation adolescente est « d'abord une intersubjectivation (R. Kaës), une « humanisation » (Freud) : une originalité partagée et reconnue. L'adolescent possède un statut innovant en son histoire de vie et en sa participation culturelle (dans et hors famille)<sup>226</sup>. » En effet, les adolescents, « à qui il est demandé d'affronter le réel en assumant leur passé, n'ont décidément pas la tâche facile<sup>227</sup> » parce qu'ils affrontent « un fantasme d'auto-fondation rebelle<sup>228</sup> », ce qui les pousse souvent à ne pas vouloir être compris<sup>229</sup>, voire à ne pas pouvoir se comprendre. À cette idée d'intersubjectivation que propose Gutton, j'ajouterai qu'il y a aussi le risque d'une perte de soi, le sentiment peut-être que son être se dissipe. À en croire ces cliniciens de l'adolescence, le passage ne peut pas s'effectuer que si deux moments se confrontent : la crainte de la disparition et le fantasme de la naissance à soi.

Cette étape de passage si fondatrice pour l'adolescence se déroule selon ces penseurs entre la vie familiale et la vie politique. On peut entendre cette nécessité de se maintenir à l'écart des rapports humains comme une « parade à l'angoisse de ne pas avoir été créé par des mots et des représentations aptes à

---

<sup>225</sup> Anne Bourgain, *loc. cit.*, p. 1032.

<sup>226</sup> Philippe Gutton, « Jeunesse et adolescence : une paradoxalité exemplaire », *Adolescence*, vol. 2, no. 27, 2009, p. 264.

<sup>227</sup> Anne Bourgain, *ibid.*, p. 1030.

<sup>228</sup> *Ibid.*

<sup>229</sup> C'est la thèse de D. W. Winnicott dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, traduit de l'anglais par Jeannine Kalmanovitch et Michel Léopold Gribinksi, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2000.

pouvoir circuler et féconder les rapports humains<sup>230</sup> ». Ces théories de la violence adolescente sont mises en relief par Edmond Ortigues, selon qui, « [l']adolescence est une période de transition entre la vie de l'enfant au sein de sa famille et les engagements de l'adulte dans la vie de la Cité<sup>231</sup>. » Ce que l'adolescence convoque, c'est bien le passage du clan (la famille) à la Cité. Olivier Douville a montré comment la clinique psychanalytique pouvait éclairer le surgissement d'un tel cheminement, dans la mesure où ce dernier s'articule autour d'une expérience qui se fait souvent dans le refus des « institutions fournies par la Cité » :

L'adolescence, figure exemplaire du passage, est le nom d'une expérience confrontant le sujet à ces niveaux de croissance et de différenciation. Il passe du clan à la Cité (soit le lieu qui fournit et prescrit des règles d'affiliation et d'échanges). Quand bien même certains adolescents, apathiques ou errants, nous donnent l'impression de traverser les espaces urbains au titre de promeneurs, il n'en demeure pas moins vrai que la psyché ne saurait "durer" ni produire de la signification sans les structures ou les institutions fournies par la Cité<sup>232</sup>.

Selon Douville, l'errance n'est pas synonymique de la promenade. Traverser les « espaces urbains » pendant la période de transition ne se fait dans un espace-temps qui est radicalement à l'extérieur des structures sociales ou des institutions. Il y a toujours une tension entre l'extérieur et l'intérieur et c'est en cela que le concept de liminaire est si révélateur de la teneur symbolique et

---

<sup>230</sup> Olivier Douville, *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités*, Nantes, Pleins Feux, 2007, p. 19.

<sup>231</sup> Edmond Ortigues, « La personne et l'émergence de la loi », In *Le Rapport à la loi dans l'adolescence*, Lille (France), Association départementale du nord pour la sauvegarde de l'enfance, de l'adolescence et des jeunes adultes, Actes du congrès international, mai 1988, p. 32.

<sup>232</sup> Olivier Douville, *ibid.*, p. 12.

politique de l'adolescence. Qui plus est, l'enjeu pour l'adolescent selon ces études, est bien celui d'un travail de symbolisation qui ouvre un rapport peut-être subversif au langage, à l'autre, voire au monde. Il semble, en effet, que même si l'adolescent se retrouve dans un état à la limite, s'il occupe un espace à la frontière des espaces « politiques » normatifs de façon transitoire, il aurait besoin des « structures ou les institutions fournies par la Cité » pour se construire un sens, pour avoir une place valable. L'adolescent est redevable d'un système qui produit et prescrit des règles et des normes qui le contrôlent. Celles-ci conditionnent la viabilité, voire la liberté de ses mouvements, si bien que l'errance ne peut jamais entièrement être une flânerie, une déambulation. Parce que le *telos* pour l'adolescent, c'est la Cité ; l'errance est irrémédiablement inscrite et subsumée dans le pouvoir des structures institutionnelles : ses lois, ses normes.

### **2.1.5 Métamorphoses filiales**

Reprenant la thèse de Douville, Anne Winter répète que ce rapport subversif à l'autre déclenche un changement de liens : « Le lieu de la *philia* change, comme celui de l'interdit, et la légitimité convoquée, également<sup>233</sup>. » Car on ne saurait en douter, la psychanalyse le répète : le passage est une invention où l'adolescent « est seul avec d'autres, dans un lien de fraternité qui

---

<sup>233</sup> Anne Winter, *Figures du lien social chez les adolescents mineurs de justice. Clinique de l'échange et construction paritaire*, thèse de doctorat, Université Rennes 2, École doctorale en sciences humaines et sociales, décembre 2009, p. 125.

vire souvent à ce que certains ont nommé la ‘frérocité’<sup>234</sup>. » L’adolescence avance ainsi l’idée d’une réappropriation du lien de filiation (*philia* en grec veut dire ce qui se rapporte à la famille et à l’amitié) exigeant de l’autre qu’il soit un « pair-frère non identique mais semblable, distinct du pair comme “coauteur” ou encore, du frère comme second “fils de”, inscrit sur l’axe générationnel, horizontal, aux côtés du sujet<sup>235</sup>. » Chez Anne Winter, « le frater- se dit et se parle en dehors du cercle familial<sup>236</sup> » et est dominé par un désir d’inscription dans la Cité, inscription qui ne se fait pas sans le risque d’une confrontation violente avec l’autre.

Sans pouvoir faire justice à la complexité des questions nouées dans ces études, je m’attarderai à penser cette « tension créatrice qui agite l’adolescent », et plus précisément cette pratique de l’écart « entre l’appartenance à une communauté, fût-elle rebelle, l’adoption de modèles et de stéréotypes, et le retranchement, le refus, voire l’impasse<sup>237</sup> » qui recouvre le rapport si difficile du jeune au monde et qui lui imprime son expression particulière. Car ce qui est répété, ce qui revient incontestablement, n’est rien d’autre qu’une vision de l’adolescence comme « un temps où s’inaugure un rapport au corps, à autrui, au sexuel et à la mort », un rapport qui implique « un passage symbolique, entre soi et l’autre<sup>238</sup> », mais aussi un passage qui ne manque pas de renvoyer, non pas à « la présence pleine, ineffaçable, de la métaphysique, mais bien à la

---

<sup>234</sup> Anne Bourgain, *loc. cit.*, p. 1034.

<sup>235</sup> Anne Winter, *op. cit.*, p. 127.

<sup>236</sup> Anne Bourgain, *ibid.*, p. 128.

<sup>237</sup> Olivier Douville, *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

présence-absence<sup>239</sup>. » Et c'est grâce à cette capacité à occuper de manière liminaire le monde que

[l]'existence fantomatique de l'adolescent errant dissout la réalité des liens entre corps, lieu et langue. Sa zone d'existence se fond dans une semi-obscurité impossible à éclairer par une quelconque des théories classiques traitant de psychopathologie ou de culture. Cette existence fantomatique confère aux sujets spectraux une capacité de déformation des modes d'habitat, du temps et de l'espace pour lesquelles les catégories sociologiques de la marge ou du nomadisme n'offrent rien d'analogue<sup>240</sup>.

Qu'est-ce qui est ici en cause sinon une adolescence perçue comme quelque chose qui dissout les modes d'habitat, du temps et de l'espace, lesquels visent à la contenir et à la circonscrire (d'autres mots pour dire aussi « surveiller et punir<sup>241</sup> ») ? C'est là l'un des traits saillants qui marquent la figure de l'adolescent en psychanalyse : celle-ci destitue toute expérience de la présence pleine, elle lui en retire l'autorité, elle veille à ce que son existence soit plutôt une expérience de la possibilité.

Ainsi, s'affirme, notamment grâce aux travaux d'Olivier Douville, l'hypothèse d'une « construction mythico-historique » produite par l'adolescent à des fins d'orientation de son existence. Mais Douville revient sans cesse au complexe d'Œdipe (rivalité verticale entre fils et père), ou au complexe de Caïn (rivalité horizontale entre frères). Étant donné que ces études s'attardent presque exclusivement aux questions liées à la transmission intergénérationnelle entre hommes, elles ne peuvent pas faire office d'*a priori*

---

<sup>239</sup> Anne Bourgain, *loc. cit.*, p. 1032.

<sup>240</sup> Olivier Douville, *ibid.*, p. 5.

<sup>241</sup> Je fais ici référence à l'ouvrage incontournable de Michel Foucault, *Surveiller et punir, op. cit.*



théorique à ma thèse. Si l'adolescent apparaît comme une figure du liminaire, je voudrais qu'il puisse être aussi, et de manière forte, interrogé à partir de la figure de la fille. C'est dire que ces études ne réfléchissent pas suffisamment à l'articulation d'une subjectivité au féminin (ou d'un lien sororal ou filial). Ainsi, je convoquerai plutôt les concepts clefs et les interrogations plus fondamentales que la psychanalyse déploie seulement à l'égard de la notion de liminaire et de passage.

De plus, même si l'adolescence telle qu'on la voit dans l'actualité est régulièrement condamnée à occuper la même place qu'occupe la vie adulte, ce qui fait en sorte qu'elle risque d'être irrémédiablement détachée de son statut intermédiaire et transitoire, ce n'est pas mon objectif ici de faire une analyse des enjeux juridiques et sociaux de l'adolescent réel. Je suis plutôt d'avis que la littérature, le cinéma et les arts en général investissent ces zones ambivalentes, ces lieux incertains, là où l'adolescent peut s'approprier une parole pour se constituer un langage qui mettra à mal les frontières entre l'avant et l'après, et qui laisse apparaître une puissance du liminaire. C'est pour cette raison que je me permettrai ici de me détacher à quelques égards des études psychanalytiques, surtout cliniques. Si elles me permettent sans doute de revisiter les fondements psychiques et sociaux de l'adolescence à partir de ce concept si important de passage, elles n'investissent pas pour autant la complexité de la figure de la fille.

Je pense ici notamment aux limites épistémologiques de la théorie du pubertaire qu'élabore Philippe Gutton pour penser à l'adolescence en psychanalyse. Le pubertaire est « un substantif qui reflète un cheminement

théorique au plus près d'une pratique quotidienne [...] de la pathologie grave à l'âge de l'adolescence<sup>242</sup>. » Ce qu'il faut retenir selon Gutton c'est que dans le pubertaire « l'enfant suit tragiquement le destin d'Œdipe » et développe « un mouvement pulsionnel (généralisation des représentations incestueuses) se heurtant au refoulement et aux bases d'une première désexualisation de l'ensemble défini comme "homosexualité infantile"<sup>243</sup>. » Gutton s'intéresse surtout au rôle de la thérapie pour l'adolescent ; celle-ci devrait assurer qu'il y a rupture avec les schémas psychiques où se joue une relation incestueuse envers un parent. Gutton réfléchit à l'ensemble des phénomènes psychiques qui s'organisent autour des dispositifs œdipiens infantiles et phalliques qui sont mis à l'épreuve de la réalité afin que le passage ne demeure pas en phase de latence. Le danger premier selon Gutton est le maintien du stade infantile, ce stade de latence où il n'y a pas tant une élaboration de potentialités qu'un mouvement circulaire qui ne cesse de répéter la régression. On voit ici que l'adolescence est rattachée à la pathologie incestueuse, au retour du refoulé, et à la phobie de la maturité. La notion de maturité est donc problématique parce qu'elle est tributaire d'une tradition occidentale qui a longtemps participé à la « pathologisation » de l'adolescence, voire de la puberté, comme on l'a remarqué d'ailleurs dans l'étude des traités médicaux sur la virginité des jeunes filles.

Alors que des spécialistes comme Philippe Gutton, Olivier Douville, Edmon Ortigues et Anne Bourgain ont abordé les enjeux du passage pour

---

<sup>242</sup> Philippe Gutton, *Le pubertaire*, Paris, PUF, 1991, p. 9.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 13.

l'adolescence au sein de leur discipline (la psychanalyse), peu d'études ont nuancé les modalités du genre et du sexe qui matérialiseraient le passage ou le non passage de la fille dans la Cité comme les Girlhood Studies. Cependant, peu de ces chercheuses ont abordé la virginité dans l'imaginaire occidental. C'est avant tout l'idée de la métamorphose psychique et physique du pubertaire qui importe surtout dans la démarche psychanalytique, c'est-à-dire le processus de cette métamorphose à l'intérieur d'une démarche clinique où il est difficile d'identifier la voix et la parole subjectives de la fille.

Si une grande partie des auteures des Girlhood Studies réfléchissent au féminisme, en mettant de l'avant les enjeux néfastes d'une pensée pro-capitaliste et pro-individualiste de la femme, peu d'auteures se sont réellement penchées sur la raison pour laquelle le concept de jeune fille (pubère, adolescente) est intrinsèquement lié au concept de virginité. Doit-on penser, comme Lillian S. Robinson, que la nécessité de définir la libération sexuelle des femmes est fortement informée par l'internationalisation de la culture sexuelle<sup>244</sup> et que cette culture sexuelle prend aujourd'hui pour pierre de touche la figure de la fille par-delà le paradigme de la virginité ? Si tel est le cas, comment peut-on comprendre l'importance des vestiges d'un ancien régime corporel et culturel qu'est celui de la virginité, sachant qu'il résiste à la disparition ? Doit-on penser à l'aune de l'effervescence de la production de séries télévisées, de starlettes de la musique populaire et de la montée de la

---

<sup>244</sup> « The answer to the question of what a nice girl like me is doing in Bangkok is that I was (always already, as literary theorists like to repeat) there, because of my own attempts to define sexual freedom and derive sexual meanings, an endeavor that is informed by the international nature of contemporary sexual culture. From this perspective, where and how else could I really be such a nice girl? », Lillian S. Robinson, « Subject/Position », In « *Bad Girls* »/« *Good Girls* », *op. cit.*, p. 187.

littérature jeunesse que la figure de la fille en est venue à remplacer celle de la femme pour mieux parler des enjeux liés à la sexualité féminine ?

## 2.2 La fille pubère et les théories féministes du corps

Dans les années 1990 surgit au cœur du mouvement féministe, au même moment qu'apparaissent les *Girlhood Studies*, une réflexion sur le corps, le sexe et les connaissances. Dans son article « Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison<sup>245</sup> », Elizabeth Grosz réfléchit à la crise de la raison au sein des sciences humaines se traduisant par une opposition entre objectivité et subjectivité. Alors qu'il n'est pas question ici de redéfinir ce débat, il est important de rappeler le fil rouge qui traverse la pensée de Grosz parce qu'elle facilite le déploiement d'une cartographie contextualisée de l'adolescence au féminin. Ainsi, écrit-elle : « les connaissances ne *reflètent* pas simplement les contextes sociaux et historiques dans lesquels elles se développent, mais contribuent activement à inscrire ou à créer la signification du social<sup>246</sup>. » Cette pensée révèle la fragilité des fondements des connaissances, plus particulièrement celle de la validation et de la probité des méthodes empruntées à l'intérieur des champs discursifs en ce qui concerne le statut de la virginité pour la fille, qu'elle soit jeune ou plus vieille. En effet, en remettant en question les normes prédominantes dans notre société occidentale

---

<sup>245</sup> Elizabeth Grosz, « Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison », *Sociologie et Sociétés*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne Mineau, dossier : « Entre le corps et le soi. Une sociologie de la "subjectivation" », numéro dirigé par Elspeth Probyn, vol. 24, no. 1, printemps 1992, p. 47-66.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 63-64.

actuelle, je ne critique pas seulement les théories dans un cadre institutionnel étroit ou dans une tour d'ivoire, je tente d'étendre et de multiplier de nouvelles significations et de nouveaux modes de représentation de la fille, pour être plus attentive au pouvoir substantiel qu'elle a sur elle-même, et sur le temps.

### 2.2.1 Sexualité volatile

Dans cette optique, de quelles façons le corps des filles sont-ils pris en compte dans les études féministes ? Comment celles-ci comblent-elles, ou restituent-elles, comment traduisent-elles la sexualité de la fille ? À l'aune des pensées de Nietzsche, Kafka, Foucault et Deleuze, qu'Elizabeth Grosz regroupe sous l'idée de l'approche « inscriptive », la généalogie de la philosophie cible une théorie du corps. Cette théorie conçoit le corps comme une surface sur laquelle est inscrite la loi, la moralité et les valeurs sociales. Or Grosz mentionne à juste titre que le corps renvoie aussi à l'expérience et au vécu, et c'est la raison pour laquelle elle fait par ailleurs appel à la psychanalyse et à la phénoménologie. Le corps est pour ainsi dire un « double seuil » : « il est placé entre le psychique ou une intériorité vécue et une extériorité plus sociopolitique qui produit une intériorité au moyen d'*inscriptions* sur sa surface extérieure<sup>247</sup>. » Je ne m'attarderai ici à faire ni l'exégèse des travaux de la philosophie du corps ni celle de la psychanalyse.

Ma pensée est par contre tributaire de celle de Grosz selon qui la crise de la raison indique de quelle manière les penseurs occidentaux privilégient le

---

<sup>247</sup> Elizabeth Grosz, « Le corps et les connaissances », *loc. cit.*, p. 54.

conceptuel au détriment du corporel. C'est ainsi que la négation du corps dans la production des connaissances ne cesse d'avoir des répercussions, tant sur l'épistémologie, comme théorie de la connaissance, que sur la construction des savoirs. À vrai dire, Grosz repère ici la critique fondamentale de l'approche féministe qui consiste à montrer que la configuration des termes dans les structures du rationalisme a toujours été dichotomique, binaire. Je ne partage par contre pas tout à fait l'hypothèse de Grosz selon qui les penseurs occidentaux de la fille ont privilégié le conceptuel, l'immatériel au détriment du corporel, du matériel. Je suis plutôt d'avis que ces penseurs, ces praticiens et ces écrivains ont élaboré des grilles moralisatrices et coercitives du potentiel de la fille justement parce qu'ils observaient le corps dans toute sa puissance matérielle : sang, organes, chair, fluides.

Grosz crée certes de nouvelles formes de connaissances spécifiques au corps féminin et je m'y attarderai puisqu'elle s'intéresse à la sexualité comme concept volatile et à la différence sexuelle. Elle contribue ainsi au déploiement d'un réseau de savoirs qui tracent une cartographie de la fille, de son corps et de son sexe. Chez Grosz, la sexualité ne peut pas être contenue ; elle ne peut pas demeurer dans une catégorie. Ainsi écrit-elle dans *Volatile Bodies* :

As a concept, sexuality is incapable of ready containment : it refuses to stay within its predesignated regions, for it seeps across boundaries that are apparently not its own. As drive, it infests all sorts of other areas in the structures of desire. It renders even the desire not to desire, or the desire for celibacy, as sexual ; it leaks into apparently nondrive-related activities through what Freud described as sublimation, making any activity a mode of its own seeking of satisfaction. As a set of activities and practices, it refuses to accept the containment of the bedroom or to restrict itself to

only those activities which prepare for orgasmic pleasure<sup>248</sup>.

L'élaboration de la théorie de la sexualité féminine que Grosz développe fait appel à l'économie phallique originaire dans la pensée de Freud. À la lumière de cette pensée freudienne, le devenir « normal » d'une femme serait de représenter le masculin afin de perpétuer l'économie du même, de l'Un, conçu comme le seul régime de la vérité. Grosz invite donc à repenser les discours philosophique et psychanalytique qui prétendent ordonner la réalité et les connaissances. Partant de cette approche, elle s'attarde à montrer que la sexualité ne peut être soumise ni à une logique prédéterminée ni à un ordre de cohérence fermé. La femme ne serait donc pas inscrite dans l'ordre du discours sous la bannière du manque, mais bien sous celle de la volatilité, ce qui l'affranchit du système binaire positif/négatif, actif/passif, avoir/manque.

En ce qui regarde cette hypothèse de la volatilité inhérente à la sexualité féminine, Grosz explique que celle-ci serait toujours inscrite dans un processus de fuite. La sexualité est volatile puisqu'elle peut voyager dans des zones qui ne lui sont pas préalablement destinées. À l'opposé de la pensée binaire, la sexualité, en tant que pulsion, peut contaminer d'autres espaces du désir. La sexualité trouve des lieux où l'investigation phallique ne règne pas. La sexualité peut aussi s'emparer de tous les lieux, de toutes les perspectives, de tous les genres, et même ceux qui ne sont pas inscrits dans la pulsion sexuelle. Grosz entrevoit donc une puissance sexuelle et asexuelle dans la sexualité, puisque le célibat devient aussi une activité, une pulsion qui cherche à accomplir une

---

<sup>248</sup> Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies: Toward A Corporeal Feminism*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. viii.

satisfaction et à s'accomplir comme satisfaction. Ainsi, Grosz explique que la sexualité ne peut pas loger uniquement dans la chambre à coucher (ou le lit nuptial, j'ajouterais) puisqu'elle séjourne aussi ailleurs, à l'extérieur du lit, dans la rue, dans les fantasmes, dans le célibat. Elle est donc autant jouissance orgasmique que satisfaction superflue. En ce sens, elle n'est pas soumise à un horizon téléologique, celui de la reproduction. Elle peut être autant éphémère que prolongée.

Toujours selon Grosz, la sexualité est excessive, redondante, de par sa langueur et sa ferveur surdimensionnée<sup>249</sup>. Je conviens toutefois de bien préciser que la sexualité, en tant qu'activité latente ou produite, est intimement liée au temps, à des modes temporels. Or, à la manière de Grosz, je pense qu'il n'y pas un corps, mais des corps qui logent en nous : ils sont toujours en train de se mouvoir, d'interagir dans le monde matériel ou immatériel. Ils produisent sans cesse de nouvelles potentialités. En s'intéressant vers la fin de son essai au passage de la fille à l'âge adulte, Grosz note justement que les corps des femmes ne se sont pas historiquement développés selon les potentialités de l'éclosion sexuelle. Puisque le devenir de la fille a toujours été surcodé selon le paradigme de la maternité, elle avance, en effet, que la puberté est un moment charnière : celui du développement des seins et de l'apparition de la ménarche en vue de la matérialisation de la grossesse.

---

<sup>249</sup> « It is excessive, redundant, and superfluous in its languid and fervent overachieving. It always seeks more than it needs, performs excessive actions, and can draw any object, any fantasy, any number of subjects and combinations of their organs, into circuits of pleasure. », Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies*, *op. cit.*, p. viii.



### 2.2.2 Corps et désirs en transformation

L'adolescence est selon Elizabeth Grosz un processus de production et de transformation. L'image que le sujet se fait de son corps prend forme pendant cette période, puisque l'adolescence cristallise le choc entre la vie intérieure et la vie extérieure : le corps subit d'importants changements biologiques à cause de la puberté. Au sein de ces multiples transformations, le sujet doit constamment négocier entre l'image de son corps tel qu'il l'est et l'image de son corps tel qu'il aurait aimé qu'il soit. Ainsi, l'adolescence devient une expérience du désir philosophique de transcender la corporéité humaine. Elle est donc souvent vécue comme quelque chose d'aliénant, une imposition biologique non désirée<sup>250</sup>. Alors que Grosz ne développe pas une pensée de l'adolescence, il est intéressant de noter que l'adolescence prend sens selon elle par rapport à la tension entre la vie et la mort. Il faut comprendre ici que le désir d'éternité que ressent peut-être l'adolescent face à la peur du changement inévitable prend naissance au sein d'un processus de prise de conscience de l'idée qu'il se fait de la fin des choses en lien avec le corps en mouvement. Cette prise de conscience exacerbe le désir d'une certaine pérennité puisqu'il traduit parfaitement cette conscience de la fin de certains processus. C'est d'ailleurs ce qui anime plus spécifiquement le concept de la puberté, sous-

---

<sup>250</sup> « The body image is in a continuous process of production and transformation. It changes orientation or inflection as the child develops into adolescence and adulthood. Adolescence is also of significance in understanding the development of the body image, for this is a period in which the biological body undergoes major upheavals and changes as an effect of puberty. It is in this period that the subject feels the greatest discord between the body image and the lived body, between its physical idealized self-image and its bodily changes. Experientially, the philosophical desire to transcend corporeality and its urges may be dated from this period. The adolescent body is commonly experienced as awkward, alienating, an undesired biological imposition. », Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies*, op. cit., p. 75.

jacent à celui de l'adolescence. Il y a certainement quelque chose ici qui ressemble à la possibilité de se perpétuer au-delà de la finitude matérielle.

Cette notion de dépassement, sous-jacente à la sexualité adolescente, prend forme selon Grosz à partir des paradigmes du développement œdipien et préœdipien. Grosz clarifie le fait que c'est seulement à l'adolescence (et non durant l'enfance) que la sexualité acquiert une signification et une reconnaissance sociale parce que le sujet, qu'il le veuille ou non, a désormais une posture sexuelle (c'est-à-dire génitale)<sup>251</sup>. Je considère néanmoins que cette insertion inaugurale de la sexualité adolescente dans la Cité est toujours jouée dans un cadre qui ne peut pas être strictement immanent. En se bornant à inscrire l'adolescence dans la Cité, on nie la marque indélébile qu'elle projette, la possibilité immatérielle de son déploiement, sa potentialité. La forme temporelle qui se profile sous cette analyse présente un temps vivant qui jouit de résurrections, de la possibilité de faire revivre le temps autrement. Ce temps vivant est capable de réduire le pouvoir d'un matérialisme radical qui ne laisse jamais de traces du passé et qui ne donne jamais l'espoir d'un avenir.

Par ailleurs, la possibilité à mon avis qu'a le sujet adolescent de se définir en tant que fille provient d'un processus de conscience de soi et de son corps dans le temps. Je ne dis pas que cette possibilité de prise de conscience n'a pas lieu quand le processus de conscientisation provient d'une instance extérieure (éducation, famille, par exemple). Je pense ici de nouveau aux œuvres photographiques de Salla Tykkä qui montrent pertinemment comment les normes sont matérialisées dans les institutions (hôpital psychiatrique) si bien

---

<sup>251</sup> Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies*, op. cit., p. 75.

que la perception que l'artiste a d'elle-même en tant que fille provient aussi et en grande partie de ce processus de socialisation. Mais sans doute faut-il tenir compte du fait que la conscience qu'on peut avoir de soi en tant que sujet fille, pour que cette conscience devienne une puissance véritable, doit appartenir en premier lieu à la fille : cette dernière doit être libre ; elle doit avoir le temps de pouvoir définir pour elle-même et par elle-même qui elle est et comment elle peut exister dans le monde. Il convient toutefois de bien préciser que ce potentiel est constamment en train de travailler avec les normes qui régissent l'entourage de la fille et qui envahissent son monde intérieur. Je parle ici de la possibilité qu'ont les images, les normes, les discours, bref, le pouvoir de la discipline, de contaminer cette possibilité de prise de conscience.

Le processus de normalisation se fait et se refait certes, car nous sommes toujours nommés et marqués : nous internalisons et nous reproduisons ces images que la société nous projette, cet idéal de régulation auquel nous devons nous comparer pour nous connaître et agir. Nous devenons ainsi des sujets qui garantissent la viabilité de la discipline. Mais je veux croire à cette idée qu'il y a sans doute toujours un potentiel latent pour devenir autre chose comme il y a sans doute un potentiel de revenir sans cesse à ce que nous pensons que nous sommes. Il ne faut donc pas sous-estimer le pouvoir des procédés qui réveillent en nous cette prise de conscience.

### 2.2.3 Sujet liminaire

Mais en ce qui a trait à la catégorie normative du « sexe », Judith Butler pose que le « sexe » d'une personne ne fonctionne pas seulement en tant que norme ; il est inséré, et ainsi il est joué et marqué, dans une pratique de régulation dont l'objectif est de produire des corps gouvernables, car systématiquement gouvernés<sup>252</sup>. Le pouvoir n'est pas construit comme un acte qui agit sur une personne. Le pouvoir selon Butler est un processus qui est sans cesse réitéré par des « sujets » et des « actes »<sup>253</sup> qui déploient aussi la discipline sur eux-mêmes. Ce qui constitue la fixité d'un corps, note Butler, ce qui cadre ses contours, ces mouvements, se fait dans la matérialité, mais cette matérialité doit être pensée comme l'effet du pouvoir. Si la matérialité et la matérialisation d'un corps sont les effets d'un pouvoir ; la matérialité n'est seulement pas le site d'une surface, mais le processus de matérialisation qui se stabilise avec le temps pour produire un effet de frontière, de fixité, et de surface qu'on appelle matière<sup>254</sup>. Si bien que le « sexe » en vient à être la marque qui matérialise le corps dans un processus de normalisation. Il ne peut être pensé autrement qu'en tant que représentant de cette matérialisation de normes de régulation. Le « sexe » n'est pas un avoir ou un être. Le « sexe » appartient à un système de normes qui prescrivent et conditionnent la possibilité

---

<sup>252</sup> Je paraphrase. « The category of “sex” is, from the start, normative ; it is what Foucault has called a “regulatory idea.” In this sense, then, “sex” not only functions as a norm, but is part of a regulatory practice that produces the bodies it governs, that is, whose regulatory force is made clear as a kind of productive power, the power to produce—demarcate, circulate, differentiate—the bodies it controls. », Judith Butler, *op. cit.*, p. 1.

<sup>253</sup> « [...] a process of reiteration by which both “subjects” and “acts” come to appear at all. There is not power that acts, but only a reiterated acting that is power in its persistence and instability. », *ibid.*, p. 9.

<sup>254</sup> « [...] a process of materialization that stabilizes over time to produce the effect of boundary, fixity, and surface we call matter. », *ibid.*

et la viabilité des corps dans le domaine culturel de l'intelligibilité<sup>255</sup>. Ainsi, afin de justifier ou de maintenir le pouvoir de ce système patriarcal, le corps de la fille se dessine dans notre imaginaire occidental en tant qu'espace de prédilection d'un organisme d'oppositions. Devenir une femme hétéronormative pour la fille, c'est faire disparaître toute potentialité d'un devenir non femme pour la fille, d'un devenir fille à l'extérieur du protocole hétéronormatif qu'est celui de la virginité. La fille peut difficilement se penser sans l'horizon de la femme, et, similairement, la vierge peut difficilement se penser sans le rapport matrimonial, qui en lui-même est historiquement rattaché à la rupture de l'hymen en tant que signature de sa réalisation. Mais si l'on considère que la fille ne peut exister sans l'espoir du devenir femme, alors on considère aussi que la vierge ne peut exister à son tour hors d'une certaine détermination qui est celle de son « sexe », l'hymen étant la cristallisation morphologique et allégorique de son existence, de son essence.

Ces corps, suggère Foucault dans *Surveiller et punir*, sont inscrits dans une modalité particulière. Cette modalité « implique une coercition ininterrompue, constante, qui veille sur les processus de l'activité plutôt que sur son résultat et elle s'exerce selon une codification qui quadrille au plus près le temps, l'espace, les mouvements<sup>256</sup>. » L'école des Gobelins n'est qu'un exemple parmi tant d'autres que sollicite Foucault : il en va d'un

---

<sup>255</sup> Je paraphrase. « In this sense, what constitutes the fixity of the body, its contours, its movements, will be fully material, but materiality will be rethought as the effect of power, as power's most productive effect. [...] Rather, once "sex" itself is understood in its normativity, the materiality of the body will not be thinkable apart from the materialization of that regulatory norm. "Sex" is, thus, not simply what one has, or a static description of what one is: it will be one of the norms by which the "one" becomes viable at all, that which qualifies a body within the domain of cultural intelligibility. », Judith Butler, *op. cit.*, p. 2.

<sup>256</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 139.

développement plus technique de la gestion des corps pour assurer la capitalisation du temps des écoliers. Chaque activité pédagogique doit être inscrite dans une succession d'activités faisant partie d'un horaire compartimenté en plus petites activités, lesquelles prennent place dans un espace quadrillé et surveillé. La même chose peut se dire de l'institution du mariage et de la capitalisation du temps à travers la gestion du corps de la fille vierge comme ultime frontière, le gage par excellence qui sert à maintenir l'uniformité des activités humaines. La capitalisation de la virginité engendre sa standardisation, c'est-à-dire, l'homogénéité et l'uniformité de l'activité humaine de la fille. Le corps de la fille vierge s'inscrit ainsi dans un ordre culturel de l'intelligibilité, pour emprunter l'expression de Butler.

Cet ordre fait appel à des disciplines qui « analysent l'espace, qui décomposent et recomposent les activités » et c'est en ceci que celles-ci doivent aussi être comprises « comme des appareils pour additionner et capitaliser le temps<sup>257</sup>. » Si ces appareils s'inscrivent dans une modalité qui quadrille les corps dans le temps, l'espace et les mouvements, c'est aussi qu'ils se poursuivent plus efficacement par des méthodes « qui permettent le contrôle minutieux des opérations du corps, qui assurent l'assujettissement constant de ses forces et leur imposent un rapport de docilité-utilité<sup>258</sup> », souligne Foucault. L'enjeu que donne à lire Foucault ici – et qui se poursuit avec Butler – est dans la production de corps dociles. Il introduit ici la question des modalités de disciplines qui ont le pouvoir et la mission de placer le corps humain dans une

---

<sup>257</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 139.

« machinerie de pouvoir qui le fouille, le désarticule et le recompose<sup>259</sup>. » Il s'agit de dresser des corps dans un temps et un espace disciplinaire pour assurer la régularité de l'ordre social. Une « anatomie politique » qui est aussi une « mécanique de pouvoir » articule comment on peut contrôler des corps « non pas pour qu'ils fassent ce qu'on désire, mais pour qu'ils opèrent comme on veut<sup>260</sup> ». Le mariage (et le dépucelement qui contresigne sa matérialisation) peut être pensé comme la trame la plus efficace qui contraint et soutient les gestes de la fille en assurant la reproduction de corps dociles : ceux de l'épouse, de mère et la reproduction d'enfants qui génèrent la structure familiale nucléaire. La discipline s'assure ainsi de détenir le monopole du pouvoir en fabriquant des corps dociles, des corps soumis et exercés à mouvoir et se mouvoir dans un espace et un temps qui refusent la répartition incontrôlée des individus, « leur circulation diffuse, leur coagulation inutilisable et dangereuse<sup>261</sup> ».

La discipline s'insinue invariablement dans le corps : elle devient une procédure « pour connaître, pour maîtriser et pour utiliser. » Ainsi, « [l]a discipline organise un espace analytique<sup>262</sup> », elle brandit cette opposition paradigmatique (le binaire) sous forme de dispositif qui « épingle et quadrille<sup>263</sup> » en assurant une emprise sur la mobilité des corps. La règle à l'intérieur de ces dispositifs disciplinaires c'est de coder un espace qui doit répondre à la nécessité de surveiller, mais ces dispositifs détruisent surtout toute mobilité dangereuse. La discipline doit assurer que les corps soient toujours

---

<sup>259</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 139.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 144-145.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>263</sup> *Ibid.*

utiles. Les processus que privilégie Foucault pour penser le pouvoir de la discipline sur soi sont, entre autres, ceux des hôpitaux, des prisons et des écoles. Il insinue ainsi que l'espace par excellence où sont quadrillés les corps dociles est celui de l'institution.

L'institution facilite l'organisation normative du corps humain parce qu'elle assure la fixation et permet la circulation selon la mise en place de grilles de savoir/pouvoir qui contrôlent la mesure du temps et l'organisation de l'espace selon un rythme collectif et obligatoire. C'est un programme qui assure le contrôle ininterrompu du déroulement et de la circulation des corps, si bien que le dispositif de discipline organise le corps à l'intérieur d'une trame qui contraint et soutient les gestes tout au long de leur enchaînement<sup>264</sup>. Dès lors, poser la question de la discipline du corps humain reviendrait à s'engager dans ce que Foucault nomme si bien un *schéma anatomo-chronologique du comportement*<sup>265</sup>. Dans ce schéma, le corps dans toutes ses modalités et ses mouvements est aussi, il faut le noter, un corps qui se définit et qui est défini par un sexe régulé. Il se définit et il est défini dans une mesure du temps bien quadrillée et dans une mobilité spatiale dont la trame contraint et soutient les gestes tout au long de leur enchaînement.

Ainsi, rappelle Butler, le « sexe », comme le corps, est un idéal de régulation qui se matérialise à travers des pratiques qui confirment ou infirment la place que prennent le corps et le « sexe » dans un système. Pour le dire autrement avec Butler, le « sexe » est un idéal de régulation qui doit être

---

<sup>264</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., p. 153.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 153-154.



matérialisé, sans cesse, dans le temps. Cette démarche revêt une importance capitale : si le « sexe » participe à cette production de normes qui régulent la place des corps dans un système, c'est parce que le temps doit être admis comme une force de production qui se propulse dans la répétition : on pense avec Butler que la production est la plus forte quand elle devient reproduction. Or le corps devient parfaitement utile et normé lorsqu'il reproduit un avenir, lorsqu'il se matérialise en se réinscrivant sans cesse dans le temps téléologique.

Le socle qui sous-tend ma pensée est bien la *parthénos* en tant que sujet liminaire – les façons dont elle se déploie dans le monde grâce à l'expérience qu'elle en fait à travers son corps. Par contre, il ne faut pas oublier que le sujet liminaire émerge aussi dans le monde à travers un processus de sujétion où il est amené à penser qu'il est à l'extérieur de son corps en tant que matérialité. Je me réfère ici à la pensée de Judith Butler et à celle d'Elizabeth Grosz qui nient le postulat selon lequel le corps n'est pas immanent aux constructions sociales. Il est donc opportun de soutenir leurs hypothèses aujourd'hui en regard des enjeux liés aux potentiels de la fille en tant que sujet liminaire, réel ou imaginé, projeté ou internalisé, puisque l'anatomie n'est pas le seul moyen qu'a la fille pour prendre conscience de soi, de ses désirs et de son corps. Comme le dit Annika Thiem dans *Unbecoming Subjects* en parlant de la théorie du sujet de Judith Butler

The reality of these bodies, pains, pleasures, and desires as discursively constituted is, however, understood as dependent on their becoming intelligible and being experienced as such. Both the intelligibility and the experience of bodies, in a self-reflexive way as well as in relation to others, depend upon interpretational

frameworks that make these bodies and experiences available as experiences<sup>266</sup>.

Selon Annika Thiems, le sujet ne peut jamais être neutre ou entièrement passif puisqu'il se constitue et se forge au sein d'une structure discursive. Les plaisirs, désirs, douleurs que ressent et que vit un sujet dépendent en large partie de la façon dont il s'inscrit dans un régime de l'intelligibilité. Le sujet se définit par un corps – pour emprunter les mots à Marie-Hélène Bourcier – « lui aussi redéfini, débiologisé, désubstantialisé, redésigné qui ne se loge plus dans le premier terme des oppositions restituables corps/genre, matière/genre, organique/genre<sup>267</sup>. » Le titre *Bodies that Matter* de Judith Butler prend donc tout son sens. Le corps est aussi une matière, une production de matières et un organisme charnel et social qui produit des sens (sensations physiques et interprétations cognitives, morales, éthiques, etc.). « Si le sexe n'est pas la surface purement biologique d'inscription culturelle du genre », c'est que « le corps n'est pas [seulement] une enveloppe de chair, une matérialité biologique préexistante sur laquelle viendrait s'inscrire les déterminations du monde extérieur<sup>268</sup>. » Le corps se fait et se refait à partir de ses limites, ses contours organiques. « La corporalité ne saurait se limiter, écrit Bourcier, à ce que nous avons l'habitude d'isoler comme corps<sup>269</sup>. » Le sexe « permet de se décoller de bien des découpages corporels modernes : celui qui isole les parties sexuelles et

---

<sup>266</sup> Annika Thiems, *Unbecoming Subjects : Judith Butler, Moral Philosophy, and Critical Responsibility*, New York, Fordham University Press, 2008, p. 24.

<sup>267</sup> Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 169.

<sup>268</sup> *Ibid.*

<sup>269</sup> *Ibid.*

génitales pour renforcer la différence sexuelle hétérocentrique par exemple<sup>270</sup>. » Mais le sexe n'est pas seulement celui du débordement, comme le dit Bourcier. Il est aussi celui de l'effacement.

La fille en tant que sujet liminaire s'inscrit au sein d'une structure dynamique, physique et sociale, concrète et imaginée, limitée et entièrement libre. Compte tenu de cette hypothèse, il apparaît nécessaire de réfléchir à la structure de cet ensemble de règles (« *framework* »). On est donc amené à vouloir saisir les façons dont les expériences vécues par les filles sont reconnues : l'affirmation et la négation de ces expériences, les processus de répression et d'effacement qui se déploient à l'aide de cet ensemble de règles, et enfin, l'anéantissement de la possibilité pour un sujet liminaire de réaliser certaines prises de conscience. On parle ici non seulement d'un ensemble de règles qui ont pour effet premier d'exclure et d'empêcher quelqu'un de faire quelque chose, d'obvier à la possibilité même qu'une personne puisse reconnaître ce qu'on lui a enlevé, le droit qu'on lui a retiré, le potentiel qu'on lui a volé, mais aussi de ce que le sujet s'empêche lui-même de réaliser.

Or la puberté a systématiquement été prédéterminée comme le moment dans la vie d'une fille qui contresigne et marque son avenir de femme apte à reproduire. Grosz écrit : « Puberty for girls marks the development of the breasts and the beginning of menstruation as an entry into the reproductive reality that is presumed to be women's prime domain<sup>271</sup>. » Elle critique le caractère fatidique de ce destin, mais ne propose pas un autre paradigme de

---

<sup>270</sup> Marie-Hélène Bourcier, *op. cit.*, p. 169.

<sup>271</sup> Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies, op. cit.*, p. 205.

passage, un autre mode de développement sexuel qui ne serait pas limité aux paradigmes précœdipiens et œdipiens. Cette absence dans la pensée de Grosz d'un autre paradigme du passage chez la fille en tant que sujet liminaire est donc l'élément manquant de la pensée féministe sur le corps. Sous-jacente à cette critique qu'élabore brièvement Grosz émerge une question essentielle : comment la puberté en tant que moment charnière de passage peut-elle faire appel à autre chose qu'un avenir de reproduction ?

En ramenant la question autour des enjeux de la différence sexuelle, Grosz se demande pourquoi la puberté est vécue et pensée autrement chez le garçon que chez la fille. Chez les jeunes garçons, la première éjaculation, l'arrivée régulière d'émissions de fluides nocturnes, les plaisirs autoérotiques et les fantasmes imaginés traduisent un potentiel sexuel qui ne se limite pas à la reproduction. Le fantasme de la pénétration vaginale n'a pas nécessairement comme corollaire la fertilisation, la reproduction, la paternité. La puberté pour le garçon a été façonnée, écrite, imaginée et mise en discours comme un passage qui passe par l'exploration érotique personnelle, voire homosociale, de la sexualité. Pour la fille, écrit Grosz, c'est tout le contraire : « Puberty is not figured as the coming of a self-chosen sexual maturity but as the signal of immanent reproductive capacities<sup>272</sup>. » Si la puberté est une affaire de choix pour le garçon (et de communauté, j'ajouterai), elle se dévoile sans cesse dans l'imaginaire occidental comme le lieu de prédilection pour la fille du devenir immanent de la femme hétéronormative et c'est à ce concept que se consacrent plusieurs penseuses féministes.

---

<sup>272</sup> Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies*, *op. cit.*, p. 205.

Grosz s'attarde plus particulièrement à réfléchir aux fluides corporels et au sang menstruel et s'inspire de la pensée irigarienne du corps et de la sexualité. Un bref détour par Irigaray me permet de préciser comment dès le début des années 1970, « la sexualité féminine a toujours été pensée à partir de paramètres masculins<sup>273</sup>. » Les zones érogènes de la femme, écrit-elle, « ne seraient jamais qu'un sexe-clitoris qui ne soutient pas la comparaison avec l'organe phallique valeureux, ou un trou-enveloppe qui fait gaine et frottement autour du pénis dans le coït : un non-sexe, ou un sexe masculin retourné autour de lui-même pour s'auto-affecter<sup>274</sup>. » Le lot de la femme, son plaisir serait toujours circonscrit autour de ce sexe-clitoris, un manque de pénis, ou de son vagin, comme trou passif. Elle préconise un désir multiple, fluide, et un langage féminin du plaisir qui refuse l'unité, le *un* masculin de la domination. Irigaray refuse ce qu'elle nomme « le solipsisme du *un*<sup>275</sup> ». « Sans faille », aimer, serait une alliance entre tu/je qui ferait « toujours plusieurs à la fois<sup>276</sup> ». Le concept de différence sexuelle si important pour Grosz se traduit chez Irigaray dans la métaphore des « lèvres » : des sites oraux et labiaux de la masturbation et de l'amour lesbien. Elle écrit donc :

La prévalence du regard et de la discrimination de la forme, de l'individualisation de la forme, est particulièrement étrangère à l'érotisme féminin. [...] Ce sexe qui ne donne pas à voir n'a pas non plus de forme propre. Et si la femme jouit justement de cette incomplétude de forme de son sexe [...] cette jouissance

---

<sup>273</sup> Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>275</sup> *Ibid.*

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 209.

est déniée par une civilisation qui privilégie le phallomorphisme<sup>277</sup>.

La notion de « phallomorphisme » créée par Irigaray met en lumière la prédominance de la symbolique du phallus dans la langue et dans la sexualité occidentale qui repose sur la raison, l'œil, la vision et la forme visible.

La deuxième question posée par Irigaray qui m'intéresse est celle de savoir ce qui marque la fille comme fille. Lorsque Luce Irigaray étudie<sup>278</sup> la fille, elle tente de dire que celle-ci, même avant l'arrivée de la puberté, serait radicalement exclue du régime de la visibilité, toujours à l'extérieur. Révisant la logique de la sexualité freudienne, Irigaray tente de dire que la fille doit s'inscrire dans une logique binaire du visible/invisible pour exister. Mais la fille n'a rien à montrer, elle est le contraire, la négation du garçon : elle n'a pas de pénis. Pour exister, elle doit être une envie de garçon. Ainsi, la fille doit être imaginée et s'imaginer à partir du garçon, à partir de ce qu'elle n'a pas et n'est pas. L'image qu'elle a de son corps prend forme à partir de cette envie irréalisable. Dans cette logique, le corps de la fille se marque par le manque et l'envie de ce qu'elle ne peut pas voir sur son corps.

Selon Irigaray, « [I]'enjeu serait, d'emblée, le regard<sup>279</sup>. » La fille n'aurait rien à donner à voir, « [e]lle exposerait, exhiberait, la possibilité d'un rien à voir. En tout cas rien de forme-pénis, ou substituable au pénis, à regarder<sup>280</sup>. » C'est sur ce rien, sur ce vide, ce défaut de visible, que vient s'insérer la tache aveugle de ce « rêve de symétrie » dont nous parle Irigaray et

---

<sup>277</sup> Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, op. cit., p. 27.

<sup>278</sup> Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit, 1974.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>280</sup> *Ibid.*

qui construit l'imaginaire de la fille. L'œil, pour s'approprier ce rien qu'il ne peut voir, doit le surinvestir. Puisqu'il est impossible de donner une forme visible à l'identité sexuelle de la fille, celle-ci en vient à être exclue de la réalité. « Rien à voir équivaut à n'avoir rien. D'être, de vérité<sup>281</sup>. » L'accord est donc entre la maîtrise du regard d'un sexe visible et l'approbation de son existence dans le regard que la fille porte sur elle-même ou que l'autre porte sur elle. La fille est laissée à son sexe néant, comme elle est laissée à son existence néant. Irigaray remarque également en note de bas de page, et ce, en revenant sur les mots de Leibniz, que ce « qui n'est pas véritablement *un* être n'est pas non plus un *être*. » Autrement dit, dans une optique de créer une théorie de la différence des sexes, Freud aura créé une théorie de l'indifférence des sexes où la fille ne serait qu'un petit garçon dépourvu de pénis, donc dépourvue d'un sexe. « Il N'Y A(URA) JAMAIS EU DE PETITE FILLE<sup>282</sup>. » Un réel préjudice se dresse dans ce destin anatomique et identitaire pour/de la fille : celle-ci ne peut être que dans l'envie d'être.

Or la possibilité qu'un rien à voir puisse valider une réalité quelconque est une menace pour la présence de l'homme en tant que symbole identifiable et représentable. La possibilité de spéculer la présence invisible de la fille, c'est-à-dire de donner à voir ce vide, est susceptible de faire écrouler et de faire dériver indéfiniment « le signifiant-maître ». Le « signifiant-maître » est puissant lorsqu'il interdit qu'un « *hétérogène* vienne remanier le principe de

---

<sup>281</sup> Luce Irigaray, *Speculum, op. cit.*, p. 54.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 55.

son autorité<sup>283</sup> ». On soupçonne que ce qui marque la fille comme fille, c'est sa possibilité de destituer l'autorité du sexe masculin en demeurant toujours fuyante. On ne peut donc pas entièrement être tout à fait d'accord avec la théorie d'Irigaray, même s'il s'agit toujours d'établir des différences : entre innocence et culpabilité, entre bonne et mauvaise fille, entre avoir un corps docile et ne pas avoir de corps docile, entre avoir un sexe normal et ne pas avoir de sexe normal. Les filles qui sont dehors de ce système sont là pour signaler et signifier qu'il y a un dedans plus acceptable, plus normatif. Mais ce dedans est souvent révélateur d'un sérieux malaise quant au pouvoir de la fille à générer un autre type de corps, un corps qui ne veut pas s'ordonner seulement selon un certain idéal de régulation. Comment peut-elle se différencier, différer de cette relation oppositionnelle ? Comment peut-être être, simplement être ?

À la manière d'Irigaray, Grosz interroge le lien qui existe entre le sang et la menstruation, et s'attarde à montrer comment ce lien s'est forgé autour de la question de la blessure. Ainsi écrit-elle :

[...] for the girl, menstruation, associated as it is with blood, with injury and the wound, with a mess that does not dry invisibly, that leaks, uncontrollable, not in sleep, in dreams, but whenever it occurs, indicates the beginning of an out-of-control status that she was led to believe ends with childhood<sup>284</sup>.

L'enjeu pour la fille selon Grosz est double, sinon triple : d'une part, la menstruation, quoique cyclique, dure et perdure jusqu'à la ménopause. À la base, le prolongement des flux sanguins lors de la menstruation est fortement tributaire du fonctionnement gynécologique de l'utérus et moins de la volonté

---

<sup>283</sup> Luce Irigaray, *Speculum, op. cit.*, p. 55.

<sup>284</sup> Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies, op. cit.*, p. 205.



subjective de la fille de le contrôler. La fille ne peut pas maîtriser l'émission du sang comme le garçon contrôle l'éjaculation (à moins de prendre la pilule contraceptive). Grosz parle de la façon dont la pilule contraceptive régule autrement le flux sanguin, le contrôle et projette l'horizon sexuel de la fille par-delà la prescription de la maternité et de l'enfantement. Mais la pilule contraceptive n'est-elle pas conçue comme une façon de retarder l'enfantement, pour choisir le moment opportun de devenir mère ? Ainsi, il n'y pas tant de volatilité ou de subversion radicale de la temporalité ; il y a plutôt retardement et reprise plus tard de la même trajectoire du devenir femme hétéronormatif. Ce qui intéresse Grosz est le fait que la puberté dans la pensée hétéronormative et patriarcale scelle le corps et la sexualité de la fille dans un continuum linéaire et téléologique.

Il est important d'ajouter que ce continuum ne prend pas naissance à la puberté, mais bien avant, dès l'enfance, voire la naissance. Le sang menstruel est rejeté par le corps, comme les excréments, les vomissements. Si les taches produites par les fluides corporels expectorés par les orifices sont « normales » à la petite enfance, elles sont inacceptables à la puberté puisque l'enfant, la fille, doit avoir socialisé son corps comme elle doit avoir dressé sa sexualité à la propreté, à ce qui est propre à son genre. Grosz déplore donc le fait que le processus de maturation féminine évoque le spectre d'un *infans* jumelé à celui d'un statut futur qui n'est rien d'autre qu'une marque, une tache, l'impulsion qui projette la fille dans un avenir qui est tout sauf un avenir puisque le *telos* est déjà prédéterminé. Pour la fille, ce processus rappelle sans cesse un passé qu'elle pensait avoir déjà franchi, voire transcendé. La menstruation ne cesse

d'exprimer un devenir paradoxal pour la fille, et son avenir en tant que femme évoque un régime spatio-temporel de l'extérieur toujours entre l'enfance et l'âge adulte, entre la nature et la culture, entre le sujet et l'objet, entre la rationalité humaine et l'irrationalité animale<sup>285</sup>.

Par ailleurs, tout ce que Grosz met en œuvre, et ce, dès ses premiers écrits toujours fortement inspirés d'Irigaray, c'est l'idée du développement de la maturation féminine à travers de multiples cycles. Ce sont en réalité les passages du corps qu'elle élabore de la façon suivante :

The specific, particular developments surrounding women's coming to maturity are thus linked with and may be represented in terms of various cycles of bodily flow : women's genitals and breasts are the loci of (potential) flows, red and white, blood and milk, flows that are difficult to appropriate while under constant threats of personal and legal appropriation, flows that signal both a self-contained autoerotic pleasure and a site of potential social danger insofar as they are resistant to various cultural overlays (being unamenable to coercion and pressure, though in a sense absolutely open to cultural inscription), and insofar as they insist on the irreducible specificity of women's bodies, the bodies of *all* women, independent of class, race, and history.

Le fait que le corps des femmes habite des zones érogènes multiples accentue et démultiplie selon Grosz les possibilités de créer des passages potentiels. La sexualité peut donc être vécue comme une suite ininterrompue d'événements qui peuvent avoir lieu, comme ils peuvent ne pas avoir lieu. Toute la pensée du corps chez Grosz cherche le dépassement, le point vital des connexions : c'est

---

<sup>285</sup> « This necessarily marks womanhood, whatever else it may mean for particular women, as outside itself, outside its time (the time of a self-contained adulthood) and place (the place definitely within its own skin, as a self-identical being), and thus a paradoxical entity, on the very border between infancy and adulthood, nature and culture, subject and object, rational being and irrational animal. », Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies*, *op. cit.*, p. 205.

un devenir multiple nous plongeant dans la dislocation du continuum hétéronormatif de la maternité sans pour autant le nier de façon outrecuidante. Le corps des femmes pris dans la différence sexuelle ne cesse ne se déplacer selon Grosz ; il renvoie à la fluidité et au débordement, et trace des possibilités de plaisirs autoérotiques qui signalent l'autosuffisance sexuelle. Le processus de maturation féminine est donc perçu comme quelque chose d'infini, un espace où la fille peut séjourner dans le potentiel : là où justement le délai se dissimule comme s'il n'avait pas lieu. Ce temps peut justement être désiré : il peut selon Grosz se constituer dans une forme d'attente et de désirs. Parce que le devenir femme selon Grosz ne fait jamais advenir une présence pleine, une femme parousie. Et c'est en cela que ce moment charnière qui est celui de l'éclosion, de la puberté et du sexe en solitaire peut aussi être perçu comme un danger pour l'ordre<sup>286</sup>.

Dans le domaine des Girlhood Studies, Ruth O. Saxton – on le rappelle – met aussi en garde contre toute forme d'élan optimiste à propos du destin de la figure de la fille dans la littérature puisque ses modalités d'apparition se façonnent autour de l'importance de la perte de la virginité, du mariage et de la maternité. Brenda Bourdeau nuance la pensée de Saxton et rappelle que les

---

<sup>286</sup> Je pense ici à l'apparition de toute une tradition, dès le 18<sup>e</sup> siècle, de dispositifs contre l'onanisme, et plus particulièrement à une réelle phobie de la masturbation féminine. Je ne vais pas m'attarder ici sur les discours de panique contre la masturbation (avec ses variations : discours sur l'hygiène du corps ; régime de surveillance des jeunes ; discours de peur et d'anxiété de l'abus de soi ; techniques médicales gynécologiques/de l'urètre pour corriger les élans masturbatoires) qui régnaient tout au long des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Il est néanmoins important de mentionner que l'apparition des deux ouvrages suivants a largement contribué à la prolifération d'un régime de surveillance pédagogique et médical auprès des jeunes (filles et garçons), *Onania ; or, The Heinous Sin of Self-Pollution*, publié à compte d'auteur, Londres, 1710 et Simon S. A. D. Tissot, *L'Onanisme : dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, Lausanne, M. Chapuis, 1769.

réécrits contemporains subvertissent néanmoins l'image stéréotypée de la fille comme victime passive, irrémédiablement assujettie au pouvoir des instances institutionnelles qui régissent ses mouvements, son expression, son éclosion sexuelle<sup>287</sup>. C'est vers un paradigme où le corps de la fille se retrouve au carrefour du pouvoir disciplinaire des institutions (parents, famille, école, loi), des normes hétéronormatives qui circulent sans cesse et qu'elle impose aussi à son propre corps, et de ses désirs subjectifs que se tournent les récits qui seront étudiés ici en interrogeant le statut de victime passive, muette, impuissante, à la sexualité limite. Comment dès lors penser la sexualité de la fille, sa valorisation ou sa dévalorisation dans les récits de filles ? Comment ces récits traduisent-ils le désir amoureux/sexuel de la fille ? Que dit la fille de sa propre sexualité ou de son désir d'amour pour soi ou pour l'autre ?

---

<sup>287</sup> « These novels do not simply reflect the lived realities of the adolescent girl; instead these novels deliberately emphasize bodily experiences in an effort to subvert the cultural narrative that says girls are passive victims, reframing the terms by which the body has been traditionally represented. », Brenda Bourdeau, « The Battleground of the Adolescent Girl's Body », In Ruth O. Saxton (dir.), *The Girl : Constructions of the Girl in Contemporary Fiction*, New York, St. Martin's Press, 1998, p. 43.

### Partie III

Temporalités de la *parthénos* en tant que sujet liminaire

### 3.1 Depuis la nuit des temps

Cinq textes sont étudiés ici : *Vu du ciel* de Christine Angot<sup>288</sup>, *The Lovely Bones* d’Alice Sebold<sup>289</sup>, *The Virgin Suicides* de Jeffrey Eugenides<sup>290</sup>, *Drames de princesses* d’Elfriede Jelinek<sup>291</sup> et *Apocalypse bébé* de Virginie Despentes<sup>292</sup>. Déterminé en fonction de la problématique analysée et aussi en fonction de l’importance du contexte contemporain des Girlhood Studies et des théories féministes sur la connaissance du corps et du sexe des filles, ce corpus de cinq récits, quelques-uns appartenant au genre romanesque, d’autres à l’autofiction et au théâtre, établit une évolution de la pensée de la *parthénos* à partir de la topique de la désincarnation par la mort. Ce corpus ne se prétend donc pas, en ce sens, être représentatif de toutes les productions culturelles disseminées au tournant des années 1990. Ces œuvres ont été sélectionnées pour des raisons liées à la volonté de faire valoir la possibilité, et l’échec, de cette autre temporalité de la *parthénos* à partir d’un exemple de médium, celui de la littérature. Mais cette question pourrait aussi se poser dans d’autres formes de productions culturelles, comme en arts visuels ou au cinéma, et à d’autres époques.

---

<sup>288</sup> Christine Angot, *Vu du ciel*, Paris, Gallimard, collection : « Folio », 1990.

<sup>289</sup> Alice Sebold, *The Lovely Bones*, New York, Little, Brown & Company, 2004 [2002].

<sup>290</sup> Jeffrey Eugenides, *Virgin Suicides*, Londres, Bloomsbury, 2002 [1993].

<sup>291</sup> Elfriede Jelinek, *Drames de princesses. La Jeune fille et la mort (Der Tod und das Mädchen I-V. Prinzessinnendramen)*, traduit de l’allemand (Autriche) par Magali Jourdan et Mathilde Sobottke, Paris, L’Arche, 2006.

<sup>292</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, Paris, Grasset, 2010.

En étudiant la place incontestable qu'occupe la figure de la fille morte dans la littérature contemporaine, Elizabeth Tallent<sup>293</sup> doute de la puissance réelle que peut exercer un corps qui parle à partir d'un espace et d'un temps posthumes, là où justement le corps n'a plus de chair, mais devient souffle, air, évanescence, une voix sans corps. Ce scepticisme qu'éprouve Tallent à l'égard de l'apparition de figures de jeunes filles posthumes dans la littérature pose la question de la puissance de la désincarnation ainsi que la possibilité que s'accorde la fille de faire valoir ses désirs sachant que ces derniers ne peuvent *a priori* jamais être matérialisés dans le monde immanent. Tallent part du principe que la mort est une finalité irrémédiable. La mort ne peut jamais accommoder les morts en leur redonnant le pouvoir de vivre une deuxième fois.

Faisant écho à cette idée de Tallent selon laquelle la mort ne peut en aucun cas être un supplément pour la vie, ni exercer un pouvoir manifeste dans le monde des vivants, Martine Delvaux rappelle néanmoins que « le fantôme – dans le cas de *Hamlet* – fait la loi<sup>294</sup>. » C'est le fantôme du père, « ce fantôme qu'est le roi », qui « intime au fils l'ordre d'agir et observe ses gestes depuis l'au-delà<sup>295</sup>. » C'est le pouvoir du patriarcat, celle de la filiation masculine qui émerge comme moteur de cette histoire. Le fantôme du père ne peut certes jamais devenir de nouveau un corps charnel ; il est assujéti à son état éternel qu'est celui de la mort. Or il peut, et il le fait, hanter, revenir, « une fois, deux

---

<sup>293</sup> Elizabeth Tallent, « The Trouble with Postmortality », *The Threepenny Review*, no. 101, printemps 2005, p. 7-9.

<sup>294</sup> Martine Delvaux, *Histoires de fantômes : spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 16.

<sup>295</sup> *Ibid.*

fois, trois fois comme dans un retour infini, une sur-vie perpétuelle<sup>296</sup>. » C'est lui, le père, qui intimera au fils, qui lui parlera. Et le fantôme du père sera entendu par Hamlet. Le message : le venger, devenir le justicier de la filiation ; cette réclamation venue d'outre-tombe se réalisera.

Par cette réclamation venant de l'au-delà, Hamlet, jeune adolescent en attente d'un statut de mari, en attente de devenir l'époux d'Ophélie dont on connaît le destin autodestructeur, devient assujéti. Il ne devient pas adulte en reconnaissant le poids de la réclamation du père. Lorsque le fantôme du père dans *Hamlet* de Shakespeare interpelle son fils, quelque chose achoppe, quelque chose se dérègle, le monde des vivants tremble. Et Hamlet de s'exclamer : « Tu fais si affreusement trembler notre disposition / Par des pensées que ne peut sonder l'âme ?<sup>297</sup> » Hamlet voit quelque chose devant le miroir, il est happé par cette figure paternelle dont la parole posthume le rappelle à un ordre mortifère. Un autre destin l'appelle, autre que celui de son avenir d'adolescent, et l'amène plus proche de la mort, des morts, que de la vie, celle d'une adolescence royale.

Portant à nouveau l'armure, le père a le pouvoir de revenir des ténèbres révéler à son fils le secret de son décès et a la puissance de le convaincre. Il l'enjoint à le venger. Et c'est ce pacte entre le père fantôme tout puissant et le fils, transformé en récepteur et messenger meurtrier du père, qui transforme cette union filiale. Sa visière levée, le visage exposé, Hamlet voit le cercueil qui

---

<sup>296</sup> Martine Delvaux, *Histoires de fantômes*, op. cit., p. 16.

<sup>297</sup> « Making night hideous, and we fools of nature / So horridly to shake our disposition / With thoughts beyond the reaches of our souls ? », Shakespeare, *Hamlet*, traduit de l'anglais par François Maguin, Paris, Flammarion, 1995, I, 4, v. 53-55, p. 108-109.



semble avoir « ouvert ses pesantes mâchoires de marbre » pour libérer ce « corps mort<sup>298</sup> ». Seul le fils, « jeune et noble », peut libérer le père de cet espace-temps de l'attente posthume où il est « condamné pour un temps à hanter la nuit / Et, le jour reclus, à jeûner dans les flammes / Pour que les noires fautes de mes jours ici-bas / Soient purgées par le feu<sup>299</sup>. » Ce pouvoir du patriarche à affecter le cours de la vie des mortels a historiquement et mythologiquement appartenu aux divinités masculines.

En ce qui concerne les vierges qui n'ont pas accompli leur devoir de femme (mère et épouse), l'anthropologue Sarah Iles Johnston<sup>300</sup> écrit par contre que moult figures dont celle de Gello se profilent dans la mythologie de l'Antiquité et ont été décrites comme des *aorai*, des créatures évanescences qui chassaient les femmes et les nourrissons pour se venger de leur mort prématurée, d'être mortes avant d'avoir accédé au statut de *gynè*. Or comme les figures des sœurs Lisbon dans *The Virgin Suicides*, de Séverine dans *Vu du ciel* et de Blanche Neige dans *Drames de princesses* que nous analyserons sous peu, les *aorai* ne possèdent pas de pouvoirs divins, pas plus qu'elles n'ont accès au monde immanent ; elles ne peuvent en aucun cas reprendre une forme charnelle humaine. Les *aorai* sont exilées dans un espace liminaire, entre le monde céleste et le monde des morts ; elles n'ont d'autre « liberté » que celle d'errer dans le monde des vivants où elles terrorisent et effrayent les nouvelles

---

<sup>298</sup> « Hath opened his ponderous and marble jaws / To cast thee up again. », Shakespeare, *op. cit.*, v. 50-51, p. 106-107.

<sup>299</sup> « Doomed for a certain term to walk the night. / And for the day confined to fast in fires, / Till the foul crimes done in my days of nature / Are burnt and purged away. », Shakespeare, *op. cit.*, I, 5, v. 10-12, p. 114-115.

<sup>300</sup> Sarah Iles Johnston, *Restless Dead. Encounters between the Living and the Dead in Ancient Greece*, Berkeley, University of California Press, 2012, p. 175.

mères et leur nourrisson. Le statut marginal d'une *aore* faisant d'elle une vierge morte prématurément appartient à une longue histoire culturelle de la *parthénos* où la rupture de son destin engendre d'autres formes d'incarnations immatérielles, dangereuses pour la Cité, mais qui renforcent paradoxalement l'importance du devenir mère. Les vierges inachevées deviennent des mortes « *restless* » – agitées, inquiétantes, sans répit et sans repos. Si elles possèdent des pouvoirs de se mouvoir et de terroriser, elles ne sont pourtant pas exemptées, surtout si on pense au cadre des représentations actuelles, des disciplines de soi qui contraignent leur mouvement et leur liberté temporelle. Elles sont des *parthénoi* qui sont prisonnières du temps éternel.

### 3.1.1 Hiérarchisation des victimes du viol

La topique de la désincarnation par la mort se lit dans plusieurs récits contemporains dont celui de Christine Angot. *Vu du ciel* met en scène la voix de Séverine, une petite fille de 6 ans. « [S]uite à des sévices sexuels<sup>301</sup> », elle se retrouve dans une sphère céleste, et là elle assume son rôle séraphique d'ange gardien. *Vu du ciel* est un récit où Séverine a la tâche de suivre la vie de Christine, une jeune femme de 29 ans. Mais le destin de Séverine est de demeurer une absence, car « l'ange existe à peine. C'est un souffle tout au plus<sup>302</sup>. »

En tant qu'ange, Séverine est éternellement figée dans cet espace et ce temps liminaires, entre Ciel et Terre. On apprend dès l'*incipit* du livre qu'elle

---

<sup>301</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 10.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 14.

existe dans ce lieu en tant que messenger de Dieu et elle doit s'occuper de Christine, tenir « son livre de vie jusqu'à sa mort<sup>303</sup>. » Dès le début de ce récit où s'intercalent deux voix, deux corps : ceux d'une ange évanescence et ceux d'une femme de 29 ans, le texte d'Angot souligne la spécificité hiérarchique et moralisatrice de ce processus de devenir ange : seule une fillette qui n'a pas connu la vie peut accéder à ce statut. Alors que Séverine n'expliquera pas en détail ce qu'elle entend par « vie », on soupçonne qu'elle a accédé au statut d'ange justement parce qu'elle était trop jeune pour connaître et consentir aux plaisirs sexuels, trop jeune pour avoir vécu de son plein gré ce que cela veut dire que d'avoir une sexualité, trop jeune pour faire l'expérience de son éclosion sexuelle. Elle n'est pourtant pas trop jeune pour être consciente de la violence du meurtre qu'elle a subi.

Dans cet espace entre Ciel et Terre, la matière est absente et l'image de soi aussi. « Devant moi, raconte Séverine, c'est différent, je ne suis qu'absence<sup>304</sup>. » Elle ne se voit plus, ne voit rien d'autre qu'un pâle reflet d'elle-même. Elle n'accède pas à cette sphère pour pouvoir vivre de nouveau les plaisirs de l'enfance. Elle est au service des plaisirs de Dieu le patriarche. Ce qu'elle apprend à faire, c'est écrire sur Christine « pour le plaisir de Dieu. Scribe et gardienne », elle veut faire « de Christine une œuvre<sup>305</sup> ». Celle-ci ne cesse de revenir sur la tombe de Séverine, sur cet événement, cette horreur indicible qu'est le meurtre et l'abus d'une fillette. La désincarnation va de pair dès lors avec l'idée d'un miroir déformé : Séverine ne se voit plus, mais elle

---

<sup>303</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 14.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>305</sup> *Ibid.*

doit néanmoins continuer à veiller auprès d'une autre femme, qui a été « abusée par un ami<sup>306</sup>. » De l'autre côté du miroir, il y a donc Christine, une jeune femme qui n'a de cesse de revenir sur la scène du crime, sur la tombe de Séverine pour retracer dans les détails les plus minutieux, ce que l'enfant aurait pu avoir vécu et ressenti au moment de son meurtre.

Face à cette volonté qu'éprouve Christine de raccorder, d'unir l'enfant meurtri à sa propre expérience de jeune fille qui a été abusée, Séverine insiste sur une différence qu'elle conçoit comme fondamentale : « Christine, était presque consentante. Elle avait au moins douze ans. Entre violée par un dingue et abusée par un ami, il y a une différence, non ?<sup>307</sup> » À cette distinction qu'elle désire mettre en lumière entre une *vraie* victime et une *fausse* victime, Séverine ajoute qu'il faut aggraver le destin de Christine, ajouter de la douleur à son destin, comme si ce que cette dernière a vécu pendant son adolescence n'était pas assez violent, pas assez inacceptable, comme si la *vraie* victime, la victime la plus pure doit être la femme en tant qu'enfant, innocente. La victime doit être inconsciente de tout ce qui peut toucher à la sexualité et à la connaissance sexuelle. Séverine se dresse ici comme une ange maléfique qui déclare, par une sentence divine, qu'un destin manque à Christine, celui qui doit la pousser au bout d'elle-même. Elle fait ici appel à un destin qui assurera une finalité destructrice pour la fille : celle de la mort et de la disparition sans restes. La figure de l'ange qu'incarne Séverine peut se donner ainsi à lire comme une

---

<sup>306</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 19.

<sup>307</sup> *Ibid.*

allégorie du discours autour de la légitimité du statut de la victime dans les cas de viol.

### 3.1.2 Un appareil de répression

Claude-Émile Tourné, dans son ouvrage populaire sur l'état du féminisme au 21<sup>e</sup> siècle, propose de définir les paramètres du viol et en conclut que c'est un acte qui mime le comportement de reproduction hétérosexuelle. Il écrit, en effet, qu'« [...] une des caractéristiques principales de l'agression que constitue le viol est qu'il mime le comportement de reproduction que dans l'espèce humaine on nomme relation sexuelle<sup>308</sup>. » Selon Tourné, ce n'est pas la réponse incertaine de la part de la femme à la sollicitation initiale qui définit le viol. C'est le non consentement verbalisé lors du « moment du passage à l'acte ultime de pénétration génitale, qui constitue le viol<sup>309</sup>. » « C'est cette caractéristique qui induit ses conséquences sur la victime<sup>310</sup> » au point où ces conséquences parviendront, selon Tourné, à devenir délétères à tous les égards. Puisque le viol est ici considéré à l'intérieur du paradigme de la reproduction hétérosexuelle, il devient un acte de violence strictement pensé, inscrit, jugé par l'acte non consenti de la pénétration pénienne dans le vagin. Que faire, comment penser, les autres catégories de violence sexuelle ?

Je ne cesse de prendre conscience du fait que le viol appartient à notre inconscient collectif en tant qu'acte qui est inscrit dans un scénario

---

<sup>308</sup> Claude-Émile Tourné, *Féminisme, féminité, féminitude : Ça alors !*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 58.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>310</sup> *Ibid.*, p. 58.

hétéronormatif et ancestral, celui de la défloration. Tourné ne fait-il pas appel à l'imaginaire du rapt de la fille lors de la nuit nuptiale ?

[...] l'agresseur est un mâle en rut. La future victime est une femelle qui correspond à son désir. Elle passe à proximité et se trouve ainsi à portée d'action. L'agresseur va créer les conditions de son agression : recherche de la victime, tentative de capter son attention, isolement de la victime, passage à l'acte rapide, brutal et furtif. Les préliminaires participent de la mise en confiance, de la mise en condition, de l'isolement. Ils singent une parade nuptiale simplifiée. Le passage à l'acte mime l'acte sexuel. Il n'est qu'un acte de pénétration génitale dans lequel n'est pas un partenaire sexuel mais un simple objet de désir et un exutoire à la tension du désir. Son *non-consentement* n'est pas un obstacle à la réalisation de l'acte lui-même<sup>311</sup>.

Cette définition éradique les autres formes de viol : abus physique et psychologique, pénétration anale, buccale, violence physique, torture, refus de porter un condom, etc. Or c'est contre cette perspective que s'inscrit le récit d'Angot. Elle montre la violence de ce scénario du rapt de la jeune fille au sein duquel le corps et le pouvoir des femmes, jeunes ou plus mûres, sont toujours inscrits dans la passivité. Et pour cause, Séverine ne rappelle-t-elle pas que la mort va si bien à la femme ?

Je suis contente que Ch. soit une femme. Vu du ciel, mourir leur va mieux. Parce qu'elles engendrent la vie ? Pour une autre raison ? Le corps qui s'y prête mieux ? La douleur des courbes, raides tout à coup. Une femme morte... oui, une femme morte... c'est toute une poésie, une longue chevelure pour faire linceul. Le maquillage prêt pour l'ensevelissement. Oui, c'est très beau<sup>312</sup>.

---

<sup>311</sup> Claude-Emile Tourné, *op. cit.*, p. 59.

<sup>312</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 76.

Ce n'est pas n'importe quel corps féminin auquel fait référence Séverine lorsqu'elle annonce qu'elle lui prendra la vie, « goutte à goutte ».

« La mort s'infiltré lentement, goutte à goutte, le sang coule fatalement. Ce genre de fin est de source divine<sup>313</sup>. » C'est de la jeune fille comme danger de contamination de la Cité dont il est question dans l'extrait cité plus haut. Un danger qui doit être nettoyé, éradiqué. C'est d'une mort divine dont il s'agit ici, celle qui appartient au modèle archétypique et ancestral, que j'aurai tendance à nommer un programme millénaire de répression où la figure de la fille violée se dessine dans l'imaginaire occidental sous le signe du rapt et de l'enlèvement. En fait, le corps de la fille doit être enlevé, retiré du politique, elle doit disparaître, parce que le viol qui coïncide avec la défloration d'une jeune fille pubère la transforme en une vierge inachevée, une mauvaise vierge, une fille qui ne s'est pas inscrite dans le destin acceptable, de la future épouse ou mère. Et Séverine de dire : « Elle est à tuer. Cette âme-là, Ch. disparaîtra. Au ciel, on n'en veut pas<sup>314</sup>. » Le Ciel est ici un autre espace qui est construit comme le miroir patriarcal du monde immanent. Ainsi, le paradigme du passage participe à un fonctionnement analogue à celui des vierges mortelles (Antigone et Électre). Or dans le cas étudié ici, la mort engendre seulement des restes pour les filles-enfants. Devenir un ange c'est aussi re-devenir un corps acceptable, moralement acceptable, parce que démuné de toute trace d'une violence inacceptable.

---

<sup>313</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 76.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 77.

### 3.1.3 Le rapt de la jeune fille

Le paradigme de la jeune fille et de la mort est sans aucun doute sollicité ici. C'est le destin de toute une mythologie du rapt de la jeune fille violée qui fait surface. Je pense au rapt d'Europe ou à celui de Méduse dont le regard nous hante toujours aujourd'hui. Mais ce qu'il faut se rappeler c'est que la conquête de Méduse par Persée a nécessité la complicité d'Athéna, une *parthénos*, déesse de la guerre et de la Cité. C'est en cela qu'Athéna représente la contrepartie patriarcale de Méduse. Sage, raisonnée, pure et chaste, Athéna a transporté la tête de Méduse sur son *aegis*, le bouclier qu'elle tenait au nom de son père Zeus, le patriarche divin des lois de la Cité, pour déclarer Méduse ennemie conquise. Le paradigme qui est ici mis en scène est donc celui de la guerre domestiquée, où il y a toujours une perdante et des conquérants. Méduse, comme le personnage de Ch. dans *Vu du ciel*, symbolise aujourd'hui un potentiel féminin hors des normes de l'*oikos* et de la *polis* qui ne peut jamais vivre sa pleine réalisation : le potentiel subjectif et autonome de Méduse a été interrompu pour rétablir l'ordre de la Cité. Le rapt de Méduse se dessine comme l'horizon funeste de toute femme qui perdure trop longtemps dans un statut liminaire qui lui appartient : la leçon du rapt de Méduse c'est qu'il faut décider entre la domestication et la mort. C'est une discipline politique précise, celle qui met l'homme dans une position de maître, archonte du corps de la fille, qu'il considère comme sa demeure physique, sa propriété conquise. Cette idée est, par ailleurs, explicitée dans le récit d'Angot lorsque Séverine insiste sur l'objet de sa fidélité : « Je suis un ange de Dieu. [...] À présent, je fais ce



que je veux<sup>315</sup>. » Est-il vraiment question ici d'un désir qui est propre à la petite fille ? Séverine, n'est-elle pas sous le règne du patriarche divin, qui lui dicte le destin de toutes celles qui nuisent à l'image immaculée de la bonne fille, pure, chaste et domestique ?

Séverine semble en effet être celle qui gagne au détriment de Ch., cette dernière se voyant progressivement vidée de son souffle, son *pneuma* humain. Elle « perd consistance », devient malade, et « le traitement n'agit pas<sup>316</sup>. » Le corps de Ch. se vide de sa vitalité, il rapetisse, devient plus léger. La disparition à l'œuvre ici est celle d'un corps de jeune femme qui doit attendre passivement que la maladie l'envahisse.

La maladie progresse. La peau meurt par endroits. Ch. pèse de moins en moins lourd. Ses os ne sont plus sûrs. La maigreur la casse. Le mauvais sang s'achemine. [...] Elle a quelque chose dans le sang. Le pourrissement intérieur. La prochaine fois qu'elle ira au cimetière, ce sera pour elle-même<sup>317</sup>.

Le temps déployé dans le récit est celui de la tranquillité, de l'apaisement, de l'abnégation, et de l'acceptation passive face à la lente souffrance qu'elle celle de la maladie. Ch. ne comprend pas que son destin est tracé d'avance, pré-déterminé par Dieu. Elle ne sait pas qu'un ange messager a pris sur elle de suivre les ordres du divin patriarche. Mais comme on le voit dans le mythe du rapt de Méduse, il y a toujours une perdante quand il s'agit de concevoir le devenir d'une mauvaise vierge. Ainsi, le corps de Ch. se décompose et s'affaiblit à mesure que les pouvoirs de Séverine augmentent : les deux filles

---

<sup>315</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 77.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>317</sup> *Ibid.*

représentent le miroir l'une de l'autre, mais c'est un miroir où les forces ne peuvent pas être partagées.

En parlant des récits des femmes de la deuxième vague du féminisme, Évelyne Ledoux-Beaugrand écrit que « [c]'est vers un paradigme communautaire et révolutionnaire, déployé sur un axe horizontal et opposé, par cela, au paradigme généalogique, que se tournent les auteures en mettant à mort symboliquement pères et mères<sup>318</sup>. » À côté de cette logique de la désaffiliation auquel correspond les œuvres des auteures comme Cixous ou Irigaray, on voit aussi émerger dans les années 1990 une logique de l'impossible sororité face aux enjeux du viol de la jeune fille, et ce, à une époque qui, paradoxalement, voit naître un mouvement féministe qui prône le pouvoir des jeunes filles. Or souligne Driscoll :

While girl studies has clearly moved away from framing girl culture overwhelmingly in terms of bedroom culture – only partly because girls' lives have changed, as a contemporary look at the earlier public spectacles of the flapper and Beatlemania demonstrate – the emphasis on containment in discussions of girls and girl culture continues, perhaps most significantly in discussions of embodiment and bodily disciplines. Studies of girls' eating disorders and sexual disciplinization are still prevalent, as are approaches that consider femininity more generally as a narrative of ideological containment.<sup>319</sup>

C'est ce corps féminin, considéré toujours comme le signe d'une immanence que la fille devrait arriver à transcender que présentent ici les œuvres étudiées, et tout particulièrement *Vu du ciel*.

---

<sup>318</sup> Évelyne Ledoux-Beaugrand, *Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2010, p. 39.

<sup>319</sup> Catherine Driscoll, « Girls Today. Girls, Girl Culture and Girl Studies », *Girlhood Studies*, vol. 1, no. 1, été 2008, p. 22.

### 3.1.4 Juste à temps

La hiérarchisation des victimes se règle sur la figure de l'ange et mise sur l'efficacité d'un système de disciplines des corps dociles. Limitée à la sphère de l'immatériel ou de la mort, là où justement la fille demeure absente ou reléguée à un espace analogue à l'espace privé en ceci qu'il est en dehors du politique, le corps de la fille demeure soumis. La puissance de la fille est prisonnière d'un pouvoir disciplinaire qui métamorphose en bourreau. Se retournant contre la classe de ses propres sœurs par la souffrance qu'elle leur inflige au nom d'une fidélité au Père tout puissant, la figure de la fille angélique refuse toute forme de communauté sororale, toute forme de rassemblement de celles qui ont vécu de l'abus, de la violence, de l'indicible violence perpétrés par des hommes, des violeurs. Un rapport étroit relie l'effacement de la sexualité de la fille pubère qui a été violée au processus de désincarnation qu'on voit se profiler dans l'imaginaire occidental.

On voit les dangers de ce type de représentation dans le récit d'Angot où le pouvoir du patriarce qui est ici relégué à Séverine ordonne le destin de Ch. dont les désirs sont soumis à une logique du refus radical de toute forme d'identification empathique. Ch. n'a pas le droit de faire référence à la vie charnelle de Séverine, elle n'a pas le droit de s'associer à elle, de créer une filiation sororale pour enfin briser le silence du viol et de l'inceste. Elle ne peut être sujet à part entière, elle ne doit pas prendre la parole sur son propre corps, sur son histoire, elle doit être absente à elle-même sinon Séverine risque de se rapprocher de sa vie antérieure.

La voix posthume d'une fille violée doit avoir un rapport au corps comme effacement et non comme possibilité de vivre de nouveau une autre forme de sexualité, jouissive, libératrice. Séverine aurait pu renaître comme fille pubère, elle aurait pu revenir sur terre hanter son meurtrier et se venger de lui. Mais Angot a préféré montrer la fille comme l'ultime responsable de la violence, et montre ainsi le danger d'un système qui ne remet pas en question la structure hiérarchique selon laquelle la fille est un vecteur déterminant d'une image double, celle de la victime et celle du bourreau.

### **3.1.5 Le temps comme horizon**

Dans *Sexe et parentés*, Luce Irigaray<sup>320</sup> présente une théorie selon laquelle le rapport à l'infini permettrait à la femme de devenir divine, de passer de l'autre côté du miroir, là où elle s'accorderait le droit et où elle aurait la place de se représenter et de se dire selon ses propres repères. Ne pas être en exil, ne pas assouvir les plaisirs de l'homme, mais les siens. Or elle rappelle que cet horizon divin compromet « le devenir de la femme par le fait qu'elle ne peut qu'advenir par l'homme puisqu'elle a comme horizon l'image de l'homme. Assujettie dans son devenir, la femme est un homme en devenir car l'incarnation du divin en soi est liée à un Dieu-homme<sup>321</sup>. » Dans cette logique, les femmes ne peuvent s'identifier à aucune forme de divinité sauf celle qui serait liée à la maternité. Si donc la femme a le malheur de mourir

---

<sup>320</sup> Luce Irigaray, *Sexe et parentés*, Paris, Minuit, 1987.

<sup>321</sup> Mélanie Bisson, « L'autre de la différence : la femme : une perspective irigarienne », In *Franchir le miroir patriarcal*, ouvrage dirigé par Monique Dumais, Montréal, Fides, 2007, p. 235.

prématurément, avant qu'elle ne puisse accomplir ce destin, que peut-elle devenir sinon une absence ? Si elle a le malheur de ne pas être apte à répondre par l'affirmative à ces trois questions – « Étais-tu vierge avant ton mariage ? Es-tu mariée ? Qui est ton mari ?<sup>322</sup> » – des questions qui la marquent hétérosexuellement dans sa fonction sociale, alors elle ne convient pas non plus à un rôle d'ange gardien. Dans ce système, la jeune fille a seulement accès à un Dieu sexuellement marqué par le masculin et « non un Dieu féminin qui lui ouvrirait à la transcendance et à l'accomplissement du divin<sup>323</sup> ». Selon Irigaray, de l'autre côté du miroir, elle pourrait se métamorphoser en une divinité féminine dans un lieu où le rapport à la transcendance est véritablement possible pour la jeune fille, afin d'atteindre un autre destin, non linéaire, non fixe. Toujours selon Irigaray, cet espace est aussi un temps du devenir qui ne pointe jamais vers un achèvement.

### 3.1.6 Le temps vampirique

Or cet inachèvement en puissance n'est pourtant pas à l'œuvre dans le récit d'Angot où on est loin d'une représentation d'une jeune fille divine. Séverine est plutôt une âme, une forme spirituelle d'un corps charnel meurtri qui est épargnée de la douleur de son passé, mais qui représente néanmoins une extériorité toujours tributaire de la culture patriarcale et hétéronormative, prise dans la pensée de la virginité. Ce dehors où elle habite n'est pas subversif puisqu'il est toujours soustrait aux lois du Père où la création d'une

---

<sup>322</sup> Luce Irigaray, *Sexe et parentés*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>323</sup> Mélanie Bisson, *op. cit.*, p. 236.

communauté sororale est strictement interdite. Dans le récit d'Angot, le corps de Séverine devient le signe d'un refus du potentiel subjectif et politique. Au début du récit, Séverine n'insiste pas seulement sur la qualité de son être. À titre d'ange, le miroir ne peut lui refléter aucune image charnelle, matérielle. Elle est pure absence. C'est en posant un regard soigné sur Ch. qu'elle est ramenée à se rappeler de son passé, les détails de son meurtre, tout cela grâce à l'attention méticuleuse que porte Ch. sur sa vie en ne cessant de veiller sur sa tombe. Ch. veut tout voir, retracer tous les pas qui ont mené au meurtre de Séverine : les spécificités des lieux, ses habits, sa taille, la couleur de ses yeux :

*Elle mesurait 1,15 m, les cheveux blonds, mi-longs, avec sur le front une frange. Le jour de sa mort elle portait des lunettes médicales à monture bleutée. Chaussettes grises, chaussures noires, corpulence mince, caractère réservé. On a tout retrouvé chez Daniel, derrière son armoire à glace. Tout chiffonné bien sûr<sup>324</sup>.*

Si *a priori* les anges ne se souviennent pas de leur vie antérieure, grâce à Ch., Séverine se fait systématiquement rappeler qu'elle a été violée et est morte étranglée. Elle se fait aussi rappeler qu'elle appartenait à la communauté des vivants. Cette insistance sur le corps politique vivant que met en scène Ch. active chez Séverine un sentiment d'ennui, voire de colère. Séverine refuse que Ch. associe ou compare sa vie à la sienne. Il ne peut y avoir de similitude entre la vie des filles. En effet, Séverine considère que Christine « manque de tact : entre un papa qui part le dimanche et un qui vous frappe, il y a une différence.

---

<sup>324</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 61.

Mais non, elle se plaint, elle se plaint. Bien sûr, elle a une voix charmante qui rappelle le vent. Mais avec elle, on est toujours déçu.<sup>325</sup> »

L'étiollement du corps et de la vitalité de Ch. contresigne le rétablissement d'un équilibre. Dans le récit d'Angot, on peut clairement voir à quel point le corps de Ch. est contaminé par le mauvais sang, pourrissant à l'intérieur de son corps. Le corps malade de la jeune femme doit rapidement être réglé. Ce règlement se solde dans le récit d'Angot par la mort. Ch. disparaît sans traces et il ne reste plus de mémoire humaine pour retracer le fil de l'histoire de la vie de Séverine. N'avait-elle pas exprimé son souhait « d'exister sans elle<sup>326</sup> » ? Séverine n'avait-elle pas atteint le summum de l'exaspération lorsqu'elle attendait là, tel un scribe fidèle, pour enregistrer cette « voix humaine » ? En disparaissant sans restes, Ch. n'est plus là et Séverine réussit à profiter entièrement de « sa nature céleste », « je prends une vue d'ensemble<sup>327</sup> », dit-elle au moment où elle refuse d'être bienveillante auprès de la mortelle.

### **3.1.7 La promotion des corps dociles**

Après la mort de Ch., Séverine accède à un statut hiérarchique plus proche de Dieu. Elle devient l'héroïne, qui, enfermée paradoxalement dans le domaine du patriarce, semble prendre plaisir à voir les filles mortelles disparaître. La fillette n'est plus l'enfant victime, innocente, elle est transformée

---

<sup>325</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 41.

<sup>326</sup> *Ibid.*

<sup>327</sup> *Ibid.*

en ange de la mort, pour rectifier et corriger les mauvaises filles. C'est une lente métamorphose vampirique qui relie Séverine au sang, au sexe et à la mort. Ainsi, l'écriture du corps de la fille se fait sur la figure de l'ange de la mort et sous le signe de la dé-sororisation. Cette transformation constitue la forme ultime de sa domination sous forme parasitaire. Au lendemain de la mort de Ch., Séverine reçoit une nouvelle mission divine, « [p]lus complexe mais combien plus passionnante<sup>328</sup> », puisqu'Il lui a parlé directement. En accomplissant les désirs les plus simples de Dieu, elle est devenue une guérisseuse meurtrière ; elle a su éradiquer le potentiel de contamination qui est en toute mauvaise fille qui n'a pas su s'inscrire correctement dans le destin de la fille. Elle a su se charger de la disparition de la mauvaise vierge hors de l'espace politique.

### **3.1.8 Les rites de passage et la défloration**

On sait que parmi les dispositifs disciplinaires les plus efficaces, il existe depuis longtemps celui du rite de passage. Christoph Wolf souligne, en effet, que « [p]ar le biais de l'action rituelle, les institutions inscrivent leurs objectifs, les valeurs et les normes sociales dans les corps<sup>329</sup>. » Le rite comme dispositif disciplinaire s'inscrit toujours dans le corps. Le corps est le médiateur par excellence, qui, en accueillant le rite pour devenir conforme à l'idée ou à la norme, sert d'idéal de régulation. Le rite traduit donc en quelque sorte la

---

<sup>328</sup> Christine Angot, *op. cit.*, p. 81.

<sup>329</sup> Christoph Wolf, « Introduction », *Hermès 43. Cognition, Communication, Politique*, dossier : « Rituels », numéro dirigé par Gilles Boëtsch et Christoph Wolf, Paris, CNRS Éditions, 2005, p. 11.



nécessité de compléter par une initiative/une initiation « un corps insuffisant en lui-même à incarner un sentiment d'existence propice<sup>330</sup>. » Le corps est perçu comme insuffisant : un espace physique auquel il faut ajouter du sens pour mieux le lier au collectif.

Les rituels traditionnels selon Le Breton ont en effet la volonté de dissoudre l'individualité dans le collectif, mais dans nos sociétés contemporaines, cette individualité se ferait dans la différence du corps propre, du corps coupé du monde. Il est important de noter comment les rites de passage servent de compensation aux expériences de perte : le rite ordonne par le biais du corps un rétablissement vers une autre structure, un autre lien social. Et la défloration n'échappe pas à ce paradigme de la compensation. Les rites rendent possibles

la continuité et le changement, car ils constituent un processus relativement stable et homogène permettant aux communautés de négocier le passage à un autre statut et de surmonter les expériences d'intégration ou de ségrégation qui en résultent<sup>331</sup>.

Le passage est donc la clef de voûte d'un ordre capable d'inscrire de façon plus cohérente le corps dans le monde.

Van Gennep<sup>332</sup>, dans son essai fondateur *Les rites de passage*, envisage dans la diversité particulière de chaque tribu ou société un certain élément universalisant. Selon le folkloriste, le concept commun dans tout rite de passage

---

<sup>330</sup> David Le Breton, *Signes d'identité : tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 11.

<sup>331</sup> Christoph Wolf, *op.cit.*, p. 17.

<sup>332</sup> Van Gennep, *Les rites de passage, étude systématique des rites de la perte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, 5<sup>e</sup> édition, New York, Johnson Reprint, 1969.

est le stade, l'étape, à travers laquelle a lieu une initiation. Initier c'est admettre, recevoir une connaissance, une marque, un statut, qui a le pouvoir de nous introduire autrement, et de nouveau, dans le monde. L'initiation, écrit l'anthropologue culturel Philippe-Emmanuel Rausis, n'est pas une formation (au sens où la formation ne s'adresse qu'à la forme), « mais un art visant au complet déploiement des potentialités d'un être afin de le *ré-orienter*, de le replacer dans la dynamique essentielle de sa vocation propre<sup>333</sup>. » Rausis parle d'un *art du chemin*, d'une démarche qui consiste à assurer une *unité de vie*<sup>334</sup>, un recentrement de l'individu par le passage initiatique qui nécessite une mort symbolique. Foucault défend aussi cette idée en parlant de la naissance d'un art du corps humain, « qui ne vise pas la croissance de ses habiletés, ni non plus l'alourdissement de sa sujétion, mais la formation d'un rapport qui dans le même mécanisme le rend d'autant plus obéissant qu'il n'est plus utile, et inversement<sup>335</sup>. » L'anatomie politique dont parle Foucault, celle qui est aussi une mécanique du pouvoir, se donne ainsi à lire par la prise en charge du corps et du sexe dans le rite de passage qu'est celui de la défloration surtout lorsque cette dernière est incorporée au viol. Dans ce schéma, le corps est pris en charge par l'homme dans le rite initiatique. C'est l'homme qui inscrit et matérialise le corps comme il veut. Le corps de la fille est inscrit et se dématérialise dans l'anéantissement de la vie. Or que donne à lire la désincarnation dans la

---

<sup>333</sup> Philippe-Emmanuel Rausis, « J'existe, Dieu m'a rencontré... », In *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, ouvrage dirigé par Thierry Goguel d'Allondans, Ramonville-Saint-Agne, Erès, coll. « Pratiques sociales transversales », 1994, p. 42.

<sup>334</sup> *Ibid.*

<sup>335</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 139.

littérature contemporaine ? Rendre le corps de la fille utile, c'est idéaliser la virginité comme blancheur, pureté.

Pour ce faire, les filles dont le destin est inachevé se doivent de faire alliance, elles doivent se découvrir par une médiation transcendantale. Pour réfléchir aux conditions de réalisation d'une telle entreprise, la démarche initiatique, sans être nécessairement religieuse, « s'articule sur l'expérience du sacré, par opposition au profane qui détermine le monde des non-initiés<sup>336</sup>. » L'initiation est une expérience d'un au-delà, une « expérience intime avec le divin [...] indépendamment de tout enseignement dogmatique<sup>337</sup>. » Ce que présuppose l'initiation à notre époque actuelle, c'est « l'expérience d'une manifestation surnaturelle », qui s'exprime comme un pouvoir « impersonnel agissant tantôt pour le bien, tantôt pour le mal.<sup>338</sup> » En somme, pour être accueilli en amont il faudrait être accueilli en aval<sup>339</sup> », explique Thierry Goguel d'Allondans. Mais être accueilli en aval, comme le montre le récit *Vu du ciel*, c'est pour la fille disparaître en tant que corps charnel, sujet sexuel, sujet politique. Pour le dire avec le sociologue Franco Ferraroti<sup>340</sup>, la fonction essentielle du rite de passage a toujours été de mettre l'homme en contact avec la transcendance, avec le passage vers un au-delà, sa jouissance, et de mettre la fille en contact avec la disparition.

---

<sup>336</sup> Philippe-Emmanuel Rausis, *op. cit.*, p. 50.

<sup>337</sup> *Ibid.*

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>339</sup> Thierry Goguel d'Allondans, *Rites de passage, rites d'initiation : lecture d'Arnold van Gennep*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2002, p. 11.

<sup>340</sup> Franco Ferraroti, *Le Retour au sacré. Vers une foi sans dogmes*, Paris, Méridien/Klincksiek, 1994.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui, à une époque où plusieurs penseurs annoncent une crise mondiale des rites de passage ? Thierry Goguel d'Allondans avance que « si nous mettons encore quelques formes à naître, à nous unir et à mourir, nous ritualisons peu à peu le passage à l'âge adulte<sup>341</sup>. » Au sommet de cet amenuisement des rites de passage dans le monde se trouve toujours celui du passage de la fille. Si le passage est là pour rallier l'homme à un au-delà, il est aussi là pour « relier les hommes entre eux », pour éviter « qu'ils ne s'entredéchirent<sup>342</sup>. »

Virginie Despentes, dans *King Kong Théorie*, célèbre manifeste féministe consacré au viol, à la prostitution et à la pornographie, considère le viol comme un moyen de rendre les femmes silencieuses et de leur supprimer leur sexualité. Elle écrit que c'est « une jouissance de l'annulation de l'autre, de sa parole, de sa volonté, de son intégrité<sup>343</sup>. » Elle fait part de deux observations : tout d'abord, elle souligne que toutes les femmes sont susceptibles d'être violées (jeunes ou âgées, blanches ou noires, timides ou extraverties, riches ou pauvres, etc.). C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle écrit son manifeste du côté « de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf<sup>344</sup>. » Despentes écrit donc depuis une certaine forme de laideur qu'on associe aux femmes qui ne correspondent pas aux normes de la bienséance sexuelle et sociale (femme

---

<sup>341</sup> Thierry Goguel d'Allondans, *op. cit.*, p. 12.

<sup>342</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>343</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006, p. 50.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 9.

blanche, pure, maternelle, riche, et j'en passe). Chez Despentes, ce projet de manifeste sert à montrer que les femmes, jeunes ou vieilles, sont inscrites dans une « entreprise politique ancestrale, implacable » qui « apprend aux femmes à ne pas se défendre », à subir et à penser que la seule posture qui leur appartiendrait est celle de la subordination.

Le viol comme pouvoir souverain de l'homme de transformer le statut de la fille en femme a donc la capacité de solidifier un groupe, celui des hommes, comme il a aussi le pouvoir d'en déchirer un autre, celui des filles. Selon ce modèle, le viol implique nécessairement « l'exercice du pouvoir<sup>345</sup> », un pouvoir se déployant dans un système où l'appropriation du corps féminin se fait sous l'égide d'un « squelette capitaliste<sup>346</sup> » : un dominant qui exerce et applique ses lois, ses désirs sexuels, voire ses fantasmes, mais seulement de façon éphémère. Car le cycle recommence toujours. Le rite ne fonctionne alors que pour une communauté de garçons et jamais pour une communauté de filles.

### **3.2 L'autre scène de la désincarnation**

La figure de l'ange est à plus d'une reprise privilégiée pour raconter l'histoire du viol d'une jeune fille, comme on le voit aussi dans le roman *The Lovely Bones* d'Alice Sebold<sup>347</sup>. De nombreuses œuvres littéraires mettent de l'avant une pensée du viol et du sexe en cristallisant le pouvoir des disciplines de la sexualité qui se profilent autant dans le royaume des âmes que dans celui

---

<sup>345</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>346</sup> *Ibid.*

<sup>347</sup> Alice Sebold, *op. cit.*

des mortels. Quelques œuvres rappellent cependant que la communauté sororale peut être souhaitable. Contrairement à *Vu du ciel*, *The Lovely Bones* tente de mettre en scène la possibilité d'une communauté de filles qui sera en fait limitée par l'exclusion du potentiel lesbien.

### 3.2.1 La vierge sacrée

Dans *The Lovely Bones*, Alice Sebold donne la parole à Susan Salmon, une jeune fille de 14 ans, qui, après avoir été violée et tuée par George Harvey, est condamnée à errer dans un espace virtuel entre Terre et Ciel. C'est depuis ce lieu qu'elle appelle « Evensong », depuis ce petit paradis peuplé des rêves les plus simples, qu'elle doit attendre. À ce sujet, il apparaît révélateur que la désincarnation chez le personnage de la jeune fille dans ce roman se place en premier lieu sous la marque spécifique de la défloration au moment du viol.

“I want to check that you're still a virgin,” he said. / “I am, Mr. Harvey,” I said. / “I want to make sure. Your parents will thank me.” / “My parents?” / “They only want good girls,” he said. / “Mr. Harvey,” I said, “please let me leave.” / “You aren't leaving, Susie. You're mine now.”<sup>348</sup>

On peut lire ci-dessus le dialogue entre George Harvey, voisin de la famille Salmon, meurtrier en série sordide, et Susie. Il la convainc de le suivre un jour jusque dans la cave creusée pas loin de sa maison. Et c'est là, dans ce lieu souterrain, aux allures initiatiques, que la nécessité, telle une obsession, ressentie par Harvey de vouloir vérifier la virginité de la jeune fille, signe l'avenir funeste de cette dernière. La virginité devient un statut sacré pour le

---

<sup>348</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 12.

violeur. Et la pensée de la virginité qui se déploie ici, intrinsèquement rattachée à celle du rite de passage, démontre comment l'idée de l'initiation ne se défait pas quand le rite est assumé par une personne qui n'est pas officiellement l'époux ; elle ne cesse de se déployer sous d'autres formes, des formes qui lient le rite de passage de la défloration à un régime global de répression du potentiel sexuel et subjectif de la fille.

Le roman de Sebold, quoiqu'il ne s'inscrive pas dans la réflexion idéologique et politique *stricto sensu* de Desportes, démontre néanmoins avec brio un autre danger qu'engendre cette obsession de la fille idéale en tant que vierge sacrée. À l'inverse de l'image des vierges vestales, qui, chastes et pures, exerçaient un pouvoir sur les hommes de Rome parce qu'elles n'étaient pas marquées par une classification matrimoniale<sup>349</sup>, les modalités d'inscription du corps de la vierge dans l'espace politique et symbolique de Susan Salmon soulignent que l'image de la vierge sacrée est un leurre, la face cachée d'une vraie image. Cette idée est fondamentale puisqu'elle rend compte du pouvoir normalisant du couple binaire agresseur/victime qui apparaît comme l'incarnation de cette discipline millénaire où la virginité est liée à une forme de sacrifice nécessaire pour la fille.

Julie Monty se demande si cette idée tend à valoriser la perspective populaire et juridique selon laquelle le « viol est [*stricto sensu*] une activité sexuelle illégale, généralement comme un acte sexuel forcé entrepris sous la

---

<sup>349</sup> Cf. Holt N. Parker, « Why Were the Vestals Virgins ? Or the Chastity of Women and the Safety of the Roman State », In *Virginité Revisited, op. cit.*, p. 66-99.

menace de la blessure ou de la mort<sup>350</sup>. » En effet, rappelle Despentès en parlant non pas du viol des filles vierges, mais plutôt des travailleuses du sexe, que la sexualité illicite, hors normes, doit toujours être expropriée de la Cité.

Quand les lois Sarkozy repoussent les prostituées de rue en dehors de la ville, les contraignant à travailler dans les bois au-delà des périphériques, soumises aux caprices des flics et des clients (le symbolique de la forêt est intéressant : la sexualité doit sortir physiquement des domaines du visible, du conscient, de l'éclairé), il ne s'agit pas d'une décision politique allant dans le sens de la morale. La question n'est pas seulement de cacher aux yeux des riverains des centres-villes, aux plus riches d'entre nous, cette population pauvre. Passant par le corps de la femme, outil décidément essentiel à l'élaboration politique de la mystique virile, le gouvernement décide de déporter hors des villes le désir brut des hommes. Si les putes jusqu'alors s'installaient volontiers dans les quartiers huppés, c'est que les clients étaient là, s'arrêtant pour une pipe rapide avant de rentrer à la maison<sup>351</sup>.

Despentès prouve alors que « [l]es filles qui touchent au sexe tarifé, [...] doivent être publiquement punies. Elles ont transgressé, n'ont joué ni le rôle de la bonne mère, ni celui de la bonne épouse, encore moins celui de la femelle respectable [...], elles doivent socialement être exclues<sup>352</sup>. » Elle déplore ce programme qui ne tient pas seulement hypocritement les femmes en respect ; il prétend les aimer et les protéger en les mettant en danger. Elle s'exclame donc en écrivant : « Marquées, le collectif veille à ce qu'elles payent le prix fort pour être sorties du droit chemin, et pour l'avoir fait publiquement. » Pour Despentès, lorsqu'une femme est violée, comme lorsque qu'une femme est

---

<sup>350</sup> Julie Monty, « Virginie Despentès et Coralie Trinh Thi et le (post)fémisme. La vengeance du viol dans le film *Baise-moi* », In *Mythes et érotismes dans les littératures et les cultures francophones de l'extrême contemporain*, ouvrage dirigé par Efstratia Oktapoda, Amsterdam et New York, Rodopi, 2013, p. 222.

<sup>351</sup> Virginie Despentès, *King King* théorie, *op. cit.*, p. 81.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 97-98.



travailleuse du sexe dans un système qui fait de son travail un acte illégal et marginalisé, elle devient marquée par le dehors. Par ailleurs, Virginie Despentes, qui écrit et milite contre ce lieu commun dans son manifeste *King Kong théorie*, considère que ce paradigme s'inscrit dans ce qu'elle nomme une « entreprise politique » qui apprend aux femmes à subir le viol, à se soumettre au rôle de victime silencieuse dont la seule forme de sexualité possible est celle biologique d'une femelle aux prises avec un mâle plus fort qui veut la pénétrer. Elle craint que « [l]e régime proposé pour les plaisirs sexuels semble être tout entier centré sur le corps : son état, ses équilibres, ses affections, les dispositions générales ou passagères dans lesquelles il se trouve apparaissent comme les variables principales qui doivent déterminer les conduites<sup>353</sup>. » La société ne peut pas accepter de voir ces femmes en tant que sujets sexuels, des citoyennes au même titre qu'une « bonne » mère de famille. Ces femmes ne peuvent pas être mises sur un piédestal (la vitalité de la Cité et le signe d'un corps docile qui assurent l'avenir de la communauté). La prostituée et la vierge violée ont ceci en commun qu'il est crucial que la représentation du sexe défloré lors du viol de la jeune fille reste dans un espace en marge du politique. L'image de la virginité féminine demeure préservée dans ce que Despentes nomme « un Lumpen Proletariat du spectacle [...] ». Ce n'est pas qu'elles ne sont pas capables de faire autre chose, ni désireuses de le faire, c'est qu'il faut s'organiser pour s'assurer que ça ne leur soit pas possible<sup>354</sup>. » Pour assurer

---

<sup>353</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité III, le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984, p. 179.

<sup>354</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, op. cit., p. 97.

cela, les prostituées sont des ennemies à abattre, des marginalisées, des êtres vulnérables appartenant à une catégorie hors du politique.

### 3.2.2 Une voix pour le raconter

Même si elle est devenue une voix sans corps, Susan raconte elle-même son viol. Et elle insiste dès le début de son témoignage que la violence de son viol a agit sur son corps en tant que matérialité.

I fought hard. I fought as hard as I could not to let Mr. Harvey hurt me, but my hard-as-I-could was not hard enough, not even close, and I was soon lying down on the ground, in the ground, with him on top of me panting and sweating, having lost his glasses in the struggle<sup>355</sup>.

Ce qui est particulièrement percutant dans le passage ci-dessus c'est la façon dont cet imaginaire du rapt de la fille se traduit dans cette œuvre littéraire. À travers cet acte annihilateur de la vitalité et de la vie de Susan, Harvey ne se soucie ni de la voix, ni du refus, ni des ses réactions physiques. Susan n'y est pour rien et devient un corps-réceptable. Mais elle parvient néanmoins à l'aide de son témoignage à souligner qu'elle a dit « non » à plus d'une reprise, qu'elle a prié le meurtrier qu'il la laisse libre, qu'il ne la viole pas.

“Don't, Mr. Harvey,” I managed, and I kept saying that one word a lot. *Don't*. And I said *please* a lot too. Franny told me that almost everyone begged “please” before dying. / “I want you, Susie,” he said. [...] But he grew tired of hearing me plead<sup>356</sup>.

---

<sup>355</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 12.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p. 13.

À l'inverse de l'image de la vierge sacrée, tenue à distance, sans voix ni corps, ce roman jette la lumière et insiste sur la voix de la fille. Ainsi, montre-t-il que cette dernière n'agit pas seulement comme une image mise à distance, où elle serait tenue en respect. La littérature montre ici la possibilité de la *parthénos* en tant que sujet liminaire, puisque l'image de la vierge intouchable est détruite dans *The Lovely Bones* au profit d'une mise à nu de la violence qui a souvent tendance à rester en dehors du réel, impossible à voir, à considérer, à tolérer. Récemment, d'autres récits se sont dressés contre cette violence du silence.

Pattie O'Green écrit dans son slam western où elle offre une réflexion à propos du traitement que lui impose la société qui a honte de briser le silence du viol : « Car ce corps n'est pas à moi, ce corps *est* moi. Et. Je. Suis. Là<sup>357</sup>. » Pour qu'une fille puisse librement assumer ses désirs, il faut bien qu'elle ait un pouvoir substantiel sur son propre corps ; mais il faut aussi qu'elle ait plus qu'un corps qui lui appartienne. Il faut que son corps et son être soient indissociables. C'est contre cette image de la jeune fille qui n'a d'autre destin que celui de la domestication (le silence et la disparition) que ce slam western se bat pour révéler que s'il existe un certain registre érotique ou pornographique dans lequel l'image du viol est convoquée avec complaisance, il y a aussi, on ne le sait que trop, un registre mythique où le viol est brandi comme la fureur légitime d'une affirmation masculine.

Si le corps *est* Susan, mais que cette dernière n'a plus de corps charnel, alors comment peut-elle *être* dans le monde ? Il reste donc ce constat : si la

---

<sup>357</sup> Pattie O'Green, *Mettre la hache. Slam western sur l'inceste*, dessins de Delphine Delas, Montréal, Remue-Ménage, 2015, p. 93.

violence du viol se retrouve autant dans et derrière cette image de la vierge sacrée, la virginité pensée sous l'angle de la responsabilité du mâle de perforer l'hymen de la fille conduit systématiquement à l'amenuisement du pouvoir de la fille. Ainsi, Susan narre-t-elle :

“Mr. Harvey made me lie still underneath him and listen to the beating of his heart and the beating of mine. How mine skipped like a rabbit, and how his thudded, a hammer against cloth. We lay there with our bodies touching, and, as I shook, a powerful knowledge took hold. He had done this to me and I had lived<sup>358</sup> .

L'idée de la matérialité à laquelle fait référence Judith Butler comme un processus qui est sans cesse réitéré par des sujets et des actes est parlante à cet égard, car le corps de Susan en tant que corps vierge en vient à être fixé, matérialisé, stabilisé aux yeux de l'agresseur, mais aussi aux yeux de Susan, comme un corps-hymen à pénétrer. Ce corps-hymen devient dès lors le moyen à travers lequel l'homme assume son rôle de mâle responsable de la défloration, et la fille celui de vierge qui doit subir la défloration. Et Susan, racontant rétrospectivement son viol, ne rappelle-t-elle pas à quel point l'agresseur a assumé le rôle du mâle archonte, chasseur, prédateur, et elle, celui, imposé, de la proie fragile ? L'illusion qui consiste à penser que le rite de la défloration est sacré parce qu'il appartient à un appareil institutionnel millénaire est rapidement balayée à l'aune de ce récit où l'oppression de Susan est incontestablement présentée.

As he kissed his wet lips down my face and neck and then began to shove his hands up under my shirt, I wept. I began to leave my body ; I began to inhabit the air and the silence. I wept and struggled so I would not feel. He

---

<sup>358</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 14.

ripped open my pants, not having found the invisible zipper my mother had artfully sewn into their side. [...] I felt huge and bloated. I felt like a sea in which he stood and pissed and shat<sup>359</sup>.

I knew he was going to kill me. I did not realize then that I was an animal already dying<sup>360</sup>.

“Tell me you love me,” he said. Gently, I did. The end came anyway<sup>361</sup>.

À travers la figure de la fille violée, le roman de Sebold donne ouvertement à lire l'image de la domination masculine du violeur, la violence et l'anéantissement de la subjectivité de la fille que cela suppose. Cependant, pour faire de nouveau appel au constat de Tallent à propos du pouvoir qu'on donne à un être post mortem, je pense qu'il faut s'attarder ici sur le pouvoir effectif de cette *parthénos* de changer le monde. Après avoir été violée, Susan passe de la vie terrestre à une vie sans corps charnel, entre Ciel et Terre. Et là, dans ce lieu à l'extérieur du monde politique des mortels, elle n'a d'autre choix que d'attendre sachant qu'elle ne peut intervenir au même titre qu'un mortel dans les affaires des hommes. Le temps de la narration avance néanmoins, même si elle ne peut agir pour l'instant, n'ayant plus de corps charnel.

### 3.2.3 Disciplines du temps

Le premier effet du viol de Susan est sa métamorphose en désincarnée. La séparation effective en deux corps (cadavre et âme) a lieu lorsque Susie est

---

<sup>359</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 14.

<sup>360</sup> *Ibid.*

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 15.

tuée après avoir été violée par Harvey. Elle décrit le processus d'élévation qu'elle subit comme suit :

On my way out of earth, I touched a girl named Ruth.  
She went to my school but we'd never been close. She  
was standing in my path that night when my soul  
shrieked out of earth. I could not help but graze her.  
Once released from life, having lost it in such violence,  
I couldn't calculate my steps. I didn't have time for  
contemplation<sup>362</sup>.

Le moment de la séparation entre l'âme et le corps de Susan efface les traces de la violence, mais coïncide avec celui d'un contact où s'effleurent cette fois-ci son âme et le corps de Ruth, une camarade de classe et adolescente atypique<sup>363</sup>. C'est un moment charnière qui me permettra plus tard d'élaborer une réflexion sur la sexualité des filles dans *The Lovely Bones*. Cependant, à l'opposé de ce processus d'élévation spirituelle, le corps charnel de Susan est découpé en plusieurs morceaux et caché dans un réfrigérateur que Harvey fait disparaître dans un caveau souterrain. Il ne reste aucune trace visible de ce corps devenu cadavre morcelé, mise à part la grande quantité de sang qui envahit la terre au moment du meurtre. En effet, à plus d'une reprise, on mentionne qu'il y a trop de sang<sup>364</sup>, sans pour autant pouvoir retrouver le cadavre de Susan. Seul un coude sera retrouvé par le chien de la famille Gilbert<sup>365</sup>. Et alors que Susan est capable d'identifier le lieu où son cadavre morcelé a été enfoui, elle n'a aucun pouvoir de faire communiquer cette information auprès de sa famille ou à la

---

<sup>362</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 36-37.

<sup>363</sup> « Like a phone call from the jail cell, I brushed by Ruth Connors—wrong number, accidental call. I saw her standing there near Mr. Botte's red and rusted Fiat. When I streaked by her, my hand leapt out to touch her, touch the last face, feel the last connection to Earth in this not-so-standard-issue teenage girl. », *ibid.*, p. 37.

<sup>364</sup> « There was too much blood in the earth. », *ibid.*, p. 27.

<sup>365</sup> « "It was an elbow. The Gilberts' dog found it." », *ibid.*, p. 23.

police ; elle est devenue une âme, un corps sans chair, une voix sans portée réelle dans le monde matériel, un être qui n'appartient plus au monde politique des vivants, existant néanmoins pour le lecteur dans le livre.

Née pourtant dans cette communauté humaine, la jeune fille subit un passage qui l'en expulse comme si elle ne pouvait plus appartenir à ce monde politique, comme si le viol de la fille vierge ne peut pas être pensé, accepté, inclus, au sein de cet espace-temps de l'immanence qui est aussi celui de l'espace-temps politique. D'un corps sali par le viol, d'un corps qui a trop saigné, elle devient un corps vidé de toute trace du viol. Elle devient angélique, blanchie, évanescence, pure. La littérature devient ici sans doute un espace propice à la survie de la fille violée. Mais dans ce lieu liminaire, elle n'acquiert pas pour autant une liberté inconditionnelle. Dès son entrée à Evensong, elle rencontre Franny, sa travailleuse sociale attirée, et Holly, une jeune fille, qui, comme elle, a été violée et tuée. Susan se retrouve alors dans un espace et un temps habités par une communauté féminine en thérapie. Ainsi se refait un système qui reflète celui de réhabilitation des victimes traumatisées, un espace sécuritaire, celui de la cure, où la victime doit tout raconter, retracer l'événement pour liquider sa souffrance et accéder à un état plus sain. Susan échappe certes à la finalité irrémédiable de la mort pour retrouver un certain contrôle sur son destin par la conscience et la narration qu'elle élabore à travers son récit. Mais c'est dans cet espace-temps du repos et de la thérapie que la colère initiale de Susan doit être rendue docile, puisque Franny lui réitère à quel point la vengeance appartient seulement au monde des vivants.

Susan porte en elle son deuil, deuil de sa famille, deuil de sa vie disparue. Et on voit à plus d'une reprise comment ce deuil se retrouve au bord du précipice, celui de la colère vengeresse qui ne peut pas être domestiquée ou apaisée par aucune autorité, qu'elle soit terrestre ou divine.

At Evensong, there were all sorts of dogs. And some of them, the ones I likes best, would lift their heads when they smelled an interesting scent in the air. If it was vivid enough, if they couldn't identify it immediately, or if, as the case may be, they knew exactly what it was – their brains going, “Um steak tartare” – they'd track it until they came to the object itself. In the face of the real article, the true story, they decided then what to do. That's how they operated. They didn't shut down their desire to know just because the smell was bad or the object was dangerous. They hunted. So did I<sup>366</sup>.

Ce que Susan rappelle ici, c'est que la lente disparition de la trace d'un objet recherché ne devrait pas signaler la fin de la chasse, mais devrait en quelque sorte raviver son désir. Dans l'impossibilité terrestre de retrouver le corps de la fille morte à laquelle elle est soumise, Susan est toujours à la recherche du temps perdu, du temps qui lui a été volé. Elle ne se voit pas comme les autres âmes dans Evensong. Elle se voit comme une chienne et forge ainsi une autre lignée filiale, animale cette fois-ci, une communauté de chiennes acharnées. Cela signale que Susan n'a pas oublié la puissance de sa chair qui semble vibrer encore en elle.

La langue de Susan crie dans la nuit qu'elle veut toujours grandir, vivre et qu'elle désire aussi chasser. L'œil patient de Susan semble avoir le regard d'un oiseau chasseur parcourant le ciel pour trouver le moment opportun avant d'atterrir sur le sol et voler quelques instants de vie. Ainsi refuse-t-elle

---

<sup>366</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 50-51.



l'épuisement de la rage en revendiquant une exploration qui chercherait fiévreusement un moyen de se faire revenir sur terre pour effectuer un passage, le seul qui lui est marquant : sa première relation sexuelle qui lui a été volée. Mais la chasseresse devra attendre même si elle désire sans répit.

L'attente, souligne Harold Schweizer, soumet la personne à la passivité.

Celle qui attend est exclue de la Cité. À ce sujet, il souligne :

By the divine exactitudes of time's exactitude, by the diviner economics of its consumption, by the light of speed, waiting must seem a temporary aberration, an anachronism, an embarrassment. The person who waits is out of sync with time, outside of the "moral" and economic community of those whose time is productive and synchronized or whose time need not – in the habit of velocity – be experienced at all. The waiter's enforced passivity expels him from the community of productive citizens; his endurance of time estranges him from the culture of money and speed.<sup>367</sup>

L'attente selon Schweizer matérialise l'infériorité socioéconomique de celui qui attend ; c'est un manque de pouvoir qui fait en sorte qu'on ne peut pas agir aussi vite que ceux qui se situent dans les strates supérieures de la société. Ici, l'attente est le visage caché de l'impossible puissance de la volonté. Attendre, c'est être forcé de subir le passage du temps, un temps qui doit être enduré en dépit de notre volonté d'accélérer sa vitesse. Cette endurance du temps est traduite dans *The Lovely Bones* par la nécessité de subir le deuil du corps immanent dans la conscience. Susan est contrainte à la narration. Elle n'a pas le droit d'agir, parce que l'action et son corollaire, l'existence, requièrent un corps charnel, un corps politique qui peut intervenir au même titre que les autres

---

<sup>367</sup> Harold Schweizer, *On Waiting. Thinking in Action*, Londres et New York, Routledge, 2008, p. 8.

citoyens vivants dans les affaires des mortels. Or le but de Susan, comme le rappelle Franny, sa travailleuse sociale, est de retrouver et de retracer le fil rouge de sa mémoire individuelle et de ne point s'occuper de l'avancement de son dossier policier, ni de ses désirs humains. Sarah Whitney souligne à quel point l'espace liminaire dans *The Lovely Bones* fonctionne comme un centre palliatif qui prépare la fille à mourir, qui lui apprend comment acquiescer à la futilité de sa mort pour ainsi apaiser et domestiquer sa rage latente, le seul objectif de ce Evensong étant de liquider, sans excès et sans dérapages, la souffrance du trauma. Le repli intérieur et l'internalisation de sa souffrance deviennent le remède privilégié par l'autorité supérieure de ce monde évanescent.

Au sein de ce nouveau monde, Susan se retrouve avec des liens familiaux, considérant derechef Franny comme une mère de substitution<sup>368</sup>. Ainsi ce monde à l'extérieur du monde terrestre renforce en quelque sorte l'importance que doit ressentir Susan de garder des liens avec une famille. Cependant, ce n'est pas seulement envers la famille que Susan désire rester fidèle ; elle réalise que ses désirs, même les plus simples d'entre eux (de ne pas aller à l'école) doivent respecter un processus d'approbation externe, graduel et progressif. Tel un dispositif coercitif docile de contrôle panoptique, Evensong ne fonctionne pas sans ses règles de surveillance. En effet, il ne s'agit pas tout à fait ici d'un Panopticon où « chaque acteur est seul, parfaitement individualisé

---

<sup>368</sup> « Franny, my intake counselor, became our guide. Franny was old enough to be our mother – mid-forties – and it took Holly and me a while to figure out that this had been something we wanted : our mothers. », Alice Sebold, *op. cit.*, p. 18.

et constamment visible<sup>369</sup>. » Le système est pourtant panoptique puisque Susan a accès à un petit cercle concentrique de personnes et on lui fait rapidement comprendre qu'elle n'a pas accès aux masses, puisqu'elle est entourée d'un mur invisible, un mur en verre transparent, qui l'empêche d'entrer en contact avec sa famille et avec Ray Singh, le jeune garçon qu'elle désire toujours. Elle doit rester à sa place et bien entourée dans un lieu d'où elle est toujours vue par une divinité invisible qu'on ne nomme jamais, mais dont elle reconnaît pourtant le pouvoir omniscient et omnipotent. Franny, qui se fait l'intermédiaire de cette instance supérieure absente, lui rappelle que même si son seul désir est de vivre, de grandir<sup>370</sup>, s'insurger serait futile.

### 3.2.4 Désirs sexuels d'une voix désincarnée

En se séparant de l'âme, le corps de Susan devient doublement marqué par la désexualisation. Le passage de Susan d'un corps matériel à un corps immatériel est la conséquence d'une expropriation prétendue salvatrice. Lorsque son âme a quitté une forme de corporéité humaine, Susan a subi une expropriation sexuelle, puisqu'on lui a retiré le potentiel d'exprimer une sexualité, la sienne. Disparaissant comme matière humaine, donc sexuelle, corporelle, la fille passe désormais dans le domaine de l'invisible, de l'immatériel, de l'asexuel. Elle est donc devenue un corps sans sexe par cette

---

<sup>369</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 202.

<sup>370</sup> « Eventually I began to desire more. What I found strange was how much I desired to know what I had not known on Earth. I wanted to be allowed to grow up. "People grow up by living," I said to Franny. "I want to live." "That's out," she said. "Can we at least watch the living?" asked Holly. "You already do," she said. "I think she means who lives," I said, "from beginning to send, to see how they did it. To know the secrets. Then we can pretend better." "You won't experience it," Franny clarified. », Alice Sebold, *op. cit.*, p. 19.

expropriation, c'est-à-dire un corps détourné, enlevé et porté vers le haut ; un corps qui est redevenu virginal. Ce détachement de soi, quoiqu'il enlève tout trace matérielle permanente du corps violé, ne réussit pourtant pas à supprimer les désirs sexuels, désirs que ressent pleinement Susan même si elle est une voix désincarnée. Or comme elle le dit dès le début de son témoignage<sup>371</sup>, elle est toujours à la recherche de la vie parce que l'économie spatiotemporelle dans laquelle elle survit actuellement lui est insuffisante. Susan ne veut pas seulement prendre conscience de son trauma à la manière d'une cure psychanalytique par la parole. La narration, la thérapie et l'apaisement spirituel ne lui conviennent pas. Le destin que donne à lire Susan par ses propres mots ne peut pas seulement se construire autour de cette identité et cette entité purement éthérées ; elle veut vivre des sensations, elle veut une vie sexuelle.

### 3.2.5 Éclats de verre, traces de corps

Les désirs que ressent Susan ne sont peut-être pas aussi puissants que ceux d'une divinité omniprésente, mais ils sont assez forts pour qu'ils puissent ouvrir un espace de l'hiatus qu'on retrouve dans les moments d'éclats, des instants de réflexions où des objets en verre explosent en mille morceaux.

The first time I broke through, it was an accident. It was December 23, 1973. [...] The bottles, all of them, lay broken on the floor, the sails and boat bodies strewn among them. He [my father] stood in the wreckage. In every piece of glass, in every shard and sliver, I cast my face. My father glanced down and around him, his eyes

---

<sup>371</sup> « I was so alive then. », Alice Sebold, *op. cit.*, p. 12.

roving across the room. Wild. It was just a second, and then I was gone<sup>372</sup>.

C'est à travers ces morceaux de verre éclatés qu'apparaît l'âme de Susan devant les membres de sa famille. On peut supposer que sa colère, son désir acharné de vivre enfin, se manifestent grâce à ces apparitions accidentelles dans le monde des vivants. La démultiplication de son reflet donne à entendre une voix stridente, un cri qui brise l'attente passive. Et cette voix rend possible le reflet matériel de Susan jusqu'ici absent, inaccessible aux vivants, et à elle-même. Si son paradis lui impose patience et passivité, une chanson égale, une chanson du juste-milieu (Evensong), les brefs éclats sonores, rappellent en creux sa volonté inlassable de vivre enfin parmi les vivants. Ces éclats de verre sont des traces de son corps qui résistent à la disparition. Et si le deuil vécu par Susan dans le monde liminaire écrase la progression et la vitesse du temps ainsi que l'exécution de la vengeance tant désirée, ces intrusions dans le monde immanent font exploser les frontières invisibles entre Ciel et Terre.

Susan est éternellement à la recherche de rapports avec les vivants : « By the time I popped up with enough wherewithal to look down at the goings-on on Earth, I was more concerned with my family than anything else<sup>373</sup>. » Ce désir est tellement puissant qu'il parvient à rapprocher, quoique momentanément, les espaces, déclenchant ainsi une horizontalité éclatée, poreuse. Susan remarque, en effet : « The truth was very different from what we learned in school. The truth was that the line between the living and the

---

<sup>372</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 45.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 10.

dead could be, it seemed, murky and blurred.<sup>374</sup> » Mais elle communique aussi un besoin vital, de vivre, celui qui consiste à montrer que le regard, la narration, la survivance, le sujet dématérialisé, ne sont pas suffisants. On ne sait pas ce qui adviendra du meurtrier de Susan jusqu'au dernier moment du récit. Des années passent, on le retrouve : un glaçon tombe sur la tête. Une mort subite ; un corps envahi par la neige et le froid : « A moment later, the icicle fell. The heavy coldness of it threw him off balance just enough for him to stumble and pitch forward. It would be weeks before the snow in the ravine melted enough to uncover him<sup>375</sup>. » Un silence. S'il était question pour George Harvey de posséder Susan, de lui voler sa dernière respiration, il s'agit désormais de voir dans cet instant de chute accidentelle, la cristallisation de la vengeance d'une *parthénos* condamnée à parcourir le Ciel. Les mains de cette *parthénos* ne seront pas salies par le sang de la vengeance. Si elle avait déjà annoncée son outil de prédilection pour réclamer sa vengeance<sup>376</sup>, Susan ne sera jamais accusée par un tribunal. Elle sera graciée par le Ciel.

Car comment peut-on condamner un être de l'au-delà, un être qui ne pourra jamais comparaître devant un juge, devant des instances juridiques ? Rien ne peut apaiser la volonté et les désirs de Susan dans cette post-vie, pas même la sécurité, pas même l'absence de la douleur, pas même la récompense d'avoir le droit de pouvoir garder un semblant de contact avec ses racines familiales. Ainsi, en s'appropriant les espaces immanents, Susan insiste sur le

---

<sup>374</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 48.

<sup>375</sup> *Ibid.*, p. 327.

<sup>376</sup> « “How to Commit the Perfect Murder” was an old game in heaven. I always chose the icicle : the weapon melts away. », *ibid.*, p. 125.

fait que son existence ne peut pas seulement être reléguée à la désincarnation. Susan Salmon n'est pas seulement intéressée à oublier ce qu'elle aurait aimé réaliser alors qu'elle était vivante, elle veut aimer. Ce potentiel qui lui été retiré, elle veut le réaliser, même s'il ne peut plus s'actualiser avec les modalités qu'elle avait anticipées avant qu'elle ne soit violée et tuée. Elle remarque alors : « Heaven wasn't perfect. But I came to believe that if I watched closely, and desired, I might change the lives of those I loved on Earth<sup>377</sup>. »

### 3.2.6 Dans le corps d'une autre fille

Dans *The Lovely Bones*, les filles sont certainement portées par un amour sororal. Il est question de cet amour entre Ruth et Susan surtout vers la fin du livre, mais il prend naissance lorsque l'esprit de Susie est sur son chemin vers le Ciel. Ruth n'est pas une fille ordinaire. Elle voit les victimes tuées injustement : « The world she saw of dead women and children had become as real to her as the world in which she lived<sup>378</sup>. » Cet imaginaire de la loyauté envers les défuntés tués injustement, semble important actuellement puisqu'on le voit aussi au cinéma. Dans le film *Hard Candy*<sup>379</sup>, Hayley, âgée de 14 ans, poursuit un meurtrier de jeunes filles en le traquant auparavant sur les sites Internet de clavardage pour adolescents. Hayley fait preuve de ruse et se dissimule en empruntant le pseudonyme de « Thonggrrrl14 ». C'est sur un de ces sites qu'elle parvient à inviter un homme sous le nom de « Lensman319 » à

---

<sup>377</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 20.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>379</sup> David Slade, *Hard Candy*, scénario par Brian Nelson, États-Unis, Vulcan, 2005, 104 min.

prendre un café avec elle dans le « RW » (real world). La rencontre a eu lieu et Hayley parvient à pénétrer la maison de Jack qui a en réalité 32 ans. Dans cette maison perchée sur une montagne, entourée de végétation et d'arbres, Hayley réclamera sa vengeance en droguant le meurtrier pour ensuite le castrer sur une table d'opération improvisée. Nulle question ici de *pathos* : aux scènes de castration se juxtaposent des scènes où Hayley tente de retrouver la photo d'une jeune adolescente que Jack aurait tuée. Une fois cette photo retrouvée, Jack avoue (alors qu'il demeure momentanément sur le toit de sa maison) avoir participé avec son ami au meurtre et au viol d'une jeune fille dont le corps demeure disparu. En échange de cette confession, Hayley lui propose de se pendre et elle effacera toute trace de son meurtre : la corde et le nœud sont déjà diligemment préparés au seuil du toit. Quelques instants d'hésitation et Jack se suicide. Comme Hayley, Ruth est aussi une chasseresse voyante fidèle aux filles disparues injustement tuées. Et elle veille auprès des filles victimes avec patience et hospitalité.

Une communauté de sœurs s'installe donc tout au long du roman *The Lovely Bones* en dépit de la distance qui sépare les filles entre elles. Susan écrit par exemple à propos de Ruth, qui n'a d'ailleurs jamais cessé de penser à elle : « When she was imagining me, she felt better, less alone, more connected to something out there. To someone out there. She saw the cornfield in her dreams, and a new world opening, a world where maybe she could find a foothold too<sup>380</sup>. » Quel que soit le lieu qu'elles habitent, Ruth et Susan parlent au nom de leur genre, de leur corps, de leur existence. À l'inverse de Séverine

---

<sup>380</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 117.



qui se refusait toute filiation sororale avec les vivantes qui ont souffert, Ruth n'a pas peur de saisir la mort qui est encore pour elle une manifestation de la vie. Dans cet instant de frôlement des corps au moment de la désincarnation de Susan naît un contrat sororal. C'est d'ailleurs de ce lien-là dont nous parle Susan :

I grew to love Ruth on those mornings, feeling that in some way we could never explain on our opposite sides of the Inbetween, we were born to keep each other company. Odd girls who had found each other in the strangest way – in the shiver she had felt when I passed<sup>381</sup>.

Ruth détient en réalité des pouvoirs surprenants de vision. À partir du moment où son corps a touché celui, évanescent, de Susan, elle se métamorphose en une détective aux pouvoirs surnaturels. En se promenant dans les rues de la ville de New York, elle est capable de voir les crimes qui ont eu lieu, ceux qui concernent la violence envers les femmes et les filles. À l'inverse de l'investigation policière qui tarde à avancer et à trouver des preuves significatives, l'investigation de Ruth dresse une cartographie collective des crimes et des violences perpétrées envers les femmes. Ainsi, écrit-elle : « “Domestic. Ave. C. Husband and wife.” / “Roof on Mott Street, a teenage girl, gunshot. Time ?” / “Little girl in C. P. strays toward bushes. White lace collar, fancy.”<sup>382</sup> » Ruth se rend mobile, elle se promène de rue en rue pour être témoin à sa façon et pour recoller les morceaux d'une réalité qui n'a pas pu être révélée à la lumière du jour. Dans son journal, elle écrit : « “At the tips of feathers there is air and at their base : blood. I hold up bones ; I wish like

---

<sup>381</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 79.

<sup>382</sup> *Ibid.*, p. 313.

broken glass they could court light... still I try to place these pieces back together, to set them firm, to make murdered girls live again.”<sup>383</sup> » Donc à la question posée par Tallent et à la posture tant sollicitée par les féministes de la troisième vague, et par les penseuses des Girlhood Studies qui cherchent à révéler le pouvoir des filles, on peut sans doute répondre que Ruth est une figure d’interconnexion entre les filles. Ruth est une passeuse de vie.

### 3.2.7 Partage de temps

Le motif du passage se révèle dans un geste particulièrement significatif qui a lieu vers la fin du roman lorsque Susan prend possession du corps de Ruth en se l’appropriant. C’est au moment précis où Ruth voit M. Harvey lorsqu’elle se promène avec le jeune Ray Singh, que ce passage de corps a lieu entre Ruth et Susan :

Ruth saw the women stuffed in the car in blood-colored gowns. She began waling toward them. On that same road where I had been buried, Mr. Harvey passed by Ruth. All she could see were the women. Then: blackout. That was the moment I fell to Earth<sup>384</sup>.

S’il s’agissait après le viol et la mort d’élever l’âme de Susan vers les cieux pour la sauver du trauma de son meurtre, un autre dénouement apparaît ici : celui de la chute et de la réincarnation temporaire. De plus, le regard qui traduisait jadis le geste coutumier de Susan bascule désormais dans le monde des vivants.

---

<sup>383</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 313

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 299.

And I was in Ruth's eyes and I was looking up<sup>385</sup>.

I opened my eyes for the first time since I had died and saw gray eyes looking back at me. I was still as I came to realize that the marvelous weight weighing me down was the weight of the human body<sup>386</sup>.

Susan ne voit plus comme un être évanescent. Et c'est de nouveau sur la matérialité de son corps nouvellement réincarné qu'insiste Susan. Sentant sa pesanteur et toute sa force vivante et charnelle, Susan prend la place de Ruth : « She was a smart girl breaking all the rules. And I was in her body<sup>387</sup>. » Ce geste n'évoque pas un retour au monde d'avant le meurtre.

Ce geste de réincarnation convoque encore moins le désir de vengeance. Redevenue mortelle, Susie désire vivre. Plus encore – et c'est ce qu'on apprend vers la fin du récit – elle désire vivre sa première relation sexuelle. Et ce n'est pas l'idée de la rupture de l'hymen qu'elle sollicite pour parler de ce désir sexuel, mais bien celui d'une reconnaissance charnelle, d'une jouissance recherchée et souhaitée.

I had never been touched like this. I had only been hurt by hands past all tenderness. But spreading out into my heaven after death had been a moonbeam that swirled and blinked on and off – Ray Singh's kiss. Somehow Ruth knew this. [...] I knew I did not want to chase Mr. Harvey. I looked at Ray Singh and knew why I was there. To take back a piece of heaven I had never known<sup>388</sup>.

Dans le corps de Ruth, Susan a enfin le pouvoir de ressentir les plaisirs du toucher et de la tendresse, des plaisirs qui semblent très simples, mais qui en

---

<sup>385</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 300.

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>387</sup> *Ibid.*

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 304.

réalité appartiennent à ses désirs les plus profonds, les désirs d'une adolescente qui fait l'expérience de sa sexualité pour la première fois. L'intensité avec laquelle est ressentie par exemple le premier baiser avec Ray Singh se traduit ici par la métaphore de l'éclat d'une lumière intermittente ; une luminescence, une lueur qui a su résister au poids de la désincarnation. Cette lumière intermittente résiste certes à la disparition des désirs charnels, mais elle permet aussi à Susan de réaliser que la vengeance n'est pas le désir le plus important. Le corps de Ruth est inextricablement mêlé à la conscience de Susan ; mais ce qui est mis au premier plan, ce que Sebold a su montrer, c'est la puissance de Susan en tant que sujet fondamental. On reconnaît dans le passage charnière cité ci-dessus une conscience de soi. À l'opposé des réalisations vécues dans la conscience narrée, on voit ici une différence indubitable dans la puissance d'une conscience qui se fait autant par la chair que par la narration. À travers cette nouvelle expérience du sensible, Susan participe à son éclosion sexuelle et s'inscrit dans une temporalité qui est forgée par le pouvoir sororal, mais qui relève aussi d'une jouissance recherchée et vécue sans qu'il y ait d'appréhension d'un avenir de mort ou de reproduction – pour emprunter l'expression à Lee Edelman.

L'ouvrage de Ruth A. Saxton a donc bien montré à quel point le corps de la fille est marqué par les modalités de son expérience dans le monde. Mais notre analyse des récits de Sebold et d'Angot montre que la littérature contemporaine réfléchit, par ailleurs, aux potentialités temporelles et sensibles de la *parthénos* en tant que sujet liminaire. J'ai essayé ici de prendre conscience de l'obstacle que constitue cette exploration multidimensionnelle du corps et de

la sexualité pour la fille. Il est vrai, comme le rappelle Brenda Bourdeau, que le résultat de cette exploration se solde souvent par un échec : « At the same time, the body becomes an obstacle to autonomy and self-agency as the girl tries to reconcile her body to the demands of a socially prescribed gendered identity, leading, paradoxically, to feelings of disembodiment<sup>389</sup>. » Il est impossible de nier que dans les cas spécifiques des figures de filles étudiées, la désincarnation devient un destin, plus souvent imposé qu'il n'est réellement souhaité. C'est ce lien inséparable unissant le corps au destin de la fille qui est en fait interrogé.

Bourdeau souligne cependant qu'il y a un mouvement vers la réincarnation présent dans plusieurs récits. Selon Bourdeau, le paysage littéraire où figurent des jeunes adolescentes sollicite une avenue particulière : celle de la réincarnation. Elle écrit à cet effet :

Contemporary novels of adolescence certainly deal with these difficulties, but by foregrounding the adolescent's body, these novels effect a re-embodiment, one in which the body is not simply a negative obstacle to be overcome. These novels recognize the body as a site of contestation, a "battleground," as autobiographical Sidonie Smith suggests, "upon which the struggle for cultural meaning is waged."<sup>390</sup>

Bourdeau étudie *Coming Attractions* de Sandra Berkley<sup>391</sup> et *Bastard out of Carolina* de Dorothy Allison<sup>392</sup>. Le premier roman raconte l'histoire d'une famille américaine qui tente de transformer leur petite fille en une nymphe de la scène, une étoile de Hollywood. Mais comme le dit Bourdeau, il donne surtout

---

<sup>389</sup> Brenda Bourdeau, « The Battleground of the Adolescent Girl's Body », In Ruth O. Saxton, *op. cit.*, p. 43.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>391</sup> Sandra Berkely, *Coming Attractions*, Chicago, Academy Chicago Publishers, 1988.

<sup>392</sup> Dorothy Allison, *Bastard out of Carolina*, New York, Dutton, 1992.

à lire les effets dévastateurs d'une telle entreprise familiale pour la fille parce que cette dernière ne parvient jamais à assumer son pouvoir, ni son corps, ni sa parole, au sein de cette culture du spectacle et du voyeurisme. Bourdeau aborde ensuite de quelle façon les inégalités socioéconomiques engendrent une pauvreté systémique auprès de la famille de Ruth Anne dans le roman d'Allison. Ruth Anne subit à son corps défendant de la violence systématique sous forme de coups, de faim et d'humiliation. Encore une fois, ces deux œuvres mettent l'accent sur l'importance de la narration comme forme de cure, une volonté qui est explicitée par le souhait de recoudre le fil rouge d'un passé traumatique. Et c'est ce que Susan aura la chance de faire avec Ray Singh dans *The Lovely Bones* : aimer, désirer, jouir, enfin. Elle le répète à plus d'une reprise :

I had taken this time to fall in love instead – in love with the sort of helplessness I had not felt in death – the helplessness of being alive, the dark bright pity of being human – feeling as you went, groping in corners and opening your arms to light – all of it part of navigating the unknown<sup>393</sup>.

Dans un geste poussé à l'extrémité de la vie, Ruth donne son corps à Susan.

Mais elles s'échangent plus que des corps. Elles s'échangent aussi leur temps.

### **3.2.8 Domestiquer le potentiel lesbien**

Ces quelques instants de vie sont là pour montrer que Ruth est la fille qui permet à Susan de suturer son passé : Ruth devient celle qui endure le passage de la mort (son esprit accède au Ciel où elle est en train de fêter avec

---

<sup>393</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 309.

les morts) pour que la morte puisse jouir d'un accès temporaire à la vie. La disparue se manifeste ainsi dans le corps de Ruth et peut enfin vivre l'expérience qui lui fut volée par George Harvey. Il y a donc ici tout un déplacement paradigmatique de l'imaginaire du sang et de sa perte au moment de la première relation sexuelle. Ruth fait le don de son corps virginal à Susan, mais ce faisant, elle sacrifie aussi sa propre sexualité lesbienne.

En s'inscrivant dans ce passage qu'elles animent avec leurs propres corps, ces filles parviennent à accéder à un autre destin certes. Susie déclare : « Ruth had been a girl haunted and now she would be a woman haunted. First by accident and now by choice. All of it, the story of my life and death, was hers if she chose to tell it, even to one person at a time<sup>394</sup>. » Ainsi cet échange de corps entre filles rappelle *in extremis* un amour sororal. Ruth se donne temporairement au monde de l'au-delà dans le risque de s'absenter du monde terrestre et ouvre ainsi un espace hospitalier : celui d'un corps s'offrant aux victimes tuées injustement. Ce sacrifice ultime est une forme d'hospitalité entre les filles qui donne à comprendre le paradigme des premières relations sexuelles autrement que par la perforation de l'hymen ou du rite de passage traditionnel. Il s'agit d'une hospitalité corporelle qui rend possible l'accueil d'une temporalité *post mortem*.

Mais il y a aussi quelque chose qui est perdu, un potentiel qui est écarté de cette scène si importante pour Susan. Elizabeth Tallent précise à propos de l'économie sexuelle hétéronormative dans *The Lovely Bones* :

---

<sup>394</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 321.

What does Susie want with her friend's body? Because her rapist-murderer deprived her not only of any future experience of sex but also of her virginity, Susie wants to have sex with a chosen boy, and not just any sex, loss-of-virginity sex. At this juncture, the novel could have shown *more* interest in bodies—in the meaningfulness mostly *felt*, in a healthy life, through sexuality. The particular body borrowed by Susie in order to experience the loss of virginity has been carefully constructed as lesbian<sup>395</sup>.

En effet, pour effectuer ce passage qui est essentiel à Susan, Ruth devra mettre temporairement un terme à la possibilité d'une éclosion sexuelle lesbienne pour laisser la place dans le récit au seul passage sexuel qui semble acceptable : la relation hétérosexuelle.

Il est intéressant de noter que Ruth n'est pas seulement décrite dans *The Lovely Bones* comme une jeune fille aux désirs lesbiens :

That fuzzy feeling of difference, that her crushes on female teachers or her cousin were more than real than the other girls' crushes. Hers contained a desire beyond sweetness and attention, it fed a longing, beginning to flower green and yellow into a crocuslike lust, the soft petals opening into her awkward adolescence<sup>396</sup>.

Ruth est avant tout un corps qui contient une puissance sexuelle inépuisable. Ruth n'est pas décrite selon des paramètres binaires : ses désirs et ses fantasmes ne jouent pas avec cet idéal d'innocence ou de pureté si communs dans l'imaginaire qu'on a de la jeune fille. Tallent se pose donc une question d'autant plus pertinente lorsqu'on réalise à quel point Ruth, si elle est en communion intersubjective avec ses sœurs, devient par ce geste de transsubstantiation hospitalière une jeune fille dont le potentiel lesbien est

---

<sup>395</sup> Elizabeth Tallent, *loc. cit.*, p. 8.

<sup>396</sup> Alice Sebold, *op. cit.*, p. 320.



castré par la relation hétérosexuelle. Elizabeth Tallent a raison de poser la question : pourquoi la narratrice se met-elle à décrire avec autant de précision l'éclosion sexuelle lesbienne de Ruth, jusqu'ici non consommée, si c'est pour que cette dernière abandonne son corps à une forme de refus de ce potentiel ? Est-ce qu'un corps lesbien, puisqu'il n'appartient à aucun homme, serait plus disponible à l'appropriation ? La virginité est-elle moins importante pour une lesbienne qu'elle pourrait l'être pour une fille hétérosexuelle<sup>397</sup> ? Dans *The Lovely Bones*, quelle fille doit être le plus sujette à une forme de domestication de son destin si ce n'est Ruth ? Étant une mauvaise vierge non pas à cause de la souillure du viol, mais à cause de son potentiel non hétéronormatif, Ruth devra sacrifier la puissance de sa propre sexualité.

Sarah Whitney aura raison de conclure que cet échange de corps entre Ruth et Susan aura eu pour ultime effet de rendre hétérosexuel le destin de Ruth, devenue par cet acte, un corps réceptacle, une fille sacrificielle<sup>398</sup>. Mais j'ajouterai que cet échange de corps ne permet pas non plus à Susan de jouer avec d'autres formes de sexualité non hétéronormatives. Il n'y a pas une démultiplication des potentiels de genre ou de sexe pour Susan même si cette dernière a enfin la possibilité de réaliser ses désirs sexuels. Par ailleurs, ce qui est advenu à Ruth et à son corps ne peut entièrement faire disparaître l'idée

---

<sup>397</sup> « Why detail Ruth's emergent—yet so far unconsummated—sexuality only to have her abandon her body so that her friend can use it ? Is a lesbian body, by virtue of not “belonging” to any male, more available for appropriation ? A lesbian's virginity less important to her than a straight girl's to her ? », Elizabeth Tallent, *loc. cit.*, p. 8.

<sup>398</sup> « The taming of [...] Ruth [...] is also subject to a gendered domestication at the novel's end. In a finale of magical realism, Susie and Ruth temporarily swap bodies so that the latter may experience life on Earth as an adult. Susie spends her time in a corporeal body having sex with her old boyfriend ; her actions make the lesbian Ruth into a “straightened” sacred feminine vessel. », Sarah Whitney, « Uneasy Lie the Bones : Alice Sebold's Postfeminist Gothic, *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 29, no. 2, automne 2010, p. 361.

d'une temporalité plus longue, celle qui affecte la puissance de son sexe et de ses désirs en tant que lesbienne et en tant que vierge. Car le déplacement qui a eu lieu de son avenir au moment de l'appropriation de son corps par Susan a changé le cours de son histoire potentielle : une histoire alternative a été écrite sur son corps, celle qui en réalité n'est pas du tout alternative, mais bien normative, un redéploiement d'un système anatomo-chronologique du pouvoir, celui de la rectification du destin de la jeune fille.

### **3.3 À la recherche des vierges suicidées**

Si la communauté sororale est convoquée dans *The Lovely Bones*, elle est présente grâce à l'image de l'identité sororale dans le roman *Virgin Suicides* de Jeffrey Eugenides<sup>399</sup>. Les cinq sœurs Lisbon, toutes adolescentes, sont désindividualisées, désubjectivées, par un narrateur polyphonique et anonyme qui les englobe sous le signe évanescent et simultanément extatique de « vierges suicidées » afin de retracer de façon obsessive l'époque nostalgique de sa jeunesse. Ce roman tente de raconter l'histoire du suicide collectif des cinq sœurs Lisbon : Cecilia, 13 ans ; Lux, 14 ans ; Bonnie, 15 ans ; Mary, 16 ans et Therese, 17 ans. Le narrateur semble *a priori* avoir une position privilégiée parce qu'il a en sa possession des archives de cette époque lointaine de son passé. On peut soupçonner immédiatement qu'il est un narrateur adulte, homme, peut-être dans la quarantaine ou la cinquantaine si on pense au fait qu'il était adolescent dans les années 1970, époque à laquelle s'inscrit ce récit.

---

<sup>399</sup> Jeffrey Eugenides, *Virgin Suicides*, Londres, Bloomsbury, 2002 [1993].

Le suicide sororal envahit l'atmosphère de la narration rétrospective. Le titre *Virgin Suicides* développe ainsi l'idée d'une identité collective de filles ne pouvant être dissociée d'un destin mortifère et autodestructeur. Les filles sont des suicidées ; et elles sont surtout des vierges suicidées. Le suicide se mêle inextricablement à la virginité.

### 3.3.1 Un destin prédéterminé

Si la communauté sororale est convoquée dans *The Virgin Suicides*, c'est le destin irrévocable de la mort pour les *parthénoi* qui est cependant mis de l'avant dans le roman. Le narrateur raconte dès l'*incipit* que les techniciens en urgence paramédicale savaient déjà où se trouvait le cadavre des filles, le suicide dans cette famille étant devenu une tradition depuis la tentative de suicide de Cecilia. Il commence le récit en disant :

On the morning the last Lisbon daughter took her turn at suicide—it was Mary this time, and sleeping pills, like Therese—the two paramedics arrived at the house knowing exactly where the knife drawer was, and the gas oven, and the beam in the basement from which it was possible to tie a rope<sup>400</sup>.

Le narrateur ajoute une citation et prête la voix aux techniciens qui justifient la lenteur de leurs déplacements à l'aide de guillemets et écrit « “This ain't TV folks, this is how fast we go.”<sup>401</sup> » Ce narrateur, quoique anonyme, semble avoir une connaissance du temps, de la chronologie et des détails des événements, ainsi que de la rapidité avec laquelle les choses se sont vécues. Les

---

<sup>400</sup> Jeffrey Eugenides, *op. cit.*, p. 3.

<sup>401</sup> *Ibid.*

formules qu'il emprunte ne tiennent peut-être pas tout à fait du témoignage juridique, mais elles prétendent néanmoins garantir une certaine forme de vérité temporelle de la vie des sœurs Lisbon. Elles opèrent donc une conjonction entre *je* et le geste de *se mettre à écrire la vérité* sous une forme quasi policière ou juridique en occupant une fonction sociale qui se veut autoritaire, mais qui est aussi intimement liée au destin funeste des sœurs disparues.

L'*incipit* se dévoile ici dès le début comme un récit historique du genre « Les filles sont décédées à x heure à l'endroit y selon les conditions z... », impliquant une antériorité de l'histoire, et cette antériorité s'appuie sur le dévoilement de l'identité des sœurs Lisbon, de la cause de leur suicide, et ce, sans que les filles ne prennent la parole. Le « nous » du narrateur n'est certes identifiable à personne, mais il l'est paradoxalement toujours en référence aux filles, à leur entourage et aux détails de leur mort et de leur vie. En effet, le narrateur a une réelle volonté d'établir et de valider l'autorité de leur présence, comme s'il se pouvait qu'elles ne soient pas réelles, comme si elles étaient seulement des fantasmes de sa jeunesse qui n'ont pas cessé de hanter son esprit tout au long de son adolescence et de son passage à l'âge adulte. Et on s'en rend rapidement compte dès les premières pages lorsqu'il parle des spécimens de preuve qu'il a sauvegardés depuis les années 1970.

Toute cette extériorité matérielle se bâtit dans le roman comme un arsenal putatif, une arme utilisant le monde matériel et visible pour retracer la mémoire d'un passé déjà très loin autour de ce noyau événementiel qu'est celui du suicide de cinq jeunes filles transformées en icônes de leur adolescence. En effet, les scènes narrées dans le roman se ressemblent toutes : elles traduisent la

volonté que ressent le narrateur de retracer une époque nostalgique à l'aide de détails les plus précis tels que l'odeur des filles, l'architecture de leur chambre, leur collection de bébelles, le lieu où elles gardaient les tampons et les serviettes hygiéniques et j'en passe. Le lecteur n'a pourtant jamais accès à une description des objets qui existaient dans la chambre du narrateur, de ces garçons devenus maintenant des hommes adultes. Il n'a pas non plus accès à la parole véritable des filles, à leur témoignage. Les filles sont des corps fantasmés sans voix, des images en série qui défilent à travers un temps qui n'a pas évolué.

### **3.3.2 Le sang viral de la fille pubère**

Deux filles occupent de façons disproportionnée l'attention du narrateur. Cecilia et Lux. Je m'attarderai ici à Cecilia même si la figure de Lux mérite aussi d'être étudiée. Dans la salle de bain, là où les autres sœurs se seraient précipitées pour la sauver, la tentative de suicide de cette dernière recèle un danger viral pour la communauté. Le narrateur raconte qu'il est allé vérifier les archives médicales selon lesquelles Cecilia aurait sévèrement coupé l'artère du poignet de sa main droite, parce qu'elle était gauchère. Elle aurait également reçu 24 points de suture. Elle serait revenue de l'hôpital en portant encore la robe blanche. Mais c'est seulement à la page 158, quasiment à la fin du roman que le narrateur raconte la première tentative de suicide de Cecilia, après qu'il eut tergiversé à plus d'une reprise dans sa quête étiologique sur le

suicide des sœurs Lisbon. Je me permets ici de citer ce long passage parce qu'il contient plusieurs éléments fondamentaux.

In the bathtub, cooking in the broth of her own blood, Cecilia had released an airborne virus which the other girls, even in coming to save her, had contracted. No one cared how Cecilia had caught the virus in the first place. Transmission became explanation. The other girls, safe in their own rooms, had smelled something strange, sniffed the air, but ignored it. [...] Contagious suicide made it palpable. Spiky bacteria lodged in the agar of the girls' throats. In the morning, a soft oral thrush had sprouted over their tonsils. The girls felt sluggish. At the window the world's light seemed dimmed. They rubbed their eyes to no avail.<sup>402</sup>.

Le corps de Cecilia est puissant : il contient un virus toxique. Il pénètre dans les cellules hôtes des filles par voie aérienne et se reproduit d'une telle façon qu'une fois les hôtes infectées, le virus affecte les ganglions et la gorge, tout leur système immunitaire, et provoque chez les filles un comportement de léthargie. On soupçonne ici que c'est une forme de dépression ayant pour symptômes des particularités repérées par la doxa hippocratique à propos des maladies des vierges. Mais ce sont aussi les mêmes symptômes qui reviennent plus tard au 19<sup>e</sup> siècle dans la description de la maladie des vierges, connue sous le nom de chlorose.

---

<sup>402</sup> Parce que cette citation est longue, j'ai pris le temps de la traduire. « Dans la baignoire, son corps bouillonnant de son sang, Cecilia avait propagé un virus aérien que les filles, en dépit de leur désir de la sauver, ont contracté. Personne ne s'est soucié de savoir comment Cecilia a contracté ce virus. La transmission est devenue l'explication. Les autres filles, protégées dans leur chambre, ont senti quelque chose d'étrange, ont inhalé l'air, mais sans s'en rendre compte. [...] La contagion du suicide rendait l'air palpable. Des bactéries épineuses s'étaient propagées dans la gorge des filles. Le lendemain matin, elles semblaient avoir contracté le muguet. Les filles bougeaient lentement. Par la fenêtre, on apercevait un affaiblissement de la lumière. En vain pouvaient-elles se réveiller. », Jeffrey Eugenides, *op. cit.*, p. 158.

### 3.3.3 Beauté virginale et maladie

Dans l'ouvrage *The Diseases of Virgins : Green Sickness, Chlorosis and the Problems of Puberty*, Helen King précise que la chlorose est une maladie qui appartient autant à la culture populaire qu'à la culture médicale<sup>403</sup>. En effet, King remarque que les symptômes de la chlorose, souvent similaires à ceux de l'anémie, n'ont paradoxalement pas comme effet de réduire la beauté des filles. Elles deviennent par cette maladie plus désirables aux yeux des hommes. Et ce sont les filles blondes qui sont avantagées par les effets de ce qui semble être une perte excessive de sang et un blanchissement du teint comme le dit le médecin écossais Byrom Bramwell dans son traité sur l'anémie :

In blondes, the complexion often has a beautiful rosy-red tint when the patient comes under the notice of the physician; patients suffering from chlorosis flush readily; their skin is usually thin and delicate; the temporary tinting of the skin which results from the flushing is very becoming, for many of the girls who are affected with chlorosis are very pretty. [...] After the temporary excitement subsides, the face becomes pale [...] almost entirely bloodless<sup>404</sup>.

Le récit médical rejoint ici le récit érotique dans la représentation, qui rend les jeunes filles à la fois malades et attirantes. Le médecin rationalise des symptômes en les maintenant dans un univers fantasmé. Cet univers fantasmé de la fille désirable fait en sorte qu'elle est toujours au bord du précipice, au seuil entre la vie et la mort, entre la maturité sexuelle et l'innocence.

---

<sup>403</sup> Helen King, *The Diseases of Virgins : Green Sickness, Chlorosis and the Problems of Puberty*, Londres et New York, Routledge, 2004, p. 1.

<sup>404</sup> Byrom Bramwell, *Anaemia and Some of the Diseases of the Blood-Forming Organs and Ductless Glands*, Edinbourg, Olivier and Boyd, 1899, p. 32 ; cité dans Helen King, *Ibid.*, p. 7.

Cet univers fantasmé a aussi pour effet de construire l'identité du médecin en tant que sauveur ; celui, le seul, qui aurait le pouvoir de guérir la fille de ses affections autodestructrices. Les sœurs Lisbon ressemblent à ces filles chlorotiques, belles et blondes, sexuellement désirables ; et le narrateur s'improvise médecin pour tenter tant bien que mal de trouver une étiologie rationnelle de leur maladie. Il faut ainsi noter à quel point cette maladie appartient encore à notre imaginaire occidental de la fille pubère puisque le virus dont parle le narrateur frappe une espèce en particulier, les jeunes filles. Seul le corps des jeunes filles est considéré comme un réservoir potentiel du virus, pas celui des parents, encore moins celui du narrateur. En fait, les premiers signes de l'infection semblent spécifiques à la nature des filles, à leur destin prédéterminé. L'hypothèse qui se dégage est que le corps des jeunes filles est un réservoir naturel du virus. Et Cecilia est tout simplement celle qui a facilité l'ouverture de ce réservoir puisque son sang a été en contact avec l'air au moment de la tentative de suicide, alors qu'elle était seule dans la baignoire.

À la suite de cet incident, Cecilia devient une créature qui, au bord de la mort, est non seulement dotée d'un corps qui se propage, mais elle possède aussi un corps qui a le pouvoir d'affecter le temps téléologique, le temps de la vitesse productive.

They felt heavy, slow-witted. Household objects lost meaning. A bedside clock became a hunk of molded plastic, telling something called time, in a world marking its passage for some reason. When we thought of the girls along these lines, it was as feverish creatures, exhaling soupy breath, succumbing day by day in their isolated ward. We went outside with our



hair wet in the hopes of catching flu ourselves so that  
we might share their delirium<sup>405</sup>.

Les corps des jeunes filles ne sont plus des corps humains : ils deviennent des corps fiévreux. Ils font d'elles des créatures mythiques, qui planent au-dessous des humains. Expriment cette symbiose entre les éléments naturels et surnaturels, les limites de leur corps humain se défont grâce au corps pubère de Cecilia. Sa tentative de suicide est dotée d'un pouvoir magique et, par extension, le corps supposément contaminé des filles est suspendu dans l'état spectral d'une temporalité qui tarde à avancer. Et ce n'est pas tant le désir de mourir de Cecilia qui fascine ; c'est la puissance de sa condition liminaire qui rend le narrateur extatique. La maladie des filles se répand de telle sorte qu'elle vide le temps de toute forme de productivité ou de production. Elles deviennent des vierges suicidées et le temps de la remémoration pour le narrateur devient un temps du fantasme, éternellement extatique.

### 3.3.4 Fantasme, *phantasia*

Tout au long du roman, les filles portent en elles un paradoxe, celui d'une sexualité indécente qui les habite et qui leur confère une innocence limite, celle qui a la puissance de contaminer et de se propager tel un virus contagieux.

---

<sup>405</sup> Je traduis. « Elles se sentaient lourdes, lourdaudes. Les objets domestiques ont perdu leur sens. L'horloge à la lisière du lit est devenu un gros morceau de plastique moulé, qui projetait quelque chose qu'on appelle le temps, marquant le passage dans un monde perdu. Quand nous pensâmes aux filles de cette façon, elles devenaient des créatures fébriles, exhalant une haleine pâteuse, succombant au poids de la succession des jours comme si elles étaient emprisonnées dans une chambre d'hôpital psychiatrique. Nous sortions avec nos cheveux mouillés dans l'espoir que nous attraperions aussi ce virus. Nous voulions faire l'expérience de leur délire. », Jeffrey Eugenides, *op. cit.*, p. 158.

They were short, round-buttocked in denim, with roundish cheeks that recalled that same dorsal fitness. Whenever we got a glimpse, their faces looked indecently revealed, as though we were used to seeing them in veils. No one could understand how Mr. and Mrs. Lisbon had produced such beautiful children. [...] None of us went to church, so we had a lot of time to watch them, the two parents leached of color, like photographic negatives, and then the five glittering daughters in their homemade dresses, all lace and ruffle, bursting with their fructifying flesh<sup>406</sup>.

À l'aide d'une telle description qui revient souvent dans le texte sous des formes similaires, toujours en rappelant la féminité en devenir des filles, à la lisière entre la sexualité indécente et la virginité innocente, le narrateur construit une identité sororale sexuelle qui joue avec les limites de la réalité et du fantasme. Si au début du passage cité elles portent des jeans, habillées comme des adolescentes typiques de cette époque, les filles se transforment rapidement en filles nubiles dès le moment où le narrateur se met à penser à elles. Il semble disposer de beaucoup de temps pour les regarder, et remarque que les parents Lisbon sont de pâles reflets comparativement à ces filles dont la chair éclatante réveille le désir incessant des garçons. Cette innocence paradoxale, les filles ne cessent de la montrer grâce à leur robe blanche, rappelant ainsi les tenues virginales des prêtresses de Vesta, ces figures antiques et sacrées, chargées de protéger la vitalité de la Cité. Les filles Lisbon sont pourtant mortes au moment

---

<sup>406</sup> Je traduis. « Elles étaient petites de taille, avec un derrière bien arrondi lorsqu'elles portaient des jeans, avec des joues qui rappelaient leur souplesse dorsale. Quand nous avons pu nous rapprocher pour attraper une lueur de leur image, leurs visages semblaient se révéler à nous de façon indécente, comme si nous étions habitués de voir des femmes voilées. Personne de nous pouvait comprendre comment M. et Mme. Lisbon avaient créé de si beaux enfants. [...] Personne d'entre nous n'allait à l'église, alors on disposait de beaucoup de temps pour les regarder, les deux parents vidés de toute forme de couleur, et puis les cinq filles, qui brillaient dans leurs robes cousues à la main, faites en dentelle avec des jabots, avaient la chair éclatante qui rayonnait de toute sa splendeur. », Jeffrey Eugenides, *op. cit.*, p. 7-8.

de la narration. Elles appellent néanmoins la fascination parce qu'elles semblent avoir perdu quelque chose de précieux.

Empruntant la forme pronominale « nous » (« *we* ») sans pour autant se nommer, le narrateur anonyme et polyphonique avoue au début du récit ne jamais avoir eu l'autorisation de pénétrer la maison des Lisbon. Même s'il semble avoir eu peu accès à la vie intime des filles, il les décrit avec une précision et une ferveur extatique, comme s'il était toujours au bord de l'orgasme. Cette oscillation dans la représentation des filles constitue le point de départ d'une interrogation sur leur puissance effective au sein de ce récit. On ne sait pas si les filles participent entièrement de ce jeu puisqu'elles ne prennent pas la parole dans le roman. Mais parce qu'elles apparaissent être au bord de la sexualité illicite, brillantes dans leurs habits de jeunes mariées, on peut penser que les filles convoquent un interdit dont la force centripète rend le narrateur incapable de résister à l'aura de leur sexualité naissante.

Selon Danielle Lories et Laura Rizzerio, la *phantasia* sert à « repérer les différentes apparences et perceptions qu'une seule et même entité peut produire chez un couple d'observateur<sup>407</sup>. » La *phantasia* est donc une expérience éminemment personnelle, mais comme le disent Lories et Rizzerio, ceci « ne veut pas dire qu'il n'y aurait pas des *phantasiai* communes à tous les hommes en tant qu'espèce<sup>408</sup> ». Sauf que les sœurs Lisbon ne sont pas seulement des apparitions imaginaires ; le narrateur a une conscience d'image. La force de la *phantasia* est qu'elle permet au sujet de se scinder à elle ; il la rejoint et fait

---

<sup>407</sup> Danielle Lories et Laura Rizzerio, *De la phantasia à l'imagination*, Bruxelles, Société des études classiques, 2003, p. 1.

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 2.

comme s'il appartient à son monde, à son temps. Ainsi, celui qui a une conscience d'image ne veut pas être un spectateur extérieur au monde de la *phantasia*. La conscience d'image donne lieu à une structure à double complément : si le fantasme sert parfois à penser le rêve, le faux, l'illusoire ou encore l'hallucination, bref, toutes des conditions de la perception impossible, le rôle de la *phantasia* est de faire apparaître cet objet-*ci*, inéluctablement désirable, afin de permettre que l'on se meuve vers lui. C'est donc le mouvement « vers », infiniment désirable et méconnaissable des garçons vers ces *phantasiai*, qui se dévoile être le plus séduisant et le plus excitant pour eux. Il y a chez eux l'excitation d'une préhension des filles, qui consiste à se rapprocher d'elles tout en les glorifiant par un mouvement qui tend à les élever sur un piédestal. Mais l'effet inévitable de la *phantasia* consiste à faire disparaître le temps de la fille, le temps de sa parole et de ses désirs.

### **3.3.5 Elles, personne, un**

Quelques jours après les obsèques de Cecilia, le narrateur rapporte que son intérêt pour les quatre sœurs survivantes n'a de cesse d'augmenter, puisqu'elles deviennent à ses yeux des créatures mystérieuses. Parfaitement silencieuses dans leur souffrance, les sœurs semblent par ailleurs incapables d'effectuer les mouvements les plus mécaniques qui soient. Souvent, raconte le narrateur, alors qu'elles marchent, elles s'arrêtent subitement et hochent la tête en posant leur regard vers le bas, comme si elles ne pouvaient plus être

d'accord avec la vie<sup>409</sup>. Les gestes quotidiens deviennent difficiles pour les soeurs qui se retrouvent désormais, soit en train d'errer dans les rues de leur quartier<sup>410</sup>, soit séquestrées dans leur chambre, et donc invisibles aux yeux du narrateur.

Le narrateur est persuadé qu'en essayant de repérer les traces de leur existence il pourra comprendre ce qu'elles ressentent et ce qu'elles sont en tant que jeunes filles<sup>411</sup>. Mais l'intention qu'éprouve le narrateur de retracer tous les événements qui ont précédé leur suicide collectif se solde constamment par l'échec, puisqu'il avoue à maintes reprises ne pas savoir pourquoi elles se sont données la mort. Mais plus qu'une attention emphatique sur le triste sort des sœurs, le regard obsessionnel que porte le narrateur sur elles installe dans le plan de l'économie narrative du récit une structure de contamination identitaire. Je prends le temps ici de citer ce long passage puisqu'il se donne à lire comme un éloge qui se veut empathique :

And so we learned about their lives, came to hold collective memories of times we hadn't experienced, harbored private images of Lux leaning over the side of a ship to stroke her first whale [...] We became acquainted with the starry skies the girls had gazed at while camping years before, and the boredom of summers traipsing from back yard to front to back again, and even a certain indefinable smell that arose from toilets and rainy nights, which the girls called "sewery."

---

<sup>409</sup> Je paraphrase toute cette citation : « In the first few days after the funeral, our interest in the Lisbon girls only increased. Added to their loveliness was a new mysterious suffering, perfectly silent, visible in the blue puffiness beneath their eyes or the way they would sometimes stop in mid-stride, look down, and shake their heads as though disagreeing with life. », Jeffrey Eugenides, *op. cit.*, p. 52.

<sup>410</sup> « Grief made them wander. We heard reports of the girls walking aimlessly through Eastland, down the lighted mall with its timid fountains and hot dogs impaled beneath heat lamps. », *ibid.*

<sup>411</sup> « [...] we felt that if we kept looking hard enough we might begin to understand what they were feeling and who they were. », *ibid.*, p. 63-64.

[...] We knew the pain of winter wind rushing up your skirt, and the ache of keeping your knees together in class, and how drab and infuriating it was to jump rope while the boys played baseball. [...] We felt the imprisonment of being a girl, the way it made your mind active and dreamy, and how you ended up knowing which colors went together<sup>412</sup>.

C'est en retraçant de façon obsessive les événements et le monde des filles que le narrateur articule un rapport intime entre l'histoire de l'enfance des filles et le sens de leur histoire collective. Louise Wandland rappelle à l'instar de Shostak que cette forme de narration mime l'idéologie patriarcale<sup>413</sup>. Ainsi, Shostak note la pluralité des voix du narrateur ne fait qu'envahir celles des sœurs Lisbon puisqu'elles sont reléguées au silence et à l'emprisonnement, et ce, même si le narrateur explique qu'il voulait comprendre ce que cela voulait dire que d'être emprisonné dans la maison<sup>414</sup>. Le récit montre comment les sœurs Lisbon sont idéalisées, mises sur un piédestal, mais il dévoile aussi comment ce n'est pas seulement leur beauté à la lisière de la mort et de la vie, de la sexualité indécente et de la virginité innocente, qui construit l'identité du groupe de garçons à qui elles « appartiennent ». La richesse et la précision des détails de leurs souffrances quotidiennes et la puissance de leur imagination apparaissent dans une voix intermittente qui fait surface. Le langage qu'empruntent les filles pour expliquer les odeurs indéfinissables de leur vie ordinaire – le temps de

---

<sup>412</sup> Jeffrey Eugenides, *op. cit.*, p. 43-44.

<sup>413</sup> Louise Wandland, « "We Couldn't Fathom Them at All". The Complex Representation of Fertility in Jeffrey Eugenides' *The Virgin Suicides* », travail soumis pour le cours « English 91-120 », School of Humanities, s.d., p. 1-25 ; Debra Shostak, « A Story We Could Live With : Narrative Voice, the Reader, and Jeffrey Eugenides' *The Virgin Suicides* », *MFS Modern Fiction Studies*, vol. 55, no. 4, 2009, p. 808-832.

<sup>414</sup> « We'd like to tell you with authority what it was like inside the Lisbon house, or what the girls felt like being imprisoned in it. [...] Trying to locate the girls' exact pain is like the self-examination doctors urge us to make (we've reached that age). », *ibid.*, p. 170.

l'ennui, si représentatif de l'été pour la jeunesse – toutes ces précisions, prouvent que le narrateur a voulu capter les événements de leur quotidien. Mais laisse-t-il pour autant une place réelle aux filles ou ne fait-il qu'assumer l'autorité de sa propre parole ? La perspective des filles n'est jamais révélée, puisqu'elle demeure cachée derrière le voile que porte le narrateur.

### 3.3.6 Il faut du temps pour parler

À la différence des romans d'Eugenides, de Sebold et d'Angot, la pièce de théâtre *Drames de princesses* d'Elfriede Jelinek<sup>415</sup> montre une *parthénos*, Blanche-Neige, qui affronte son agresseur, le Chasseur pour lui parler. Jelinek propose ici une histoire qui interroge la puissance de la *parthénos* face au pouvoir de la mort, allégorisée par la figure du Chasseur. Dans ce premier tableau qui introduit la pièce de théâtre, le Chasseur, dialoguant avec Blanche-Neige, ne fait qu'assumer son pouvoir divinement omnipuissant, lui qui peut se promener « partout et toujours légalement, même si parfois [il] dépasse la vitesse autorisée comme le fleuve de la mort, en un seul pas, de [ses] jambes recouvertes de guêtres<sup>416</sup>. » Chaussé de ses guêtres en cuir, le Chasseur se dresse contre Blanche-Neige, contre sa fragilité, sa futilité, mais surtout contre son corps rendu impuissant puisque voué à occuper un espace et un temps posthumes. Blanche-Neige, empoisonnée avant de réussir à accéder à son statut de femme mariée, appartient désormais au monde du sommeil.

---

<sup>415</sup> Elfriede Jelinek, *Drames de princesses*, *op. cit.*

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 19.

Mais Blanche-Neige se demande à juste titre quelle est la raison de sa nouvelle existence : elle, qui a refusé d'être comme sa belle-mère, une beauté que cette dernière « miroitait sans cesse comme si elle avait été au moins deux<sup>417</sup>. » Si Blanche Neige plane dans une sphère liminaire où elle est extirpée de tout pouvoir d'agir sur son destin, elle n'occupe pas un espace où elle peut vivre autrement ses désirs ou ses fantasmes. Jelinek refuse de proposer des mondes alternatifs à ce système d'oppression. Blanche Neige doit subir les lois du Chasseur, lui, roi de la forêt, le seul à qui est imparti le droit « de dire à quel moment le temps arrive à son terme, et [il se] réserve le reste qui serait encore resté à eux<sup>418</sup>. »

À la différence des *parthénoi* dans les romans d'Eugenides, de Sebold et d'Angot, Blanche Neige confronte son agresseur et elle lui parle. En prenant la parole, elle prend conscience de son destin dans l'ultime tentative de fuir cette violence du temps absolu de l'homme auquel elle est assujettie. On lui a sans aucun doute retiré un pouvoir matériel, mais elle n'est pas encore tout à fait muette, car elle prend le temps de parler. Comme Antigone, elle sait que son destin est irréversible. Mais le peu de temps qui lui reste, elle l'utilise pour confronter le Chasseur, pour faire ainsi signifier dans la sphère du dialogue oppositionnel, polémique (similaire à celui d'Antigone et de Créon), sa situation sans issue, puisque le temps dans lequel elle est emprisonnée « produi[t] un cycle tragique<sup>419</sup> ». Elle devient ainsi une victime impuissante

---

<sup>417</sup> Elfriede Jelinek, *Drames de princesses*, op. cit., p. 19.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>419</sup> Mathieu Doucet, *Violence et subjectivation dans « Les exclus » et « Lust » d'Elfriede Jelinek*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, décembre 2010, p. 141.



qui agit tout en sachant trop bien qu'elle aura à payer pour un crime qu'elle n'a jamais commis. Elle doit subir une sentence tragique. Son corps est soumis à son bourreau, lui qui est simultanément tortionnaire et prédateur.

Mais à mesure que leur dialogue avance, Blanche-Neige devient parfaitement consciente qu'elle va subir une sentence éternelle dans

un cercle vicieux proprement infernal, abominable, à la jonction du social (le comportement violent) et du conceptuel (le sujet) qui est mis en scène et adapté par Jelinek en littérature et mis au service de la dénonciation du climat malsain en vigueur dans la société post-1945 de l'Autriche, avec ses tortionnaires propres et ses victimes propres<sup>420</sup>.

Ces violences qui extirpent les filles de leur corps matériel et de leur pouvoir effectif organisent ainsi, comme on l'a vu grâce aux cas de figures étudiées, un redéploiement du potentiel sexuel, existentiel, politique de la fille et fonctionnent comme des suppléments de prisons. Si selon Foucault « la prison ressemble aux usines, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons<sup>421</sup> », c'est que les systèmes à l'intérieur desquels nous existons comme un « individu disciplinaire<sup>422</sup> » ne seraient en fait qu'un jeu de miroirs qui se télescopent. Brenda L. Bentham, dans son entrevue avec Jelinek, lui demande si les individus sont seulement des êtres construits ; et si oui, comment font-ils pour résister. Jelinek répond de façon convaincante :

Well, the problem of resistance is not one with which I am concerned. I am more concerned with determining how and from where these social constructs develop; for example construction of femininity that come from the media, advertising, or fashion. I am interested in

---

<sup>420</sup> Mathieu Doucet, *op. cit.*, p. 421.

<sup>421</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 229.

<sup>422</sup> *Ibid.*

popular myths (*Trivialmythen*) and also in demythologizing them, as Roland Barthes did in his book *Mythologies*. Therefore I am interested in objects that are seemingly innocent, like the miniskirt for example and its societal effects; or, in other words, what is the meaning of the miniskirt, which was originally a type of clothing for children? What does it mean when women dress like children? Is it just an innocent playing with the erotic, or is it an infantilization of women? There are certainly many answers to these questions, and, to be sure, I have nothing against the miniskirt. I only want to try to understand where it comes from and why women are made into fashion objects<sup>423</sup>.

Jelinek refuse d'aborder les questions de résistance dans ses œuvres. Elle s'intéresse plutôt aux mythes populaires de la féminité pour tenter de les déconstruire (elle parle d'un processus de dé-mythologisation similaire à celui de Barthes dans *Mythologies*). Si elle étudie certains mythes de la féminité, comme celle de la jupe courte, ce n'est pas tant pour forger une opinion, ou pour présenter ses goûts esthétiques au sein de ses œuvres. Elle amorce une réflexion fortement critique, de la société autrichienne et occidentale. En effet, Jelinek désacralise le mythe de la pureté et de la beauté de la jeune fille (Blanche Neige) en l'extirpant de son cadre premier : le conte pour enfants. Jelinek déplace ainsi le mythe sur une scène tragique où la torture du Chasseur est conjuguée à l'impuissance de la jeune fille. Cette collision entre violence et passivité sur la scène tragique traduit le fonctionnement d'une superstructure sociale composée d'images et de discours où la fille est toujours un accessoire.

---

<sup>423</sup> Voici les questions en anglais : « Are individuals more than social constructs ? And if they are, where could resistance come from ? », Brenda L. Bethman et Elfriede Jelinek, « "My Characters Live Only as They Speak" : Interview with Elfriede Jelinek », *Women in German Yearbook*, vol. 16, 2000, p. 64-65.

En privilégiant des personnages qui ne sont plus vivants, Jelinek met l'accent sur l'absence de toute forme d'agentivité, surtout dans le cas des figures féminines. Elle va jusqu'à dire que ses personnages ne sont pas des sujets :

There are hardly any agents in my texts; instead I would say that the acting subjects *are* history in that they only represent the dialectic of history, that is to say, they carry history on their bodies, or express it through their speech. I have written plays in which the characters are constituted by their speech, and as long as they are speaking, they exist, but whenever they cease to speak, they also cease to exist. The subjects speak their historicity, one might say, and thereby become dialectic because they always also carry their antithesis within them<sup>424</sup>.

Jelinek pense que les personnages existent seulement en autant qu'ils parlent ; et disparaissent lorsqu'ils cessent de parler. L'historicité, écrit Jelinek, est inextricablement mêlée à leur parole. Dans *Drames de princesses*, la parole antithétique de Blanche-Neige s'oppose de façon radicale à celle du Chasseur. C'est ainsi que ces personnages s'inscrivent dans une historicité dialectique qui fait en sorte qu'ils ne sont pas des êtres séparés, mais une figure dédoublée, télescopée, qui joue, rejoue et déjoue les multiples discours dominants et répressifs de notre société.

On peut dire qu'au sein de cette œuvre se forge le refus total de toute forme d'élan optimiste. L'idée ne nous viendrait sans doute pas de lire l'œuvre de Jelinek « dans l'espoir de trouver une vision idyllique de l'Autriche ou une

---

<sup>424</sup> Brenda L. Bethman et Elfriede Jelinek, *loc.cit.*, p. 64-65.

évocation harmonieuse des rapports homme-femme<sup>425</sup>. » Reconnue sous le nom de *Nestbeschmutzerin* (littéralement : « celle qui souille le nid »), Jelinek donne à lire une critique acerbe de sa culture, mais cette dernière n'en est pas pour autant limitée aux frontières autrichiennes puisque sa parole contestataire retentit jusque dans le cœur des sociétés et des cultures françaises et nord-américaines, entre autres, parce que justement la violence sexuelle exercée contre les filles et les femmes « fait intrinsèquement partie de notre civilisation capitaliste et patriarcale<sup>426</sup>. » Selon Jennifer Magro Algarotti, c'est précisément le pouvoir de la sauvagerie domestiquée et transformée en commodité pour le marché du capital et du profit qui intéresse Jelinek sans jamais qu'elle ne veuille proposer une solution utopique ou réconciliatrice :

it is precisely the power behind wilderness's conversion into a material commodity, whether as product or space, and the consequences of this conversion for both humans and landscape that interest Jelinek. Yet like Jelinek's other works, no solution is offered; it is merely highlighted, deconstructed, and rebuilt through discourse and language<sup>427</sup>.

Jelinek est à cet égard une contemporaine de Virginie Despentes. Elle jette aussi la lumière sur l'illusion de liberté que nous procure le régime à l'intérieur duquel le sexe de la fille est annexé à celui de l'homme. À la question : « Quel contact établit-on avec soi-même quand son propre sexe est systématiquement

---

<sup>425</sup> Patrick Bergeron, « Non, ce pays n'est pas pour la vieille femme. Vieillesse et féminité dans *La Pianiste* d'Elfriede Jelinek », *Germanica*, dossier : « L'écriture de la vieillesse dans la littérature allemande contemporaine », vol. 1, no. 50, 2012, p. 95-108, <http://www.cairn.info> (page consultée le 28 mai 2015).

<sup>426</sup> Patrick Bergeron, *loc. cit.*, p. 95.

<sup>427</sup> Jennifer Magro Algarotti, *The Austrian Imaginary of Wilderness : Landscape, History and Identity in Contemporary Austrian Literature*, thèse de doctorat, Ohio State University, 2012, p. 77.

annexé par un autre<sup>428</sup> ? », Despentes, comme Jelinek, exprime sa colère et sa déception de voir comment les « petites filles modèles, anges du foyer et bonnes mères, [sont] construites pour le bien être d'autrui, pas pour sonder nos profondeurs. Nous sommes formatées pour éviter le contact avec nos propres sauvageries<sup>429</sup>. » Dans la pièce de Jelinek, le Chasseur n'a plus besoin de son chien de compagnon pour chasser parce que l'homme est devenu la bête ultime, le spectre d'un animal qu'il aura su domestiquer à un point tel qu'il n'aura plus besoin de lui pour déterminer sa propre part d'humanité. Il n'y aura pas eu devenir animal. Il y aura eu homme souverain et annihilation de l'animal.

Tout est devenu dans l'univers de Jelinek un jeu de miroirs dans un monde de spectacle, où la liberté du chien « qui a tout l'espace pour courir librement, hurlements, grognements, gargarismes, râles, grondements », n'est rien face à celle du Chasseur, lequel va jusqu'à s'exclamer face à la puissance de sa monomanie : « je n'ai vraiment pas de besoin de ça [le chien]<sup>430</sup> ! » Seul le Chasseur garantit le terrain de la liberté de circulation, pas le chien, pas la chienne, encore moins la jeune fille. S'il y a une puissance incontestable, une vérité indubitable que la fille possède ce n'est pas celle de l'espace ; c'est celle du temps, son temps à elle lorsqu'elle ne cherche pas à remplir le destin que lui impose l'homme, cet incantateur du logocentrisme, allégorie du *telos*, n'ayant qu'un seul désir : l'achever le plus rapidement possible. Face à ce potentiel perçu comme dangereux parce qu'il est justement non accompli encore, impossible à posséder donc, le Chasseur dans la pièce de Jelinek (mais le même

---

<sup>428</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, *op. cit.*, p. 104.

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>430</sup> Elfriede Jelinek, *Drames de princesses*, *op. cit.*, p. 24.

schéma est aussi présent dans *The Lovely Bones* ou dans *Vu du ciel*) avoue au moment où il assume son rôle de prédateur, tuant sa proie : « Je ne lui ai pris que son temps, c'est amplement suffisant, et au fond, c'était ce qu'il y avait de plus dangereux en elle. Encore cinq minutes et je me serais peut-être laissé convaincre de devenir plus petit que je ne le suis. » Juste à temps, il a pu l'achever. Si les œuvres d'Eugenides et de Jelinek montrent l'échec de cette autre temporalité de la *parthénos* en tant que sujet liminaire, la pièce de Jelinek a ceci de différent qu'elle critique la pensée de la virginité et le temps mort de l'existence lorsque ce dernier est construit par l'attente d'un statut qui d'adviendra jamais.

### **3.4 La vierge de l'apocalypse**

Jelinek est à cet égard une contemporaine de Virginie Despentes, qui met aussi l'accent sur l'illusion de liberté que procure le régime de la beauté et de la jeunesse éternelle. Les œuvres de Despentes présentent depuis le début toutes sortes de femmes atypiques, marginales ou criminelles : prostituées, punks, lesbiennes, clochardes, tueuses en série et autres guerrières urbaines côtoient, chacune à sa façon, une violence qui s'avère être un puissant outil politico-esthétique pour dépeindre la position des femmes au sein d'une société contemporaine capitaliste et patriarcale. Selon Michèle A. Schaal, « Despentes s'intéresse en fait aux dynamiques de pouvoir transmises par les inégalités de classes et par les impératifs de genre dont les femmes endurent singulièrement

les effets<sup>431</sup>. » À maintes reprises, l'auteure militante insiste sur sa provenance d'un milieu ouvrier. Elle positionne sa posture féministe « en tant que réponse à la lutte des classes contemporaines<sup>432</sup>. » C'est plus spécifiquement dans ses textes que l'écrivaine s'engage à contester la notion de pouvoir qui ne cesse de produire et de reproduire un système à l'intérieur duquel

les mères encouragent les petits garçons à faire du bruit alors qu'elles enseignent aux filles à se taire. [...] Qu'y a-t-il de si bénéfique, demande-t-elle donc, pour les femmes dans cette façon dont les choses se passent qui vaille qu'on y aille si doucement, dans les coups que nous portons ?<sup>433</sup>

Si Despentes s'engage à s'exprimer dans la violence, c'est pour faire valoir l'hypocrisie d'un tel système. Elle se positionne donc contre toutes celles qui sont dans la docilité, et qui en plus participent à la formation et à l'apprentissage des filles pour qu'elles soient toujours « présentables<sup>434</sup> », « agréables<sup>435</sup> », pour qu'elles apprennent elles aussi à se soumettre au pouvoir, pour qu'elles ne demeurent « que les alliés des hommes<sup>436</sup> ». D'aucuns voient dans cette posture une approche extrême et radicale, moins nuancée des rapports homme-femme que celle, par exemple des femmes qui voient dans le féminisme « une cause secondaire, de luxe<sup>437</sup>. »

Dans *Baise-moi*<sup>438</sup>, les protagonistes Manu et Nadine s'engagent à

---

<sup>431</sup> Michèle A. Schaal, « La violence au féminin chez Virginie Despentes », In *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*, ouvrage dirigé par Frédérique Chevillot et Colette Trout, New York et Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 276.

<sup>432</sup> *Ibid.*

<sup>433</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, *op. cit.*, p. 122.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>435</sup> *Ibid.*

<sup>436</sup> *Ibid.*

<sup>437</sup> *Ibid.*

<sup>438</sup> Virginie Despentes, *Baise-moi*, Paris, Grasset, 1999.

activement initier un homme à la rencontre sexuelle. Manifestant son inexpérience face à ces déesses du sexe, l'homme est comparé à « une vierge tentée » lorsqu'il « bafouille et glousse », ne sachant comment réagir à la proposition de Manu. Louise Krauth<sup>439</sup>, dans son mémoire de maîtrise *Représentations du sexe chez N. Arcan, V. Despentès, M.-S. Labrèche et C. Millet*, a bien remarqué que « l'aspect repoussant du personnage renforce la dimension transgressive qui fonde le genre. [...] Despentès souligne cette inversion des rôles traditionnels<sup>440</sup> » de la séduction.

### 3.4.1 La fin du rêve

Mais Despentès n'est pas seulement à la recherche du brouillage des genres. Elle assume un projet politico-esthétique à travers lequel elle écrit la fin du rêve « de prospérité économique et sociale des Trente Glorieuses, la déception engendrée par la gauche au pouvoir dans les années 80, ainsi que l'échec des utopies de Mai 68<sup>441</sup>. » Les « classes contemporaines » de Despentès ne baignent pas dans la nostalgie du rêve américain ; elles ne rêvent plus à une utopie de la classe ouvrière ; elles n'ont plus comme horizon d'attente l'émancipation par l'enrichissement du capital. Ses textes mettent de l'avant de manière virulente la contestation punk, historiquement ancrée à gauche et dans les milieux précaires, souvent ceux dans lesquels les jeunes sont le plus susceptibles de vivre les saccages de la pauvreté et du silence.

---

<sup>439</sup> Louise Krauth, *Représentations du sexe chez N. Arcan, V. Despentès, M.-S. Labrèche et C. Millet*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2011.

<sup>440</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>441</sup> Michèle A. Schaal, *op. cit.*, p. 276.



Depuis le début des années 1990, et surtout dans le domaine des études culturelles et de la culture populaire aux États-Unis, et d'une certaine façon en France, on voit apparaître des œuvres littéraires et filmiques, des groupes musicaux aussi, portant sur la colère et la violence de la « bad girl », de la mauvaise fille<sup>442</sup>. À la différence de ces films où les filles sont des super héroïnes aux pouvoirs surhumains, le roman *Apocalypse bébé* de Virginie Despentes s'inscrit dans la lignée du mouvement punk, mais sous forme de roman d'enquête policière. Dans *Apocalypse bébé*, la jeune Valentine, qui est punk et puis terroriste, en vient à exprimer le paroxysme des conséquences tragiques d'un tel système inégal qui consiste à croire qu'il n'y a rien de plus troublant que « [d]es filles [qui] parlent mal. Ça les [les garçons] surprend, ils sont sincères. Ils s'imaginent, tranquilles, que les filles naissent dans des sortes de roses virtuelles et qu'elles devraient devenir des créatures douces et paisibles<sup>443</sup>. »

Chaque chapitre donne la voix à une femme en plus de céder la parole à l'entourage de Valentine, père, mère, cousin. Lucie Toledo est une jeune détective chargée de retrouver Valentine, une fille de 15 ans portée disparue dans le métro de Paris. Lorsque Lucie se présente au début du roman, elle avoue tous ses défauts : « Je suis la gourde mal payée qui vient de se taper quinze jours de planque pour surveiller une adolescente nymphomane, défoncée à la coke et hyper active. Une de plus. [...] on ne me confie que ça ; la

---

<sup>442</sup> Cf. James Cameron, *Aliens*, États-Unis, 20th Century Fox/Brandywine, 1986, 137 min ; Quentin Tarantino, *Kill Bill : volumes 1 et 2*, États-Unis, Miramax/A Band Apart/Super Cool, 2003/2004, 111 min/137 min. On remarque ici que ces films, tous réalisés par des hommes, représentent des figures de jeunes femmes super héroïnes. Elles ont des qualités surhumaines de combattivité et de rébellion, mais ce ne sont pas nécessairement de jeunes adolescentes.

<sup>443</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, op. cit., p. 129.

surveillance des adolescents<sup>444</sup> ». La Hyène est une lesbienne à poigne. Elle n'a peur de rien : « Y a rien qui marche comme la violence, pour bien communiquer<sup>445</sup> », dit-elle. À l'inverse de ce qui se passe dans *Virgin Suicides*, qui renforce le caractère insaisissable des jeunes filles, les deux femmes sont clairement identifiées et identifiables dans le roman de Despentès, et le régime de la vérité est ici plus proche de la réalité que du fantasme puisqu'il s'agit d'un roman qui dessine une géographie de la recherche au présent, les jeunes détectives traversant la France et l'Espagne sur les traces de Valentine, une jeune fugueuse qu'elles doivent ramener chez son père, et dont le portrait se dessine en creux, au cours de la filature. Cette enquête les entraîne d'abord dans une traversée de Paris, du 16<sup>e</sup> arrondissement à ses banlieues, et les conduit ensuite en voiture jusqu'à Barcelone, dans un voyage qui redouble la première traversée parisienne et se fait aussi du centre vers les marges.

### 3.4.2 La *parthénos* et la laideur

Despentès fait appel à la laideur dans ces œuvres (dans l'incipit de *King Kong Théorie*, elle dit, comme je l'ai cité, parler pour les moches). Lucie et la Hyène ont toutes deux un physique banal et ne se conforment pas au mythe de la belle et bonne femme. Lucie, en tant que narratrice principale, ne se décrit que très rarement. Cette tâche revient aux autres personnages qui transmettent souvent une vision négative de son physique. On dit par exemple qu'elle « a un

---

<sup>444</sup> Virginie Despentès, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 16.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 128.

physique ingrat » et qu'elle « ne cherche pas à s'arranger<sup>446</sup> ». Ce sont des remarques qui reviennent à plusieurs reprises dans le roman. Lucie représente l'antithèse des héroïnes typiques, ces *Wonder Woman* qui savent jouer de leur force physique tout en demeurant maquillées et épanouies. Par ailleurs, le corps mince de La Hyène, « qui a tendance à disparaître<sup>447</sup> », ne correspond pas à l'âge du modèle de la super héroïne, jeune et belle.

On retrouve ailleurs la figure de la vieille femme dans les œuvres d'Elfriede Jelinek. Dans *Méfions-nous de la nature sauvage*, Mme Aichholzer (qui veut littéralement dire : « celle qui est raidie comme le bois ») est décrite ainsi : « La vieille femme veut sentir des êtres grandir sous ses doigts, des hommes jeunes, même sauvages. Une jardinière de l'amour. De soixante-dix ans passés<sup>448</sup> ». Si elle « est vieille, cette femme [...], [elle] palpite de convoitise : elle veut une existence savoureuse<sup>449</sup>. » Mme Aichholzer représente la version romantique de la sauvagerie (la forêt) puisque cette dernière pense par son projet esthétique (la poésie) pouvoir retrouver un état originel, pur, libre, intouché par l'homme. Et son désir esthétique est jumelé à ses désirs sexuels. Même si « jamais [elle] ne prendrait part à la politique<sup>450</sup> », Mme Aichholzer « aimerait, si cela était possible, rester torrent, fougue et lumière jusqu'à la fin, jusqu'à ce que ses os s'effondrent sous son poids<sup>451</sup>. » Elle aimerait tant chasser les hommes, mais elle rejetée par la société et aucun

---

<sup>446</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 176.

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>448</sup> Elfriede Jelinek, *Méfions-nous de la nature sauvage (Oh, Wildnis, Oh Schutz vor ihr)*, traduit de l'allemand (Autriche) par Yasmin Hoffman et Maryvonne Litaize, Paris, Éditions Points, 2011 [1995], p. 12.

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>450</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 108.

homme ne la désire. Par un geste ironique, Jelinek nous permet de voir le mensonge qui se cache derrière le rideau de la domestication de « cette nature sauvage en trompe l'œil [...] censée nous propulser hors de la fadeur de notre existence<sup>452</sup>. » Ce geste renforce l'artificialité de la conception de sauvagerie, puisque cette dernière est invariablement soumise à son antithèse, la domestication. La nature sauvage n'est pas mythique, lointaine, parce qu'elle est toujours contaminée par l'accumulation du capital, le tourisme et l'appât du gain. Jelinek donne ainsi à lire l'impossibilité de retrouver un état originel où tout serait possible parce que la sauvagerie n'existe pas.

### 3.4.3 À la recherche de la fin du temps perdu

Si Jelinek et Despentès écrivent avec les vieilles, les femmes laides et rejetées, il n'en demeure pas moins impossible de percevoir dans l'image de la jeune fille qu'emprunte plus particulièrement Despentès dans *Apocalypse bébé*, un être qui « fait [aussi] peur<sup>453</sup> », justement parce que la fille refuse de se conformer aux normes de bienséance et de respect. À l'inverse de la fille virginale, idéale et innocente, Valentine se dresse contre les siens, sa famille bourgeoise, et sa belle-mère en particulier. Despentès active tout un imaginaire de la violence conjugale pour décrire l'agression de Valentine. Claire, sa belle-mère, n'avoue-t-elle pas face aux détectives :

Ça s'est passé de nouveau dans la cuisine, elle m'a  
plaquée contre l'évier en me hurlant des choses

---

<sup>452</sup> Elfriede Jelinek, *Totenaufer*, traduit de l'allemand (Autriche) par Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize, Paris, Éditions Points, 2011 [1991], p. 25.

<sup>453</sup> Virginie Despentès, *Apocalypse bébé*, *op. cit.*, p. 98.

terribles, je venais de lui conseiller de faire attention à ce qu'elle mange, elle m'a traitée de tous les noms. Maintenant j'ai peur quand je l'entends rentrer. [...] J'ai peur le soir avant de m'endormir, je me dit que la nuit elle pourrait prendre un couteau et m'égorger. [...] Elle est méconnaissable, c'est un monstre<sup>454</sup>.

L'enjeu de cette prise de pouvoir, est autant symbolique que réelle, parce qu'elle passe par des actes éminemment concrets. Despentes réussit à inverser la représentation traditionnelle du rapport prédateur/victime pour montrer sous un angle plus cru la violence de ces actes. Le choix ici de l'agressivité de Valentine envers sa belle-mère permet à l'auteure d'exposer autrement le devenir de la fille en tant que femme. Elle réussit à pousser à l'extrême tous les lieux communs de la jeune fille qui n'ont que très rarement été critiqués, renversés et transcendés.

Valentine, fille pubère, bascule brutalement dans une violence malade, insensée, meurtrière, qui dépasse toute forme de logique et de raison. Elle se situe à l'extérieur du régime de l'intelligible. On a vu que le corps se profile systématiquement dans ce que Butler a nommé la viabilité du domaine de l'intelligibilité<sup>455</sup>. Le corps de la fille pubère fait appel, en effet, à un régime de pouvoir de même qu'à un rapport que la culture populaire – comme ce fut le cas avec la culture médicale -- entretient avec la question des limites de la raison. Or les gestes de Valentine ne renvoient pas à l'éventualité de la

---

<sup>454</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>455</sup> Je paraphrase. « In this sense, what constitutes the fixity of the body, its contours, its movements, will be fully material, but materiality will be rethought as the effect of power, as power's most productive effect. [...] Rather, once "sex" itself is understood in its normativity, the materiality of the body will not be thinkable apart from the materialization of that regulatory norm. "Sex" is, thus, not simply what one has, or a static description of what one is: it will be one of the norms by which the "one" becomes viable at all, that which qualifies a body within the domain of cultural intelligibility. », Judith Butler, *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of « Sex »*, New York, Routledge, 1993, p. 2

transgression, mais plutôt à son extrême saturation. Là réside la puissance de Valentine. Elle fait exploser toutes les potentialités du mal jusqu'à ce que le régime explose. C'est une terreur qui engage l'individu dans le collectif, et qui donne à méditer l'incapacité à comprendre la puissance fondatrice des *parthénoi*, brèche béante et irréductible à quelconque régime de rationalisation. Cette terreur que représente Valentine ne provient pas seulement d'une longue tradition de mauvaises vierges, elle fait intrinsèquement partie du monde contemporain qui se refuse à défaire les systèmes restrictifs et coercitifs au nom d'un meilleur avenir, miroir d'un temps nostalgique, d'un *happy end* allégorisé par la jeune fille, évanescence, nubile ou nymphe.

Selon Sébastien Hubier, la nymphe « est une image érotique [...], une représentation qui éveille le désir sexuel ou amoureux et qui, bien qu'innée, est pourtant susceptible d'être modifiée, refoulée, retouchée par l'expérience et les transformations qui affectent l'individu<sup>456</sup> ». Hubier, qui s'engage à penser aux multiples formes que prend la Lolita dans la littérature et la culture populaire, démontre pourtant qu'à l'aune des visages ambivalents qu'elle revêt,

cette fonction angélique – qui consiste à intercéder, à protéger, à délivrer, à guider et aussi à faire reculer l'angoisse de la mort – revient à cet être intermédiaire central dans l'économie moderne du salut qu'est la lolita dont le pouvoir tient tantôt à sa présence, tantôt à sa disparition<sup>457</sup>.

Despentes veut faire éclater ces images de la jeune fille qui frôle la sexualité

---

<sup>456</sup> Sébastien Hubier, « La nymphe et le nympholepte », *Popenstock.ca*, dossier : « Lolita, de Nabokov à la trashitude hypermoderne », <http://popenstock.ca/> (page consultée le 6 juin 2015).

<sup>457</sup> *Ibid.*

conçue comme une délivrance face à l'angoisse de la mort que ressent l'homme. Ni nymphette, ni femme-enfant, ni Lolita, ni *mean girl*, Valentine ne semble être la sœur d'aucune figure de vierge blanche et innocente qu'il faut sauver ou déplacer dans un espace liminaire entre Ciel et Terre ; et elle n'est pas non plus une vierge désincarnée. Contre cette image de la fille docile, innocente, mais apte à jouer à la séduction, Desportes dessine un visage viril et monstrueux de la *parthénos* sans jamais sombrer dans un refus de l'exagération au profit de l'entre-deux ou du liminaire (entre présence et absence).

#### **3.4.4 Contre les filles du spectacle**

Comme l'explique Desportes dans *King Kong théorie*, la jeune fille est facilement vue comme belle et attirante, elle est la femme idéale pour la société et son enlaidissement volontaire est ce qui lui permet de se maintenir dans la marge. La jeune fille : elle est le fantasme par excellence de tout Pygmalion et est vue comme malléable aux désirs de tous. Elle monte sur les podiums pour faire les concours de Miss America, elle est celle que l'on veut par son sourire, sa fraîcheur, être la vestale de l'ordre et des hiérarchies sociales. La fille adolescente monte certes sur les podiums, mais plus jeune, très jeune, elle participe déjà aux concours de beauté pour enfants, comme on peut le constater sur *The Learning Channel* dont l'ironie que traduit le titre du canal télévisuel rappelle combien il est facile pour notre société de juxtaposer dans ses consciences collective et individuelle l'apprentissage de l'enfant qui marche à quatre pattes et la fabrication d'une princesse en série (je pense ici à l'émission

*Toddlers and Tiaras*<sup>458</sup> devenue un produit de consommation de base dans les ménages nord-américains). On ne devient pas une femme, on devient une image d'une femme qui n'existe tout simplement pas si ce n'est que pour l'autre. Et face à cette part de liberté absolue que nous nous refusons, les jeunes filles

comme la végétation, restent planté[e]s là ; sur le sol, ouvert[e]s à tous, autour des feux de camp auprès de leurs chefs de camp, que les flammes auréolent. La petite lumière qu'ils allument devant [elles], c'est elle qui ouvre la clairière qui permettra aux télévisions de les apercevoir<sup>459</sup>.

Dès le moment où le corps d'une femme se pose sur la terre ferme, dès qu'elle est *infans*, il peut devenir spectacle. Banet-Weiser rappelle que la production culturelle des concours de beauté pour les filles engendre un idéal de subjectivité qui correspond à une mode, celle de la diversité culturelle typique des enjeux sociaux et économiques des années 1990<sup>460</sup>. Cet idéal dont parle Banet-Weiser est produit et reproduit par le biais d'une culture pédagogique de la performance hétéronormée, où l'adulte (le parent) apprend à la jeune fille comment produire de la féminité « commodifiée » en lui enseignant l'importance de chercher et d'internaliser le regard de l'autre, de l'homme adulte, par le biais de suppléments technologiques (faux cils, implants dentaires, perruques, épilations, cosmétique *glitz*, robes en dentelle, talons haut, etc.) qui forgent une identité de femme idéale. Par la suite, à mesure que ce

---

<sup>458</sup> Doug Mirabello, *Toddlers and Tiaras*, États-Unis, The Learning Channel, 2009-.

<sup>459</sup> Elfriede Jelinek, *Totenauberg*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>460</sup> « The cultural work the beauty pageant performs creates an idealized subjectivity that corresponds to a 1990's version of diversity. », Sarah Banet-Weiser, *The Most Beautiful Girl in the World : Beauty Pageants and National Identity*, Berkeley et Los Angeles, California University Press, 1999, p. 21.



processus devient *naturel* pour la fille, elle l'incorpore, elle le fait sien pour devenir une subjectivité idéale, une femme qui ressemble à l'idéal de régulation. Comme l'écrit Sarah Banet-Weiser, la beauté de la plus belle jeune femme construit l'identité du groupe à qui elle « appartient » et en quelque sorte vient refonder un sentiment de communauté.

Les débats autour des questions identitaires et culturelles sont fortement influencés par l'internationalisation d'une structure commerciale qui transforme l'exotique ou l'étranger en un produit mercantile à consommer. Les concours de beauté sont un exemple envoûtant ayant la force de stabiliser l'angoisse qu'éprouve la société à l'égard de l'étranger, de l'Autre<sup>461</sup>, puisque l'idéal qu'ils pointent, la jeune fille, est construit comme un objet total, une identité totale, finale et inséparable de son devenir. La jeune fille est un tout déjà modelé, dressé à être un *telos* : et c'est par le biais de ce moyen, de cette stratégie, que le spectacle produit et reproduit des spectateurs qui se soumettent au plaisir et ultimement à l'acquiescement passif de leur propre disparition.

Par ailleurs, le divertissement devient pour la fille un autre lieu efficace pour garantir l'homogénéisation de l'identité nationale. Elle apprend à se reproduire en fille sérielle, identique, petite princesse maquillée en femme, avant même qu'elle ne puisse apprendre à marcher, à parler, à se socialiser autrement. En se référant aux danseuses alignées de la fin du 19<sup>e</sup> siècle dans les

---

<sup>461</sup> « Particular definitions of gender and race always inform the construction of national identity, even as these definitions present the constant potential for transgression. The challenge is to balance the two, or discover a way to ease a nation's anxiety about itself, to stabilize national identity even while reflecting some part of the reality of what that nation look like. The beauty pageant is precisely this balancing act; it pieces together an ideal from separate parts and manages not only to convincingly call that ideal a whole, seamless identity, but also to spectacularly demonstrate the pleasure of power. », Sarah Banet-Weiser, *op. cit.*, p. 21-22.

spectacle de cabaret et aux Rockettes du Radio Music Hall, pour parler de son essai *Les Filles en série*, Martine Delvaux souligne qu'il y a dans ces images

une série de corps de femme dont on se sert pour représenter un objet, une forme géométrique séduisante. On est dans une image de l'image. Les filles n'y sont même plus objet, mais simple trait de crayon. Elles sont au service de l'imaginaire d'un autre. Mais quand je les vois toutes lever la jambe exactement en même temps... Ayoye ! C'est beau. Je suis séduite par ces objets culturels-là. Mais cette esthétique est complètement anesthésiante<sup>462</sup>.

Delvaux souligne ici l'effet simultanément anesthésiant et séduisant d'une image sérielle qui s'offre à nous comme divertissement. Elle insiste ainsi sur le poids historique d'une telle image en rappelant comment le spectacle est un espace qui appartient en premier lieu au corps de la femme.

Irwin et Chesney-Lind prolongent cette critique et ciblent un changement majeur dans le paysage culturel occidental depuis le début 21<sup>e</sup> siècle. D'une part, l'analyse de Mary Pipher sur la figure d'Ophélie a su montrer du point de vue de la psychologie que les filles étaient cantonnées dans un rôle passif où elles éprouvaient de la difficulté à manifester leur voix, à exiger que leur subjectivité et leurs désirs soient respectés. Or, selon Chesney-Lind et Irwin, le 21<sup>e</sup> siècle annonce un déplacement paradigmatique majeur : la fille ne serait plus une Ophélie, figée dans un état de non passage et vouée à la mort ou à la dépression. L'hypothèse de Chesney-Lind et Irwin se rapproche de celle de Ruth Saxton en ce qu'elle postule également que le nouveau millénaire annonce un changement majeur dans le comportement des filles. D'un point de

---

<sup>462</sup> Martine Delvaux interviewée par Catherine Lalonde, « Des filles fabriquées ? », *Le Devoir*, 26 octobre 2013, <http://www.ledevoir.com/> (page consultée le 23 février 2015).

vue social, leurs études démontrent que les filles sont en train de gagner du terrain par rapport aux garçons : elles réussissent autant sinon mieux qu'eux à l'école. Plus encore, elles semblent s'être approprié les caractéristiques violentes, délinquantes, qui naguère étaient rattachées au stéréotype de l'adolescent rebelle, criminel, et socialement dangereux :

The masculinization of female defiance also brings the role of race and class forward. In a society that has long sought to keep all women in line with negative images, breaking gender norms has very real consequences for all girls who are seen as challenging their assigned place<sup>463</sup>. »

La masculinisation du comportement combatif de la fille met en relief les enjeux culturels et socio-économiques selon ces chercheuses. Cependant, les filles sont toujours sujettes à un système paternaliste qui tente de corriger et de contrôler les comportements considérés masculins (déviance, violence, etc.). J'en déduis que les filles au 21<sup>e</sup> siècle sont toujours pensées à partir d'idées à la lisière entre l'essentialisme (leur corps biologique en devenir) et le constructivisme (les catégories sociales et culturelles qui sont historiquement changeantes). Sauf que cette tension s'aggrave d'autant plus que la fille exhibe des comportements qui sont historiquement l'apanage de l'adolescence masculine : la violence, le crime, la rébellion. La jeune fille devient dangereuse ou mauvaise lorsqu'elle exhibe un comportement, un corps, lorsqu'elle montre un visage qui n'est pas celui d'une jeune fille innocente. Le devenir de la figure d'Ophélie est moins dangereux que le devenir de la fille violente envers les autres, de la fille qui refuse de s'approprier les codes normatifs de son genre et

---

<sup>463</sup> Meda Chesney-Lind et Katherine Irwin, *op. cit.*, p. 3.

de son sexe, voire de ses origines culturelles et économiques. Ophélie n'est qu'un danger pour elle-même, au pire, pour sa famille endeuillée. Mais le danger est d'autant plus grand que la fille extériorise sa colère et assume une place qui ne peut appartenir aux codes hétéronormatifs (la défloration ; la maternité) ; elle ne peut pas non plus appartenir à ceux du garçon (rébellion, délinquance).

### **3.4.5 Filles en colère**

L'idée du passage pour les filles en colère est donc plus complexe, car elle cristallise la difficulté d'un non passage téléologique. Ainsi, au lieu de comprendre l'étiologie de cette violence ou de voir en quoi et pourquoi les filles réagissent d'une façon qui est jugée violente, les théories contemporaines de la violence, écrivent Chesney-Lind et Irwin, assument que les mêmes raisons poussent les jeunes filles et les garçons au crime. Ces théories essentialisent les filles en les identifiant de façon simpliste comme « bonne » ou « mauvaise » fille, ce qui relègue la puissance de leurs désirs, de leurs plaisirs et de leur corps à un cadre moralisateur et infantilisant. Il est plus facile de dire qu'une fille est mauvaise et que son avenir de femme est en danger que de se poser la question du pouvoir de sa subjectivité et des particularités de ses revendications. L'approche de Chesney-Lind et Irwin met donc de l'avant l'importance de ne pas créer une adéquation entre fille et garçon qui permettrait d'appliquer *stricto sensu* les théories de la violence adolescente (du garçon) à celles sur la fille. Or, malgré le fait qu'il y ait eu une éclosion incontestable

d'études sur l'adolescence au féminin au sein de la discipline des Girlhood Studies depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, c'est la littérature et la culture moins *mainstream* qui ont su mettre à mal cette posture infantilisante de la jeune en complexifiant la figure de la fille en colère, comme c'est le cas entre autres dans les œuvres de Despentes. C'est justement que dans la culture punk, à l'opposé des autres cultures populaires, la jeune fille refuse de se rêver comme future Miss de son patelin. Elle ne se fonde pas au désir collectif et entre en conflit avec son rôle social. Elle se durcit, se réapproprie son corps et ne le donne pas en pâture aux regards qui rêvent de la voir garder sa place de jeune fille en fleur.

C'est là justement où les jeunes filles se mettent à parler, à exister, à affirmer non pas leur devenir, « de la manière poétique la plus admirable, comme les femmes qui travaillent et dînent », « [les] bourgeoises blanches bien comme il faut<sup>464</sup>. » Pour Despentes, il s'agit d'adapter et de performer d'autres stratégies identitaires et littéraires afin de tenir compte des femmes qui ne font pas signe au bon goût social et dont le corps et la langue sont pointés du doigt par les bien-pensants.

Elle écrit pour toutes celles qui sont perçues comme obscènes ou encore abjectes, ces filles qui surprennent justement parce qu'elles ne sont pas « tranquilles<sup>465</sup> », qui ne s'occupent pas « de jolies choses, en arrosant des fleurs, et en chantonnant tout doucement<sup>466</sup>. » Despentes dénonce dans toutes ses œuvres « l'hypocrisie sociale quant à la nature profondément sexuée de la

---

<sup>464</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, *op. cit.*, p. 130.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>466</sup> *Ibid.*

violence.<sup>467</sup> » En réalité, comme le dit Michèle A. Schaal, « l'écrivaine affirme affectionner l'inversion genrée des productions culturelles<sup>468</sup> » afin qu'elle puisse mettre de l'avant des héroïnes qui s'affichent dans ce que la société a tendance à associer à la virilité et à la violence, l'apanage des hommes.

### 3.4.6 Le punk rock

Cette position vient pour Despentes d'un héritage de punk rock. C'est la culture punk qui lui aurait permis d'accepter qui elle est en lui donnant la possibilité de quitter la honte dans laquelle aurait pu se confiner dans sa jeunesse. « Heureusement, écrit-elle, il y a Courtney Love. En particulier. Et le punk-rock, en général. [...] Si je ne venais pas du punk-rock, j'aurais honte de ce que je suis. Pas foutue de convenir à ce point-là. Mais je viens du punk-rock et je suis fière de ne pas très bien y arriver<sup>469</sup>. » La fille punk, vieille ou jeune, va jouer dans son corps cette irrévérence fondatrice à toute rébellion. Pour Despentes, la punk est une incarnation corporelle, un manifeste vivant, de cette irrévérence qui ne se joue jamais dans un désir de plaire ou de respecter la place qu'on lui assigne.

Même si Despentes est contre l'institutionnalisation de la posture féministe, elle rejoint néanmoins la pensée féministe de Judith Butler, surtout celle mise en place dans *Bodies that Matter*. Lorsque cette dernière pose la question : « How can we legitimate claims of bodily injury if we put into

---

<sup>467</sup> Michèle A. Schaal, *op. cit.*, p. 273.

<sup>468</sup> *Ibid.* p. 269.

<sup>469</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, *op. cit.*, p. 131.

question the materiality of the body?<sup>470</sup> », Butler ne réclame-t-elle pas à juste titre la possibilité de se mouvoir, d'exister dans la matérialité même de la vie ? Ne réclame-t-elle pas comme Despentes, la liberté d'incarner un corps qui soit le sien ? Cette revendication, on la voit dans *Apocalypse bébé*, où la monstrosité de la fille, « une adolescente nymphomane, défoncée à la coke et hyper active<sup>471</sup> » n'est pourtant pas assez pour faire éclater les stéréotypes car la fille demeure sacrée et terrifiante.

Le pouvoir de la monstrosité n'est pas total ; il est limité par la violence de l'immanence fortement ancrée dans les structures responsables de la socialisation des jeunes. Valentine, apprennent La Hyène et Lucie Toledo par le biais de témoignages, a vécu son enfance entre un père égoïste, une mère en fuite depuis sa naissance, et une belle mère pleine de bonne volonté. Valentine, donc, sous ce haut patronage, a construit son identité et sa place dans le monde comme elle a pu. Adeptes de groupes de punks, virée de tous les groupes d'amis, elle a pris à la vie ce qu'elle pouvait lui prendre.

Une scène en particulier est décrite de façon brutale, semblable aux scènes de *Baise-moi*, et concerne le viol collectif de Valentine rapporté par un gamin à la suite d'une scène où La Hyène, « se redresse » contre ce gars qui se refuse de dire la vérité à propos de la fille disparue. « [D]e son corps pourtant malingre elle tire une force phénoménale, elle le saisit au col, le met bien droit sur ses jambes puis le lance au sol<sup>472</sup>. » Il n'y a aucune discrétion de la part de La Hyène, mais plutôt une puissance physique qui se fait le miroir déformé

---

<sup>470</sup> Judith Butler, *op. cit.*, p. 52.

<sup>471</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 121.

d'un réel qui appartient à notre imaginaire collectif, celui de la violence exercée par les hommes envers les femmes. Le miroir est déformé parce que Despentès décrit un geste de violence exercé par une femme lesbienne contre un garçon violeur et non pas celui d'un mâle contre une fille vierge :

Ensuite elle est à genoux sur sa poitrine, il fait un mouvement des bras pour l'écarter, mais le mieux serait encore la passivité la plus totale, la moindre réticence excite sa fureur et il reprend trois claques, elle le manipule comme une masse négligeable, le retourne sur le ventre, bras bloqué en arrière. Elle appuie son visage dans la poussière pour l'empêcher de crier<sup>473</sup>.

On peut voir comment la violence physique décrite dans le passage ci-dessus mime le geste de la défloration forcée. Despentès nous donne rudement à voir comment fonctionne le régime de la violence sexuelle en poussant les limites de l'acceptable jusqu'à ce que la réalité soit au plus près de notre inconscient collectif. Et c'est au tour du langage et de la langue de performer la violence du geste de viol qui appartient – on ne cesse de le voir ici – à un registre pornographique le performant. La Hyène dit : « — Baisse ton froc, connasse, baisse ton froc je vais te déchirer le cul. Détends-toi, tu vas voir, ça va te plaire<sup>474</sup>. » La Hyène porte la violence à la limite du réel lorsqu'elle profère ces mots, appliquant sur le corps du garçon la violence du viol et de la défloration qui appartient à l'histoire de la jeune fille.

Or l'utilisation des syntagmes grossiers appartenant au registre de la dégradation des femmes et des expressions populaires de leur dénigrement systémique dans le rapport sexuel forcé engendre un glissement paradigmatique

---

<sup>473</sup> Virginie Despentès, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 121.

<sup>474</sup> *Ibid.*, p. 122.



de sorte que le garçon se façonne – un tant soit peu – en fille. Despentes procède dès lors à une féminisation thématique et genrée du gamin en le positionnant dans un rôle de victime passive. Despentes représente ainsi la « double évidence » de la violence au féminin, constatée par les historiennes Arlette Farge et Cécile Dauphin dans leur ouvrage *De la violence et des femmes* : « si la violence exercée ne peut être séparée de celle d’abord subie<sup>475</sup> », il faut, pour aller plus loin qu’une approche de la guerre des sexes, sortir du modèle figé du couple binaire dominant/dominé, afin de rendre et de dénoncer la complicité inhérente à toutes les formes de société. S’il est difficilement acceptable qu’une femme agresse un jeune garçon, en quoi est-il plus acceptable qu’un homme attaque une jeune fille ? Le geste de glissement qu’effectue Despentes dans cette scène brutale exacerbe à mon avis la violence de la banalisation du viol et de l’animosité culturelle qui s’insinue et s’immisce dès un très jeune âge dans le discours social. Despentes met en évidence la notion de *double évidence* illustrant que « les sociétés vivent, pensent et imaginent la violence féminine tandis qu’elles exercent simultanément de la violence sur les femmes<sup>476</sup> ». Mais ce n’est pas pour le plaisir sadique de La Hyène qu’a lieu cette objectivation du garçon.

Il ne faudrait pas mettre à l’écart l’objectif ultime de l’intrigue, la raison qui propulse chaque geste des héroïnes : la recherche de Valentine. Cette odyssée est toujours confrontée aux limites de la réalité, car la recherche de Valentine met en place une autre façon d’exprimer la chute du régime de vérité

---

<sup>475</sup> Michèle A. Schaal, *op. cit.*, p. 267.

<sup>476</sup> Arlette Farge et Cécile Dauphin, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 11-12.

factice, celui qui prétend encore retrouver la part d'innocence qui gît en la jeune fille sacrée. Comme on ne cesse de le voir, c'est en réalité le moyen le plus efficace par lequel on la transforme simultanément en victime et bourreau. Despentes pointe plutôt du doigt la responsabilité collective envers le crime du viol. Le gamin, après avoir été abruptement attaqué par La Hyène avoue :

— Elle nous a collé au cul pendant des mois, on ne voulait pas la voir, cette meuf, c'est une grosse bourrée, on voulait qu'elle nous foute la paix. Elle était amoureuse de moi, un soir elle m'a bombardée de textos qu'il fallait qu'elle me voie. On était tous un peu partis, je lui ai dit de descendre, elle a fait le mur chez elle, elle a déboulé à moitié à poil, à la Paris Hilton. On était en voiture. On l'a tous baisée, tous, dans un parking en ville, mais elle était d'accord, elle nous a pas dit de ne pas le faire, elle buvait des bières sans arrêt et elle faisait tous ce qu'on voulait. Après, on l'a laissé là. Mais on lui a pissé dessus avant de partir, elle s'en est même pas rendu compte, elle était à poil, sur le dos. Et le lendemain, elle est revenue à une répétition, comme si on allait continuer à lui dire bonjour et à lui parler. Alors on l'a jetée. Ensuite elle a disparu, changé de bande, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. On ne s'en est pas occupé. Je vous jure que c'est vrai<sup>477</sup>.

Ce long extrait est significatif de cette volonté esthétique-politique de la part de l'auteure de rester fidèle au langage et aux expressions populaires des jeunes pour mieux jeter la lumière sur la façon dont se construit le régime double de la responsabilisation/victimisation de la victime. Valentine est décrite par ce gamin comme si elle avait désiré subir ce crime. Simultanément objet de convoitise et de répulsion, elle est décrite par le gamin comme ayant tout fait ce que les garçons voulaient sans jamais s'en être opposée. Et le mépris et la dégradation que Valentine subit ne servent qu'à cristalliser son impossible

---

<sup>477</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 122.

appartenance au monde des garçons, sa pure passivité aussi. En quoi la jeune fille punk est-elle alors une figure de pouvoir ?

### 3.4.7 La fin de la jeune fille

La jeune fille punk dans *Apocalypse Bébé* ne suscite pas un désir simple et évident. Elle ne peut pas être celle qui tour à tour se transforme en figure sacrée, salvatrice, sexuelle, ou maternelle. Elle est tourment pour autrui. Valentine n'est jamais une vierge blanche et innocente. « Vue de loin, elle donnait l'illusion d'une grande légèreté », raconte Yacine. « Mais dès qu'on approchait, ça se compliquait. ». Son corps n'est jamais respecté. Transfigurée vite en « vierge noire », ayant un corps perçu comme une force anthropophage où « en son centre [il y a] un noyau rouge ardent [qui] se déployait pour l'engloutir<sup>478</sup>. » Elle ne semble pas seulement avoir un rapport intime avec ces créatures d'outre tombe qui ont des pouvoirs surnaturels. Elle n'est pas seulement une vierge impure. Avec Yacine, son cousin, comme avec plusieurs autres garçons qui seront interviewés par les détectives, on apprend que Valentine a été rejetée par tous : trop méprisable, excessive dans sa volonté d'être acceptée et aimée. Elle représente l'altérité la plus radicale, la tache aveugle du régime de l'intelligibilité.

Il y a dans le roman une vraie urgence à développer la figure de la jeune fille punk pour dévoiler la laideur et la violence qui résident dans les rapports de sexe et qui résistent à toute forme d'épanouissement. La fille qu'est

---

<sup>478</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 145.

Valentine ne peut être autre chose qu'un corps effroyable. Ce rapport à la mort et aux forces obscures participe bien sûr de l'imaginaire de la fille vierge, celle qui en vient à constituer dans l'œuvre de Despentes l'envers de la figure d'une Ophélie tout angélique vouée à l'autodestruction. Néanmoins la punk et les filles posthumes, sont toutes destinées à la mort. Despentes creuse ici la question de l'identité et de la revendication sexuelles. Elle jette la lumière sur les rapports de domination entre hommes et femmes, sans jamais oublier de montrer cette violence sous une lumière crue. On n'a qu'à penser aux liens établis entre Yacine et Valentine, celui qui

l'avait dérouillée, une dernière fois, dans une allée, n'importe qui pouvait les voir, par-derrière, tirée comme une pute. Ça n'avait pas suffi à rendre les choses assez glauques pour qu'il se débarrasse de cette image d'elle. Elle était une divinité. Trop attirante. Le plaisir dans une abjection. La toucher le rendait, lui, trop fiévreux. Il n'avait aucune envie d'en apprendre plus sur l'étranger en lui, celui qui se manifestait à son contact (p. 144-5).

La jeune fille est de nouveau alors perçue comme un espace de contamination. L'économie sexuelle qui se met en place ici pose une impossibilité pour Yacine de se réconcilier avec ce corps où le « trop » (« trop attirante ») de la fille s'insinue dans le jeune homme rendu lui aussi « trop fiévreux ». Une fièvre qui ressemble étonnamment à celle du narrateur polyphonique dans le roman d'Eugenides, mais aussi à celle de vierges qui tardent de se métamorphoser en bonnes mères de famille.

Or les forces destructrices de Valentine se matérialisent seulement dans le rapport sexuel qu'elle entretient avec Yacine. Ce dernier le vit d'ailleurs comme une forme de transcendance qui l'amène au bord d'un abîme, un

gouffre existentiel. On peut lire : « Quand ils se frottaient l'un à l'autre, ils accédaient à un autre niveau de sensations. Valentine se transformait, elle devenait une déesse de la destruction, sacrée et terrifiante. Et lui aussi se modifiait. Et ça lui faisait peur<sup>479</sup>. » Mais ce qui rend Valentine d'autant plus terrifiante aux yeux de Yacine ce n'est pas tant sa divinité destructrice. C'est sa normalité qui l'effraie, le fait qu'après la relation sexuelle

elle redevenait cette gamine. Avec sa brouille marrante. Qui rigolait pour un rien, avec au fond de l'œil une fragilité, quelque chose qui vacillait. Une fille. Attirante, agaçante. Normale. Il n'aimait pas la puissance qu'il avait entrevue. Ça le faisait flipper<sup>480</sup>.

Alors la violence que ressent Yacine envers Valentine est dirigée contre la fille en tant que fille normale, humaine, vulnérable et forte en même temps, sa capacité à *être* tout simplement, sans artifice, sans superflu.

Après la relation sexuelle, Valentine ne fascine plus. Elle devient aux yeux de Yacine un corps abandonné, utilisé, un corps méprisable : Juste après qu'il avait déchargé sur son cul, elle était restée appuyée, le front contre le mur. Il était parti sans un mot. Quand elle l'avait rappelé, il avait répondu qu'elle lâche l'affaire, qu'elle l'oublie, qu'elle arrête. Qu'il ne voulait plus qu'elle s'approche de lui. Jamais. Elle n'avait pas insisté. Elle s'était retirée de la vie<sup>481</sup>.

Elle n'est pas vierge noire, ni créature mortifère. Valentine se retire tout simplement de la vie. Elle ne se pose plus comme le prisme à travers lequel elle n'a d'autre raison de vivre pour Yacine que celle de fasciner, d'attirer l'attention tout en demeurant absente à elle-même. Il dit, en effet, qu'il « n'aimait pas cette puissance qu'il avait entrevue » dans cette normalité, ça

---

<sup>479</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 145.

<sup>480</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>481</sup> *Ibid.*, p. 145

« le faisait flipper<sup>482</sup>. » C'est la fille dans son état le plus simple qui effraie Yacine parce qu'il reconnaît dans cette *normalité* la puissance de Valentine, une force qui ne peut être ni possédée ni conquise. Car « ce qui l'attirait le plus était exactement ce qui le faisait fuir. Cette force démesurée, qu'il était seul à convoquer<sup>483</sup>. » Valentine est seulement attirante en autant qu'elle demeure « une divinité. Trop attirante. Le plaisir de l'abjection<sup>484</sup>. » Et comme le narrateur polyphonique dans *Virgin Suicides*, Yacine est dans un état extatique quand il s'approche de la possibilité de la toucher en franchissant les frontières : « La toucher », écrit-il, « le rendait, lui, trop fiévreux<sup>485</sup>. » Il n'a aucune envie d'explorer ou de prendre conscience d'une part de lui-même qu'il ne comprend pas. La narratrice écrit donc : « Il n'y avait aucune envie d'en apprendre plus sur l'étranger en lui, celui qui se manifestait à son contact<sup>486</sup>. » Seule la jeune fille pure, folle, mourante et excessive, imaginée à partir du paradigme de la défloration, celle qui se retrouve aux prises avec des forces destructives, peut sans cesse être renvoyée à un espace où elle peut être privée de sa puissance.

Puisque Valentine est tout sauf délicate et virginale, elle ne peut trouver une place « naturelle » dans le monde, la place que l'on donne généralement aux jeunes filles, puisque Valentine n'est perçue qu'à travers ce prisme de la monstruosité radicale. Despentes tente certes de critiquer les rapports de pouvoir et de faire du lien que la fille entretient avec son enlaidissement

---

<sup>482</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, *op. cit.*, p. 143.

<sup>483</sup> *Ibid.*

<sup>484</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>485</sup> *Ibid.*

<sup>486</sup> *Ibid.*, p. 144-145.

volontaire une puissance au féminin. Mais c'est aussi sur toute la culture de la jeune fille sur laquelle Despentès nous demande de réfléchir. En cela, elle ne se penche pas seulement sur les postures de rébellion et de résistance que prennent les jeunes, elle réfléchit à travers Valentine au fait que la jeune fille ne peut être autre chose que « sacrée et terrifiante<sup>487</sup> », parce qu'elle est justement seulement pensée à travers le prisme de la relation sexuelle hétéronormative qui a traditionnellement été façonnée et forgée dans un régime de violence, celle du viol, et de la défloration en tant que viol. Néanmoins, Valentine, comme ces figures *parthénoi* que j'étudie ici, seront toutes destinées à la mort.

Le corps de la jeune fille ne peut être autre chose pour l'homme qu'un chaos où une éternelle lutte vouée dès ses débuts à l'échec établit entre terreur et désir. Valentine devient donc une victime idéale pour les terroristes à la recherche d'âmes malléables. Valentine est systématiquement mise à l'écart du social et déconnectée de toute forme de collectivité :

[...] Valentine n'avait aucun sol sur lequel poser les pieds. Elle planait, larguée dans la stratosphère. Son père s'en battait les couilles, de sa fille, sa belle-mère voulait qu'elle dégage, la grand-mère ne pouvait pas saquer et sa pute de mère avait oublié jusqu'à la date de son anniversaire. Au début, Yacine l'a calculée parce qu'il trouvait qu'elle ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Elle l'a amadoué. Valentine rigolait tout le temps. Elle se contredisait de phrase en phrase, avec une insouciance comique. Vue de loin, elle donnait l'illusion d'une grande légèreté. Mais dès qu'on s'approchait, ça se compliquait.<sup>488</sup>

D'une part, son corps, tout son être, semble ne pouvoir prendre racine dans

---

<sup>487</sup> Virginie Despentès, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 143.

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 141.

aucun lieu : ni celui de la filiation sanguine, si celui de la sororité. Valentine est celle dont le corps ne peut se poser nulle part. C'est la question de l'impossible appartenance à un temps et à un milieu de la jeune femme qui est alors posée de nouveau ici plus particulièrement grâce à l'œuvre de Despentes. Le temps lui est volé.

Par ailleurs, je rappelle que la relation qu'entretient Yacine avec Valentine semble se compliquer lorsqu'elle ne correspond plus à l'image de la jeune fille frivole, légère, insouciante. Yacine voit autre chose lorsqu'il se rapproche de Valentine : elle devient terrifiante, compliquée, lorsqu'elle se matérialise en fille incarnée. Valentine complique le mouvement *vers* qui est créé par la *phantasia*, puisqu'elle n'est pas encore morte. Elle prend la parole et exprime sa sexualité. La parole de la punk se fait enfin entendre quand Valentine crie au nom de toutes celles qui n'ont pas de voix. Mais Valentine ne peut annoncer qu'une fin. Elle est prise avec le pouvoir performatif de sa parole qui fonctionne de façon contagieuse : « Je suis la peste, le choléra, / la grippe aviaire et la bombe A. / Petite salope radioactive, / mon cœur ne comprend que le vice / Transuraniens, humains poubelles, / contaminant universel<sup>489</sup> ». Cette insistance sur la maladie et sur la contamination, porteuses d'un contenu apocalyptique, place Valentine dans une posture où elle se fait déesse du futur et en même temps chevalier de l'apocalypse. Valentine ne peut échapper par sa voix alors à sa condition de « sacrée et terrifiante ».

La volonté de Valentine a été manipulée par la sœur Elisabeth qui l'a recrutée pour devenir terroriste. Ainsi, lorsque les deux détectives la retrouvent

---

<sup>489</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, *op. cit.*, p. 276.



à Barcelone, il est trop tard. La Hyène essaie de la soudoyer, de la terroriser, pour qu'elle avoue, mais «Valentine encaisse le coup. Elle est prévenue : ils mentiront. Ils chercheront à la faire douter<sup>490</sup> ». Devenue une croyante convaincue, symbole par excellence du kamikaze, Valentine n'a plus qu'à sourire et à attendre, pénétrée par ce qu'elle a appris à devenir, à même son corps de jeune fille : « Elle n'est plus travaillée d'aucune hésitation. Elle n'a aucun doute<sup>491</sup> » : elle est disparition.

Valentine aura été séduite par la sœur Elisabeth, livrée aux idéologies extrémistes, ironiquement catholiques (donc blanches), puis abandonnée, rejetée par sa famille. Et son acte ultime s'achèvera dans sa propre mort. Valentine se montrera « sacrée et terrifiante » jusqu'au bout, car elle ne sera pas figée dans ce lieu liminaire de la docilité désincarnée. Il y aura donc un attentat au Palais Royal, à Paris. Au cœur de l'attentat, se trouvera une jeune adolescente, blanche et fille de bourgeois.

Terroriste, Valentine se suicide pour se nourrir d'une réalité qu'elle saura régurgiter en faisant couler un bain de sang. Pourtant, on aurait tort de croire qu'il y a renversement de l'ordre des choses par le geste de violence radicale posé par Valentine : « La vie reprenait, petit à petit, on se remettait à dire des conneries<sup>492</sup> » dit Lucie, après l'attentat. Néanmoins, mourir de cette façon oblige ceux qui restent à voir une scène indécente, laide, horrible. Et de surcroît, l'attentat terroriste, ce geste que Valentine effectue de ses mains propres, concerne tout le monde et surtout, de façon tragique, les innocents.

---

<sup>490</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse bébé*, op. cit., p. 315.

<sup>491</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 326.

C'est qu'en laissant derrière elle cet excès d'impudeur et d'abjection, Valentine oblige celui qui la regarde à franchir un abîme, à perdre ses repères rationnels.

La jeune fille aura ainsi occupé sa place convenue de morte de manière à surprendre la société. De jolie morte dans *The Virgin Suicides* et dans *Drames de princesses*, elle sera devenue une morte terrifiante, une *parthénos* apocalyptique. Elle aura alors réussi, par ses positions extrêmes, à mettre à mal, du moins pour un temps, les fondements d'une cohérence sociale où elle joue un rôle qui ne l'intéresse depuis longtemps plus. À l'inverse de l'image de la *parthénos* sacrée et désincarnée que proposent les récits d'Angot, de Sebold, d'Eugenides et de Jelinek, Despentes propose un passage pour la *parthénos* en colère qu'il est impossible de corriger. C'est ainsi que le personnage de Valentine est configuré comme la sœur de toutes ces *parthénoi* qui préfèrent le suicide à la domestication, faisant ainsi appel à une temporalité radicale et inachevable, celle de la fin de la jeune fille. La littérature m'a donc permis de voir comment les œuvres échouent souvent à faire advenir cette autre temporalité de la *parthénos* en tant que sujet liminaire tout en montrant le potentiel de la littérature à révéler cette temporalité en puissance, même si celle-ci semble toujours se manifester de façon temporaire. Ce cheminement de la pensée de la virginité élaboré à travers un éventail de cinq œuvres contemporaines tend à souligner qu'il n'y a pas *un* temps de la *parthénos*, mais *des* temps et *des* vitesses, *des* moments où peuvent se redéployer les inachèvements. J'ai donc démontré que cette autre temporalité se croise et s'enchevêtre toujours au pouvoir de la téléonomie.

## CONCLUSION

*I wanted to be part of something  
I got nothing but time  
The future is mine.  
Metric<sup>493</sup>*

*You're just trying to get by but your world is just beginning  
And I know this life seems never-ending  
It's up to you, it's up to you you know  
It's only time, it ain't got nothing on you  
It's nothing but time, and it ain't got nothing on you<sup>494</sup>  
Cat Power*

La virginité, en tant que signe construit socialement, matérialise la limite du temps liminaire puisqu'elle fait entrer le corps dans un temps téléologique : il y a un *avant* et un *après*. À l'intérieur de ce paradigme, il n'y aurait jamais de *retour* possible. Nous avons démontré que la virginité constitue une forme de sentence que la jeune fille subit à même son corps : elle devient *une* femme, *une* fois, et à *jamais*. Cette tension temporelle se joue entre la possibilité d'un autre temps et la fatalité d'un temps téléologique qui n'a pas été choisi. Au terme d'une réflexion généalogique sur la figure de la jeune fille dans la médecine, la loi, le mythe et la littérature, j'ai voulu souligner comment le concept de *parthénos*, que j'ai puisé dans l'Antiquité grecque, est un vecteur

---

<sup>493</sup> Metric, « Nothing but Time », *Synthetica*, États-Unis, Metric Music International, 2013, 4 min 5 sec.

<sup>494</sup> Cat Power (avec la collaboration d'Iggy Pop), « Nothin' but Time », *Sun*, États-Unis, Matador Records, 10 min 54 sec.

discursif pour révéler les écueils, les limites et les possibilités du corps et de la sexualité de la jeune fille.

Nous avons ainsi démontré comment la virginité et sa perte fonctionnent depuis l'Antiquité en tant qu'inscription gravée sur le corps de la fille pour inscrire celle-ci dans le social sous forme de commodité matrimoniale. La série de maladies des jeunes filles que décèle la doxa hippocratique et l'imprécision avec laquelle opère la médecine légale n'ont pourtant pas cessé de marquer et de déformer le corps de la fille à travers la loi, la médecine et les productions culturelles. Ces dispositifs de contrôle sont aussi des disciplines de soi qui ne se limitent jamais à la surface de la peau, mais pénètrent dans l'anatomie intime. La sexualité de la fille a longtemps été placée dans un cadre temporel où on a cherché autant à en faire un objet de savoir, à en limiter les mouvements et à défaire l'expérience sexuelle potentielle qu'elle pourrait vouloir vivre, celle qu'elle voudrait vivre, celle qu'elle a vécue, qu'elle soit officiellement vierge ou pas. On sait que de toute façon la virginité est une catégorie variable, tributaire d'un signe flou, l'hymen, qui relègue la fille et ses désirs à la passivité. Or ce n'est pas tant la réalité de la virginité qui compte aujourd'hui, mais la virginité comme marqueur symbolique qui déploie le destin de la fille dans un horizon particulier, trop souvent celui de la disparition.

Le corps de la fille ne relève pas uniquement d'une dimension historique que le monde du 21<sup>e</sup> siècle pourrait prétendre avoir complètement dépassé, mais plutôt d'une dimension fondamentale de ce que Butler a nommé la

viabilité du domaine de l'intelligibilité<sup>495</sup>, c'est-à-dire notre humanité. Le corps de la fille vierge et pubère renvoie, en effet, à un régime de pouvoir de même qu'à un rapport que la culture médicale entretient avec la question des limites et du pathologique. La puberté plus particulièrement renvoie systématiquement à la question de l'éventualité de la transgression. C'est la peur de ce qui n'est pas connu, c'est un temps et un langage du corps que les médecins ne peuvent pas décoder à l'intérieur d'une grille, d'un *logos* qu'ils ont construit précisément pour assurer leur propre viabilité et non celle de la fille.

Cette possibilité de transgresser devient donc caractéristique du corps pubère. Ce qui compte dans cette doxa médico-sociale, c'est la possibilité de la transgression qui devient la chose la plus grave qui soit. La fille fait fatalement trembler ceux qui se risquent dans ses parages, quand elle est tentée par le prolongement d'une forme de virginité, par la masturbation ou les relations homosexuelles. C'est cette possibilité de la transgression qui dérange et ébranle. Le corps de la *parthénos* symbolise alors ce qui suscite un tremblement de l'ordre. En ce sens, la *parthénos* inscrit au cœur même de l'espace social-historique l'idée des limites.

Les corps désincarnés, les corps de filles perçues sous cet angle de la *parthénia* inachevée, sont plus spécifiquement, dans le contexte étudié ici, des corps de filles qui résistent un tant soit peu à un destin mortifère. En parlant de la littérature des femmes contemporaines et des théories féministes, Évelyne Ledoux-Beaugrand propose une pensée des corps « hybrides, ouverts,

---

<sup>495</sup> Judith Butler, *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of « Sex »*, New York, Routledge, 1993, p. 2

démembrés, lacérés, hantés et parasites », des corps qui se cherchent et qui brouillent les frontières sans pour autant nier le désir de « créer du lien, de l’affiliation, de la coalition, sans que s’immisce l’idée d’un faire corps<sup>496</sup>. » On peut dire que les figures de *parthénoi* étudiées ici ne cherchent peut-être pas un point d’origine ; elles désirent néanmoins autre chose que de s’assumer exclusivement en tant que représentations complètement désincarnées.

Il est à cet égard significatif, qu’à travers l’histoire de la sexualité, la question du corps pubère des filles ait été, et soit encore aujourd’hui, vu comme ce qui est dangereux, potentiellement destructeur d’un équilibre imaginaire ou réel. De l’étude fondatrice des traités hippocratiques aux ouvrages médico-légaux du 19<sup>e</sup> siècle jusqu’à la discipline des Girlhood Studies, chercheurs, penseurs et praticiens s’entendent pour faire du corps de la fille une bombe à retardement. Cette idée est aussi montrée dans la littérature, qui semble privilégier le paradigme de la bonne/mauvaise fille pour proposer une pensée de la virginité. En effet, *Vu du ciel* de Christine Angot traduit l’impossibilité d’une déterritorialisation du binaire. Et c’est en cela, de façon étrange, que ce récit nous met en garde contre les dangers d’un système qui n’absout la victime que lorsqu’elle ressemble à une enfant innocente, fragile et asexuelle plutôt qu’à une fille qui se rapproche d’un âge, d’une époque, où la sexualité jadis latente se déploie avec puissance.

Si les théories du rite de passage parlent d’une gestion d’un seuil transitoire d’où émerge une « nouvelle » personne, je vois dans la *parthénia*

---

<sup>496</sup> Évelyne Ledoux-Beaugrand, *Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2010, p. 151.

une naissance au monde symbolique qui s'opère par la mise à mort du potentiel réel pour la fille de faire valoir ses désirs sexuels, sa voix, son corps, son être. *The Lovely Bones*<sup>497</sup> et *Drames de princesses*<sup>498</sup>, des récits de filles assujetties à leur déflorateur et à leur violeur, ont ceci de révélateur qu'ils ne cessent de réactualiser la violence qui est insidieusement inculquée dans toutes les strates de l'imaginaire occidental, à l'intérieur de notre anatomie collective. Qu'elles soient empoisonnées ou violées, ces filles du nouveau millénaire sont associées à une certaine détresse, à une forme de disparition matérielle, politique, que représente la topique de la désincarnation clairement définie par Elizabeth Tallent dans sa critique acerbe du paysage littéraire contemporain. Blanche-Neige ne dit-elle pas au Chasseur « c'est parce que je n'avais pas d'autre possibilité que simplement être, être pour moi seule<sup>499</sup> » ? Même si cette image populaire de la fille évanescence traverse l'imaginaire collectif occidental, c'est toujours un imaginaire de la fille violée qui se dresse sans équivoque et propose un destin particulier à la jeune fille : celui où elle n'a plus de corps charnel ; celui où elle existe seulement comme une voix posthume. Comment dès lors faire en sorte qu'à cette passivité « du corps porteur d'inscriptions » – pour reprendre les mots de Bourdeau – on puisse « opposer l'activité d'un *corps désirant* et *inscrivant* qui, bien que marqué par la loi, laisse à son tour ses propres inscriptions sur le corps des autres, sur lui-même et sur la loi<sup>500</sup> » ?

---

<sup>497</sup> Alice Sebold, *The Lovely Bones*, New York, Little, Brown & Company, 2004 [2002].

<sup>498</sup> Elfriede Jelinek, *Drames de princesses. La Jeune fille et la mort (Der Tod und das Mädchen I-V. Prinzessinnendramen)*, Paris, L'Arche, 2006

<sup>499</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>500</sup> Brenda Bourdeau, « The Battleground of the Adolescent Girl's Body », In Ruth O. Saxton (dir.), *The Girl : Constructions of the Girl in Contemporary Fiction*, New York, St. Martin's Press, 1998, p. 56.

La posture de Virginie Despentes ouvre la possibilité d'une temporalité où le futur ne porte aucun espoir de rétablissement ou de nostalgie. *Apocalypse bébé* a ceci d'important qu'il souhaite à tout prix faire un monde qui résiste à la sacralisation du corps de la jeune fille, tout en affirmant l'impossibilité de s'en défaire. Tout cela passe par un rapport politique violent qui permet de revendiquer « la reconnaissance de la pluralité de l'expérience des femmes<sup>501</sup>», en s'opposant par le fait même à la prolifération essentialiste d'un seul discours sur et par les femmes.

En effet, notre étude tout entière a révélé que lorsqu'elle ne correspond pas à l'idéal de la virginité au féminin, la *parthénos* est systématiquement mise à l'écart de la communauté politique, de la sphère de l'intelligibilité. Ainsi, de ce paradigme de la virginité s'ensuit ce qui apparaît comme une série de questions temporelles : le temps ne marque pas seulement le corps. Puisqu'il est aussi investi au sein de disciplines du corps, il est toujours en train de déployer des temporalités pour gérer les inachèvements, les passages incomplets. C'est donc à un autre temps de la *parthénos* que j'ai voulu réfléchir : un temps incarné et désincarné. J'ai voulu étudier la fille en tant qu'incarnation d'un temps dialectique qui articule le lien entre la potentialité et la réalisation. En amont de ce désir de comprendre la fille en tant que sujet de ses désirs, il s'agissait enfin d'être attentive à sa voix, à ses prises de conscience existentielles, intimes, politiques, dans le but de tracer une cartographie des chevauchements et des enchevêtrements généalogiques qui se jouent et se

---

<sup>501</sup> Michèle A. Schaal, « La violence au féminin chez Virginie Despentes », In *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*, ouvrage dirigé par Frédérique Chevillot et Colette Trout, New York et Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 276.



rejouent entre les concepts de jeune fille, d'adolescente, de puberté et de *parthénos*. Notre objectif était d'ouvrir la possibilité du dialogue entre chaque objet étudié pour mieux saisir l'inquiétante familiarité des discours qui semblent lointains et étrangers. Il s'agissait enfin de montrer que le temps qui appartient à la fille mérite d'être encore plus exploré par delà l'idée de la première relation sexuelle.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Corpus d'étude

#### 1.1 Corpus primaire

Angot, Christine, *Vu du ciel*, Paris, Gallimard, collection : « Folio », 1990.

Beck, Theodric Romeyn et John Brodhead Beck, *Elements of Medical Jurisprudence*, Philadelphie, J. B. Lippincott & Co., 12<sup>e</sup> édition, 1963 [1823].

Briand, Joseph et Ernest Chaudé, *Manuel complet de médecine légale*, Paris, Bernard Neuhaus, 5<sup>e</sup> édition, 1852.

Despentes, Virginie, *Apocalypse bébé*, Paris, Grasset, 2010.

Eschyle, *L'Orestie*, traduction et présentation par Daniel Loayza, Paris, Flammarion, 2001.

Eugenides, Jeffrey, *Virgin Suicides*, Londres, Bloomsbury, 2002 [1993].

Hippocrate, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction nouvelle avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits et toutes les éditions par E. Littré, Paris, J. B. Baillière et Fils, 1861.

Jelinek, Elfriede, *Drames de princesses. La Jeune fille et la mort (Der Tod und das Mädchen I-V. Prinzessinnendramen)*, traduit de l'allemand (Autriche) par Magali Jourdan et Mathilde Sobottke, Paris, L'Arche, 2006.

\_\_\_\_\_, *Méfions-nous de la nature sauvage (Oh, Wildnis, Oh Schutz vor ihr)*, traduit de l'allemand (Autriche) par Yasmin Hoffman et Maryvonne Litaize, Paris, Points, 2011 [1995].

Orfila, Mateo, *Traité de médecine légale*, Paris, Labé, 1848.

Paulier, Armand B. et Frédéric Hétet, *Traité élémentaire de médecine légale, de jurisprudence médicale, et de toxicologie*, Paris, Octave Doin, 1881.

Sebold, Alice, *The Lovely Bones*, New York, Little, Brown & Company, 2004 [2002].

Sophocle, *Antigone*, traduit du grec ancien par Paul Mazon, dossier et notes réalisés par Sophie-Aude Picon, Paris, Gallimard, collection : « Folio plus », 2009.

Sophocle, *Antigone*, version bilingue (grec ancien et français), <http://remacle.org/bloodwolf/tragediens/sophocle/Antigone1.htm>.

Soranus d'Éphèse, *Traité des maladies des femmes et Moschion son abrégiateur*, traduits et annotés par le dr. Fr. Jos. Herrgott, Nancy, Imprimerie Berger-Levrault, 1895 [fin du 1<sup>er</sup> siècle, commencement du 2<sup>e</sup> siècle].

Tardieu, Ambroise, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, Paris, J. B. Baillière et fils, 3<sup>e</sup> édition, 1859.

## 1.2 Corpus secondaire

### 1.2.1 Littérature

Allison, Dorothy, *Bastard out of Carolina*, New York, Dutton, 1992.

Azzarello, Brian, *Wonder Woman #1*, New York, DC Comics, 2011.

Berkely, Sandra, *Coming Attractions*, Chicago, Academy Chicago Publishers, 1988.

Carson, Anne, *Antigonick*, illustré par Bianca Stone, New York, New Directions, 2012.

Collins, Suzanne, *The Hunger Games*, New York, Scholastic Press, 2008.

Despentes, Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006.

\_\_\_\_\_, *Baise-moi*, Paris, Grasset, 1999.

Jelinek, Elfriede, *Totenauberg*, traduit de l'allemand (Autriche) par Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize, Paris, Éditions Points, 2011 [1991].

\_\_\_\_\_, « À l'écart », conférence Nobel, 2004, <http://www.nobelprize.org>.

Lindskold, Jane, *Artemis Awakening*, New York, Tom Doherty Associates, 2014.

O'Green, Pattie, *Mettre la hache. Slam western sur l'inceste*, dessins de Delphine Delas, Montréal, Remue-Ménage, 2015.

Shakespeare, *Hamlet*, version bilingue, traduit de l'anglais par François Maguin, Paris, Flammarion, 1995.

Simone, Gail *et al.*, *Birds of Prey*, New York, DC Comics, 2007.

### 1.2.2 Arts visuels

Dijkstra, Rineke, « Almerisa (1994-2005) », *Girls' Night Out*, catalogue d'exposition dirigé par Elizabeth Armstrong et Irene Hofmann, avec des essais de Taru Elfving et Bill Horrigan, New Port, Orange County Museum of Art, 2003.

\_\_\_\_\_, « Beach Portraits (1992-1994) », *Girls' Night Out*, catalogue d'exposition dirigé par Elizabeth Armstrong et Irene Hofmann, avec des essais de Taru Elfving et Bill Horrigan, New Port, Orange County Museum of Art, 2003.

Tykkä, Salla, « Sick, More Sick, The Sickest One (1997) », *Girls' Night Out*, catalogue d'exposition dirigé par Elizabeth Armstrong et Irene Hofmann, avec des essais de Taru Elfving et Bill Horrigan, New Port, Orange County Museum of Art, 2003.

### 1.2.3 Films

Cameron, James, *Aliens*, États-Unis, 20th Century Fox/Brandywine, 1986, 137 min.

Hardwicke, Catherine, *Twilight Saga*, scénario par Melissa Rosenberg, États-Unis, Summit Entertainment, 2008-2012.

Slade, David, *Hard Candy*, scénario par Brian Nelson, Vulcan, 2005, 104 min.

Tarantino, Quentin, *Kill Bill, Volumes 1 et 2*, États-Unis, Miramax/A Band Apart/Super Cool, 2003 et 2004, 248 min.

### 1.2.4 Séries télévisuelles

Dunham, Lena, *Girls*, États-Unis, HBO, 2012-.

Mirabello, Doug, *Toddlers and Tiaras*, États-Unis, The Learning Channel, 2009-.

### 1.2.5 Musique

Metric, « Nothing but Time », *Synthetica*, États-Unis, Metric Music International, 2013, 4 min 5 sec.

Cat Power (avec la collaboration d'Iggy Pop), « Nothin' but Time », *Sun*, États-Unis, Matador Records, 10 min 54 sec.

## 2. Corpus critique

Algarotti, Jennifer Magro, *The Austrian Imaginary of Wilderness : Landscape, History and Identity in Contemporary Austrian Literature*, thèse de doctorat, Ohio State University, 2012.

Bergeron, Patrick, « Non, ce pays n'est pas pour la vieille femme. Vieillesse et féminité dans *La Pianiste* d'Elfriede Jelinek », *Germanica*, dossier : « L'écriture de la vieillesse dans la littérature allemande contemporaine », vol. 1, no. 50, 2012, p. 95-108, <http://www.cairn.info>.

Bethman, Brenda L. et Elfriede Jelinek, « “My Characters Live Only as They Speak” : Interview with Elfriede Jelinek », *Women in German Yearbook*, vol. 16, 2000, p. 61-72.

Bisson, Mélanie, « L'autre de la différence : la femme : une perspective irigarienne », In *Franchir le miroir patriarcal*, ouvrage dirigé par Monique Dumais, Montréal, Fides, 2007, p. 223-238.

Bourdeau, Brenda, « The Battleground of the Adolescent Girl's Body », In *The Girl : Constructions of the Girl In Contemporary Fiction*, ouvrage dirigé par Ruth O. Saxton, New York, St. Martin's Press, 1998, p. 43-56.

Butler, Judith, *Antigone's Claim : Kinship Between Life and Death*, New York, Columbia University Press, 2000.

Delvaux, Martine interviewée par Catherine Lalonde, « Des filles fabriquées? », *Le Devoir*, 26 octobre 2013, <http://www.ledevoir.com>.

Doucet, Mathieu, *Violence et subjectivation dans « Les exclus » et « Lust » d'Elfriede Jelinek*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, décembre 2010.

Dussault Frenette, Catherine, *L'Expression du désir féminin adolescent : étude des (re)configurations des normes sexuelles genrées dans quatre romans québécois contemporains*, mémoire de maîtrise, Université Sherbrooke, 2012.

Fletcher, Judith, « The Virgin Choruses in Aeschylus », In *Virginity Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, ouvrage dirigé par Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher, Toronto, University of Toronto Press, 2007, p. 24-39.

Hanson, Ann Ellis, « The Hippocratic Parthenos in Sickness and Health », In *Virginity Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, ouvrage dirigé par Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher, Toronto, University of Toronto Press, 2007, p. 40-65.

- Hubier, Sébastien, « La nymphette et le nympholepte », *Popenstock.ca*, dossier : « Lolita, de Nabokov à la trashitude hypermoderne », <http://popenstock.ca/dossier/article/la-nymphette-et-le-nympholepte>.
- Krauth, Louise, *Représentations du sexe chez N. Arcan, V. Despentès, M.-S. Labrèche et C. Millet*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2011.
- Ledoux-Beaugrand, Évelyne, *Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2010.
- Monty, Julie, « Virginie Despentès, Coralie Trinh Thi et le (post)fémisme. La vengeance du viol dans le film *Baise-moi* », In *Mythes et érotismes dans les littératures et les cultures francophones de l'extrême contemporain*, ouvrage dirigé par Efstratia Oktapoda, Amsterdam et New York, Rodopi, 2013, p. 217-236.
- Nussbaum, Martha C., *The Fragility of Goodness*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.
- Saxton, Ruth O. (dir.), *The Girl : Constructions of the Girl In Contemporary Fiction*, New York, St. Martin's Press, 1998.
- Schaal, Michèle A., « La violence au féminin chez Virginie Despentès », In *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*, ouvrage dirigé par Frédérique Chevillot et Colette Trout, New York et Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 267-282.
- Shostak, Debra, « A Story We Could Live with : Narrative Voice, the Reader, and Jeffrey Eugenides' *The Virgin Suicides* », *MFS Modern Fiction Studies*, vol. 55, no. 4, 2009, p. 808-832.
- Tallent, Elizabeth, « The Trouble with Postmortality », *The Threepenny Review*, no. 101, printemps 2005, p. 7-9.
- Wandland, Louise, « “We Couldn't Fathom Them at All” : The Complex Representation of Feminity in Jeffrey Eugenides' *The Virgin Suicides* », travail soumis pour le cours « English 91-120 », School of Humanities, s.d., p. 1-25.
- Whitney, Sarah, « Uneasy Lie the Bones : Alice Sebold's Postfeminist Gothic », *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 29, no. 2, automne 2010, p. 351-373.

### 3. Cadre théorique

#### 3.1 Études sur l'adolescence et Girlhood Studies

Aapola, Sinikka, Marnina Gonick et Anita Harris, *Young Femininity : Girlhood, Power, and Social Change*, New York, Palgrave MacMillan, 2005

Armstrong, Elizabeth, *Girls' Night Out*, catalogue d'exposition dirigé par Elizabeth Armstrong et Irene Hofmann, avec des essais de Taru Elfving et Bill Horrigan, New Port, Orange County Museum of Art, 2003.

Averett, P. *et al.*, « Young Women's Struggle for Sexual Agency : The Role of Parental Messages », *Journal of Gender Studies*, vol. 17, no. 4, 2008, p. 331-344.

Banet-Weiser, Sarah, *The Most Beautiful Girl in the World : Beauty Pageants and National Identity*, Berkeley et Los Angeles, California University Press, 1999.

Bellon, Laurence, *L'Atelier du juge. À propos de la justice des mineurs*, Toulouse, Éres, 2011 [2005].

Bourgain, Anne, « Enjeux de la signature à l'adolescence », *Adolescence*, dossier : « L'Esprit du temps », vol. 4, no. 66, 2008, p. 1023-1035.

Calogirou, Claire, « Des jeunes et la rue : les rapports physiques et sonores des skateurs aux espaces urbains », *Espaces et sociétés*, vol. 90, no. 2, 1997, p. 69-88.

Caron, Caroline, *Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises francophones et l'hypersexualisation de la mode et des médias*, thèse de doctorat, Montréal, Université Concordia, 2009.

Charbonneau, Jean-Pierre, *Rapport de la Commission parlementaire spéciale sur la protection de la jeunesse*, Rapport et annexes, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1982.

Chesney-Lind, Meda et Katherine Irwin, *Beyond Bad Girls : Gender, Violence and Hype*, New York et Londres, Routledge, 2008

Delvaux, Martine, *Les Filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot*, Montréal, Remue-ménage, 2013.

Douglas, Mary, *Purity and Danger : An Analysis of Concepts of Pollution and Danger*, New York, Praeger Press, 1996.

- Douville, Olivier, *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités*, Nantes, Pleins Feux, 2007.
- Driscoll, Catherine, « Girls Today. Girls, Girl Culture and Girl Studies », *Girlhood Studies*, vol. 1, no. 1, été 2008, p. 13-32.
- \_\_\_\_\_, *Girls : Feminine Adolescence in Popular Culture and Cultural Theory*, New York, Columbia University Press, 2002.
- Fine, Michelle, « Sexuality, Schooling, and the Adolescent Female : The Missing Discourse of Desire », *Harvard Educational Review*, vol. 58, 1988, p. 29-53.
- Freud, Anna, « L'adolescence », In *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Paris et Genève, Delachaux et Niestlé, 1997 [1958], p. 69-100.
- Giroux, Henry A., « Nymphet Fantasies : Child Beauty Pageants and the Politics of Innocence », *Social Text*, no. 57, hiver 1998, p. 31-53.
- \_\_\_\_\_, *Fugitive Cultures : Race, Violence, and Youth*, New York et Londres, Routledge, 1996.
- \_\_\_\_\_, *Teachers as Intellectuals : Toward a Critical Pedagogy of Learning*, Westport, Bergin & Garvey, 1988.
- Grant, Catherine et Lori Waxman, *Girls ! Girls ! Girls ! In Contemporary Art*, ouvrage dirigé par Catherine Grant et Lori Waxman, Intellect, University of Chicago Press, 2011.
- Griffin, Cathy, « Good Girls, Bad Girls : Anglocentrism and Diversity in the Constitution of Contemporary Childhood », In *All About the Girl. Culture, Power, and Identity*, ouvrage dirigé par Anita Harris, New York, Routledge, 2004, p. 29-43
- Gutton, Philippe, « Jeunesse et adolescence : une paradoxalité exemplaire », *Adolescence*, vol. 2, no. 27, 2009, p. 263-269.
- \_\_\_\_\_, *Le pubertaire*, Paris, Les presses universitaires de France, 1991.
- Hall, Stanley Granville, *Adolescence : Its Psychology, and Its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion, and Education*, 2 volumes, New York, Arno Press, 1969 [1904].
- Harris, Anita, *All About the Girl : Culture, Power, and Identity*, New York, Routledge, 2004.



- Houssier, Florian, « De la puberté au processus d'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse », In *Métapsychologie de l'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse : les pionniers*, ouvrage dirigé par P. Givre et A. Tassel, Paris, tome 1, In Press, 2003, 22 p. (à paraître)
- Kanagawa, Katie M., *Girl Avengers : Revising Feminist Approaches to Sexuality, Violence, and Power In Representation*, thèse de doctorat, University of California Santa Cruz, décembre 2009.
- Leduc, Louise, « La judiciarisation favorise la délinquance », *La Presse*, dossier : « Étude sur la criminalité juvénile », Montréal, 16 septembre 2008, p. A4.
- Lipkin, Elline, *Girls' Studies*, Berkeley, Seal Press, 2009.
- Maglin, Nan Bauer et Donna Perry (dir.), « *Bad Girls* »/« *Good Girls* » : *Women, Sex, and Power in the Nineties*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1996.
- Marcus, Greil, *Lipstick Traces. A Secret History of the Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.
- Mazzarella, Sharon R. et Norma Pecora, « Revisiting Girls' Studies : Girls Creating Sites for Connection and Action », *Journal of Children and Media*, vol. 1, no. 2, 2007, p. 105-125.
- Monem, Nadine, *Riot Grrrl. Revolution Girl Style Now !*, Londres, Black Dog Publishing, 2007.
- Ortigue, Edmond, « La personne et l'émergence de la loi », In *Le Rapport à la loi dans l'adolescence*, Lille (France), Association départementale du nord pour la sauvegarde de l'enfance, de l'adolescence et des jeunes adultes, Actes du congrès international, mai 1988, p. 30-46.
- Pipher, Mary, *Reviving Ophelia : Saving The Selves of Adolescent Girls*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1994.
- Plouffe-Jetté, Catherine, « Les Girlhood Studies : pour donner une voix aux filles », *Possibles*, vol. 38, no. 1, 2014, p. 112-126, <http://redtac.org>.
- Robinson, Lillian S., « Subject/Position », In « *Bad Girls* »/« *Good Girls* » : *Women, Sex, and Power in the Nineties*, ouvrage dirigé par Nan Bauer Maglin et Donna Perry, New Brunswick, Rutgers University Press, 1996, p. 186-196.

Robinson, Paul H., « Punishing Dangerousness : Cloaking Preventive Detention As Criminal Justice », *Harvard Law Review*, vol. 114, no. 5, mars 2001, p. 1429-1456.

Stecyk, Craig et Glen E. Friedman, *Dogtown : The Legend of the Z-Boys*, Los Angeles, Burning Flags Press, 2000.

Vimont, Jean-Claude, *Jeunes, déviances et identités : XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles*, Mont Saint-Agnan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, collection : « Cahiers du GRHIS », 2005.

Waltzer, Lucas S., *An Uneasy Idealism : The Reconstruction of American Adolescence from World War II to the War On Poverty*, thèse de doctorat, The City University of New York, 2009.

Winnicott, D. W., *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, traduit de l'anglais par Jeannine Kalmanovitch et Michel Léopold Gribinksi, Paris, Gallimard, collection : « Connaissance de l'inconscient », 2000.

\_\_\_\_\_, « La tendance antisociale », In *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994 [1956], p. 145-158.

Winter, Anne, *Figures du lien social chez les adolescents mineurs de justice. Clinique de l'échange et construction paritaire*, thèse de doctorat, Université Rennes 2, École doctorale en sciences humaines et sociales, décembre 2009.

### **3.2 Études sur la virginité, la médecine et la loi**

Amy, Jean-Jacques, « Certificates of Virginité and Reconstructions of the Hymen », *European Journal of Contraception, Reproduction, and Health Care*, vol. 13, no. 2, p. 111-113.

Berger, D. G. et M. G. Wenger, « The Ideology of Virginité », *Journal of Marriage and Family*, no. 35, p. 666-676.

Blank, Hanne, *Virgin : The Untouched History*, New York, Bloomsbury, 2008.

Bramwell, Byrom, *Anaemia and Some of the Diseases of the Blood-Forming Organs and Ductless Glands*, Edinbourg, Olivier and Boyd, 1899.

Carpenter, Laura M., *Virginité Lost : An Intimate Portrait of First Sexual Experiences*, New York et Londres, New York University Press, 2005.

- Christianson, Monica et Carola Eriksson, « A Girl Thing : Perception Concerning the Word “Hymen” Among Young Swedish Women and Men », *Journal of Midwifery & Women’s Health*, vol. 56, no. 2, mars-avril 2011, p. 167-172.
- Coury, Charles, « Histoire de la Médecine », *Encyclopaedia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/corpus2.php?mots=m>.
- Dane, C., B. Dane, M. Erginbas, et A. Cetin, « Imperforate Hymen : A Rare Cause of Abdominal Pain. Two Cases and Review of the Literature », *Journal of Paediatric Adolescence & Gynecology*, no. 20, 2007, p. 245-247.
- Freud, Sigmund, « Le tabou de la virginité », In *La vie sexuelle*, traduit de l’allemand par Jean Laplanche, Paris, Les presses universitaires de France, 1972 [1918], p. 66-80.
- Goldhill, Simon, *Foucault’s Virginité : Ancient Erotic Fiction and the History of Sexuality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Goodyear-Smith et T. M. Laidlow, « What Is An “Intact” Hymen ? A Critique of the Literature », *Medical Science Law*, vol. 30, no. 4, 1998, p. 289-300.
- Hillard, J. Adams et Richard S. Lucidi, « Imperforate Hymen », *Medscape*, <http://emedicine.medscape.com/article/269050-overview>.
- Hobday, A. J. et P. K. Haury, « Function of the Human Hymen », *Medical Hypotheses*, no. 49, 1997, p. 171-173.
- Irwin, Eleanor, « The Invention of Virginité on Olympus », In *Virginité Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, ouvrage dirigé par Bonnie MacLachlan et Judith Fletcher, Toronto, University of Toronto Press, 2007, p. 13-23.
- Johnston, Sarah Iles, *Restless Dead : Encounters Between the Living and the Dead in Ancient Greece*, Berkeley, University of California Press, 2012.
- King, Helen, *Midwifery, Obstetrics and the Rise of Gynaecology : The Uses of a Sixteenth Century Compendium*, Hants, Ashgate Publishing Limited, 2007.
- \_\_\_\_\_, *The Diseases of Virgins. Green Sickness, Chlorosis and the Problems of Puberty*, Londres et New York, Routledge, 2004.
- \_\_\_\_\_, *Hippocrates’ Woman: Reading the Female Body in Ancient Greece*, New York et Londres, Routledge, 1998.

- \_\_\_\_\_, « Bound to Bleed : Artemis and Greek Women », In *Images of Women in Antiquity*, ouvrage dirigé par Averil Cameron et Amélie Kuhrt, Detroit, Wayne State University Press, 1993 [1983], p. 109-126.
- Knibiehler, Yvonne, *La Virginité féminine : mythes, fantasmes, émancipation*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- MacLachlan, Bonnie et Judith Fletcher (dir.), *Virginity Revisited : Configurations of the Unpossessed Body*, Toronto, University of Toronto Press, 2007.
- Manuli, Paola, « Fisiologia e patologia del femminile negli scritti ippocratici dell'antica ginecologia greca », In *Hippocratica. Actes du colloque hippocratique de Paris 1978*, ouvrage dirigé par Mirko D. Grmek, Paris, CNRS, 1980, p. 393-408.
- McCann, J., S. Miyamoto, C. Boyle et K. Rogers, « Healing of Nonhymenal Genital Injuries in Prepubertal and Adolescent Girls : A Descriptive Study », *Pediatrics*, no. 120, 2007, p. 1000-1011.
- McDonald, Tamar Jeffers, *Virgin Territory : Representing Sexual Inexperience in Film*, ouvrage dirigé par Tamar Jeffers McDonald, Detroit, Wayne State University Press, 2010.
- Mernissi, F., « Virginité and Patriarchy », *Women Studies International*, vol. 5, 1982, p. 183-191.
- Myhre, A. K., K. Berntzen et D. Bratlid, « Genital Anatomy in Non-Abused Preschool Girls », *Acta Paediatrica*, no. 92, 2003, p. 1453-1462.
- Perot, Franceska, *The Re-Emergence of the Divine Feminine and its Significance for Spiritual, Psychological, and Evolutionary Growth*, thèse de doctorat, Westbrook University, 2004.
- Pinault, Jody Rubin, « The Medical Case of Virginité in the Early Second Century C.E. : Soranus of Ephesus », *Gynecology*, vol. 31, no. 1, 1992, p. 123-139.
- Shalhoub-Kevorkian, N., « Imposition of Virginité Testing: A Life-Saver or a License to Kill ? », *Social Science and Medicine*, no. 60, 2005, p. 1187-1196.
- Sissa, Giulia, « The Hymen Is A Problem, Still. Virginité, Imperforation, and Contraception, from Greece to Rome », *EuGeStA*, no. 3, 2013, p. 67-123.

\_\_\_\_\_, *Le Corps virginal : la virginité féminine en Grèce ancienne*, préface de Nicole Loraux, dessins de François Lissarrague, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1987.

Standring, Susan, *Gray's Anatomy : The Anatomical Basis of Medicine and Surgery*, 39<sup>e</sup> édition, Londres, Churchill-Livingstone, 2005.

Welchmann, L. et S. Hossain, *Honour. Crimes Paradigms and Violence Against Women*, Londres, Zed Books, 2005.

### **3.3 Théories et histoire du corps, de la sexualité et du genre**

Bourcier, Marie-Hélène, *Queer zones : politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Amsterdam, 2006.

Butler, Judith, *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of « Sex »*, New York, Routledge, 1993.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et Schizophrénie 2*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

Delvaux, Martine, *Histoires de fantômes : spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005.

Edelman, Lee, *No Future : Queer Theory and the Death Drive*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004.

Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.

\_\_\_\_\_, *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.

\_\_\_\_\_, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

\_\_\_\_\_, *Naissance de la clinique*, Paris, Les presses universitaires de France, 1983 [1963].

Grosz, Elizabeth, *Volatile Bodies : Toward A Corporeal Feminism*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1994.

\_\_\_\_\_, « Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison », *Sociologie et Sociétés*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne Mineau, dossier : « Entre le corps et le soi. Une sociologie de la "subjectivation" », numéro dirigé par Elspeth Probyn, vol. 24, no. 1, printemps 1992, p. 47-66.

Irigaray, Luce, *Sexe et parentés*, Paris, Minuit, 1987.

\_\_\_\_\_, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977.

\_\_\_\_\_, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit, 1974.

Thiem, Annika, *Unbecoming Subjects : Judith Butler, Moral Philosophy, and Critical Responsibility*, New York, Fordham University Press, 2008.

### 3.4 Textes sur les rites de passage et la mythologie

*Onania ; or, The Heinous Sin of Self-Pollution*, Londres, 1710.

Allondans, Thierry Goguel (d'), *Rites de passage, rites d'initiation : lecture d'Arnold van Gennep*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2002.

Bowersock, Glen Warren, *Hellenism in Late Antiquity*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1990.

Clark, Gillian, *Women in Late Antiquity : Pagan and Christian Lifestyles*, Oxford, Clarendon Press, 1994.

Dufourmantelle, Anne, *La Femme et le sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, Paris, Denöel, 2007.

Dupont, Florence, *L'Insignifiance tragique : « Les Choéphores » d'Eschyle, « Électre » de Sophocle, « Électre » d'Euripide*, Paris, Gallimard/Promeneur, 2001.

Ferraroti, Franco, *Le Retour au sacré. Vers une foi sans dogmes*, Paris, Méridien/Klincksiek, 1994.

Graves, Robert, *The Greek Myths*, Baltimore, Penguin Books, 1990.

Hoffmann, Geneviève, *La Jeune fille, le pouvoir et la mort dans l'Athènes classique*, Paris, De Boccard, 1992.

Le Breton, David, *Signes d'identité : tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.

Rausis, Philippe-Emmanuel, « J'existe, Dieu m'a rencontré... », In *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, ouvrage dirigé par Thierry Goguel d'Allondans, Ramonville-Saint-Agne, Erès, collection : « Pratiques sociales transversales », 1994, p. 47-65.

Stange, Mary Zeiss, *Woman the Hunter*, Boston, Beacon Press books, 1997.

Van Gennep, *Les Rites de passage, étude systématique des rites de la perte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, 5<sup>e</sup> édition, New York, Johnson Reprint, 1969.

Wolf, Christoph, « Introduction », In *Hermès 43. Cognition, Communication, Politique*, dossier : « Rituels », numéro coordonné par Gilles Boëtsch et Christoph Wolf, Paris, CNRS Éditions, 2005, p. 15-22.

### 3.5 Autres textes

Derrida, Jacques, *Dissémination*, Paris, Seuil, 1972.

Farge, Arlette et Cécile Dauphin, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997.

Lauret, Pierre, « Une inquiétude à l'égard de l'institution des enfants. Jean-François Lyotard critique de la doctrine humaniste de l'éducation », *Childhood & Philosophy*, vol. 4, no. 7, janvier-juin, 2008, p. 1-18.

Lores, Danielle et Laura Rizzerio, *De la phantasia à l'imagination*, Bruxelles, Société des études classiques, 2003.

Lyotard, Jean-François, *L'Inhumain, Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1998.

Schweizer, Harold, *On Waiting. Thinking in Action*, Londres et New York, Routledge, 2008.

Morley, Lottie, « Ciudad Juarez Killer 'Diana the Huntress' Targets Bus Drivers in Mexico », *The Independent*, 4 septembre 2013, <http://www.independent.co.uk/news/world/americas/ciudad-juarez-killer-diana-the-huntress-targets-bus-drivers-in-mexico-8798825.html>.

Tissot, Simon S. A. D., *L'Onanisme : dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, Lausanne, M. Chapuis, 1769.

Tourné, Claude-Emile, *Féminisme, féminité, féminitude: Ça alors !*, Paris, L'Harmattan, 2014.

